



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

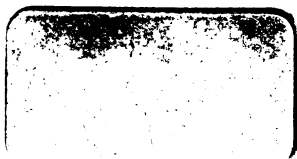
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

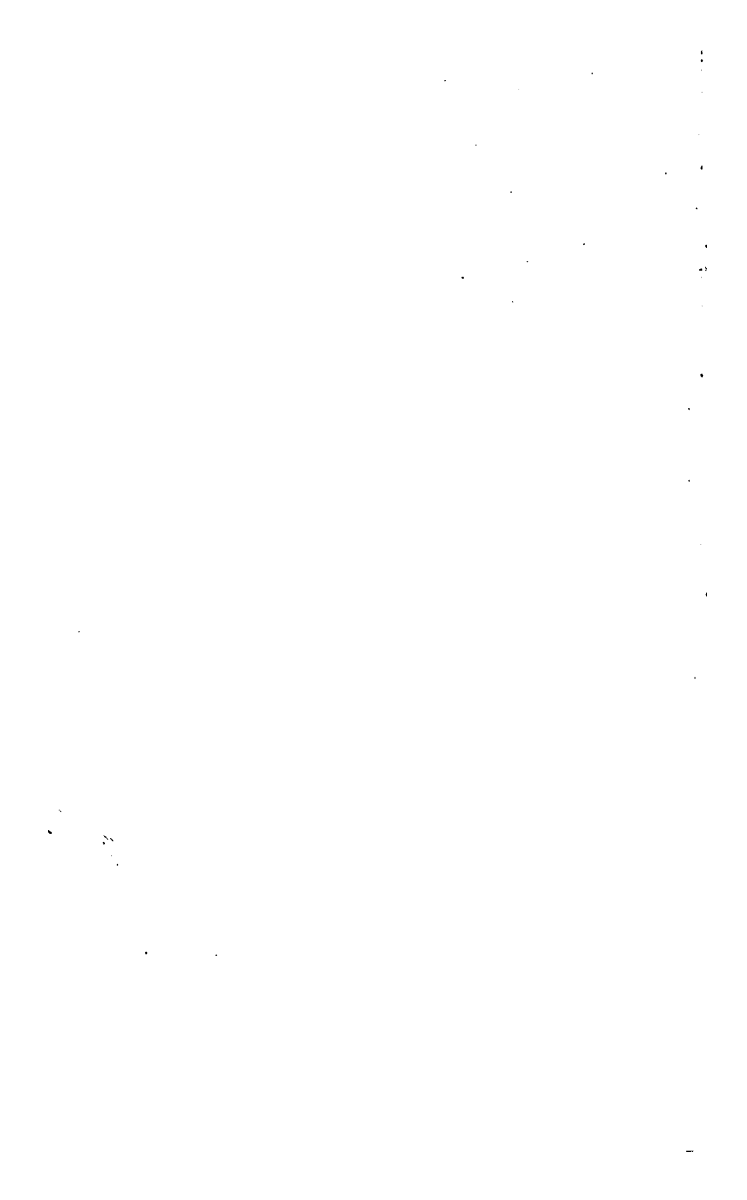
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

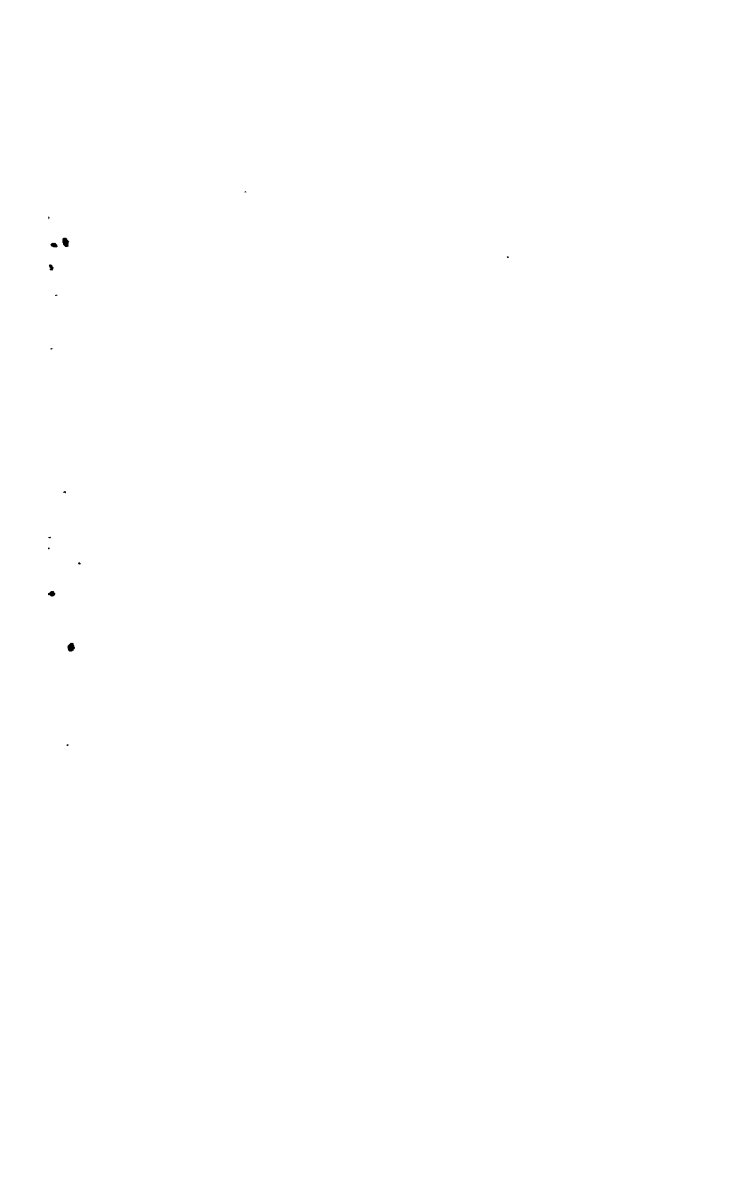


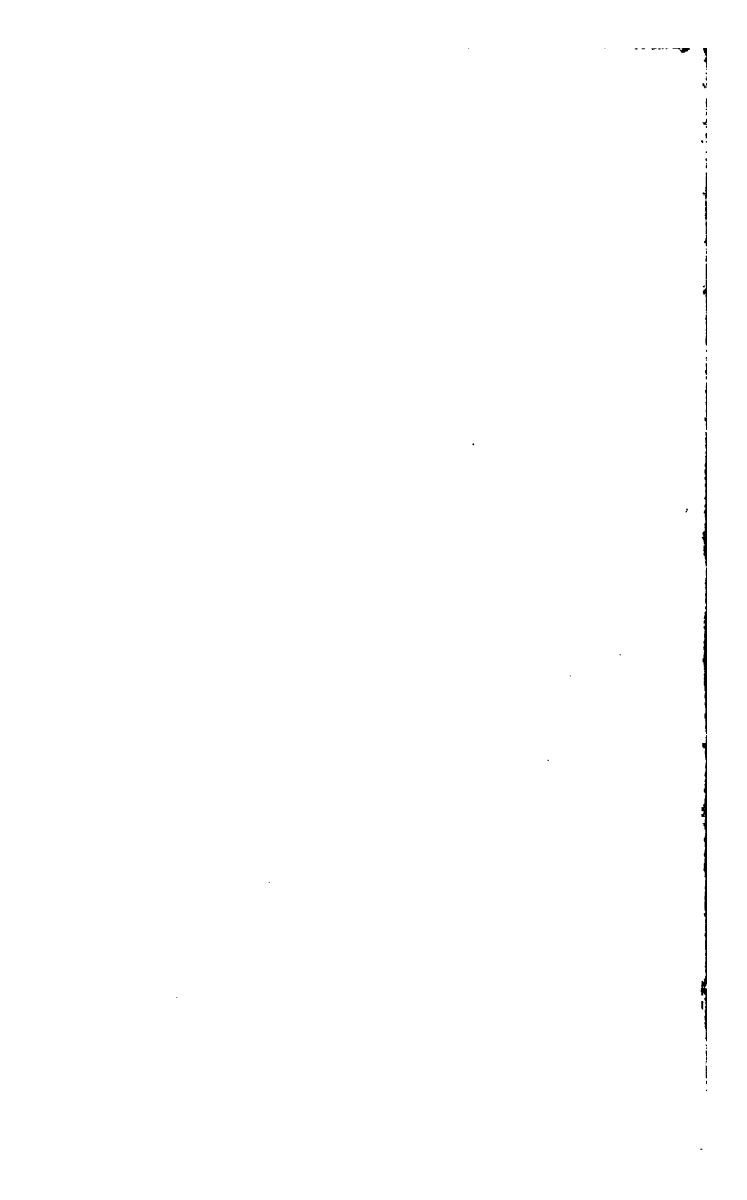
Rich^d Palmer &



NAR
Guarir





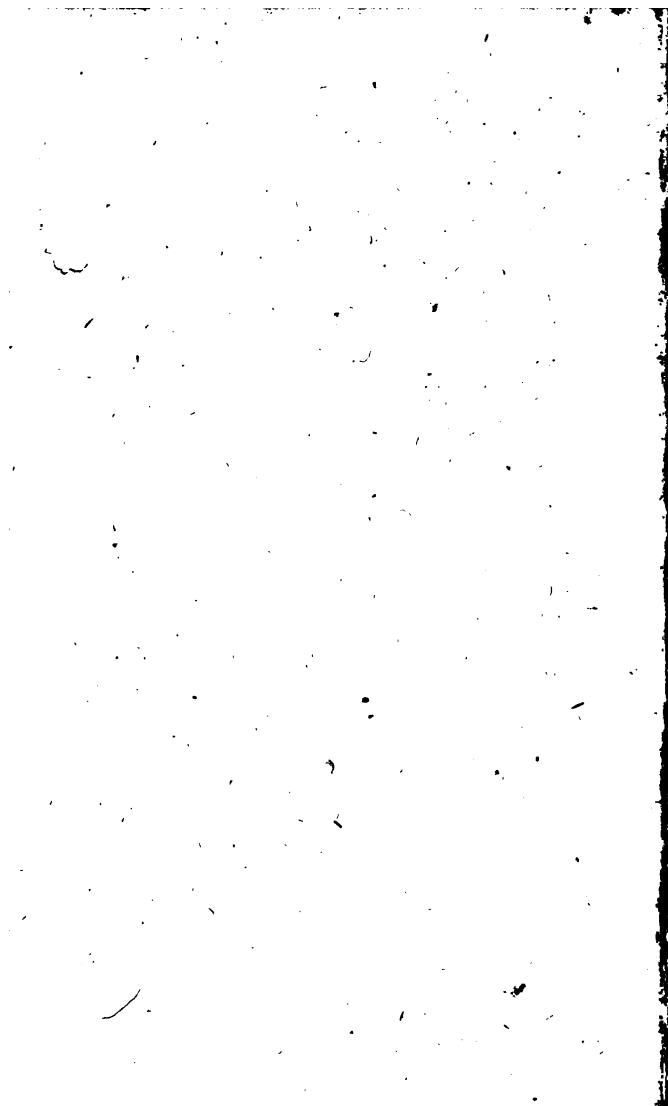


upl



NIR

Guari





2

THE
LIBRARY
OF THE
CONGRESS
WASHINGTON, D. C.

U. S. GOVERNMENT
PRINTING OFFICE
1917

ET
PASTOR FIDQ.
LE
BERGER
FIDELLE.

TRADUIT DE L'ITALIEN
DE GVARINI.

En Vers François.



A PARIS,
Chez GABRIEL QUINET, au Palais,,
dans la Gallerie des Prisonniers,
à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

197314B

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

B

1942

L



A MONSIEUR
L'ABBÉ
DE
RICHELIEU.



MONSIEUR,

Vous meritez bien qu'on
fasse voyage au delà des
Monts, pour y chercher des

à. iij.)

A. S. Craig July 1942

EPISTRE.

choses curieuses, & capables
de vous plaire. Je viens d'y
rencontrer heureusement un
Berger, qui a les sentimens
les plus tendres du monde, les
plus genereux, & les plus de-
licats.

On ne trouve point de Bergers
Dont l'ame soit si belle,
Et ny chez nous, ny chez les estrangers,
Il n'en est point de si fidelle,

Au seul nom de RICHELIEV,
il a quitté son pays, pour vous
venir rendre hommage, & a
crû trouver auprès de vous
un azile aussi favorable que

EPISTRE.

*les Muses auoient accoustumé
de le trouuer.*

Auprés de ce grand Cardinal,
Le sujet eterhel des plus scanantes veilles,
Dont le merite sans égal
A remply l'Vniuers du bruit de ses merueilles.

*Ce n'est pas que ce Berger
n'ait paru dans ces temps heu-
reux où l'on admiroit dans
vostre Maison le plus grand
Genie du monde; mais il par-
loit encore son langage, &
maintenant il commence à
s'expliquer en François, d'une
maniere que les Muses luy ont
inspirée. Je ne sçay, MONSIEVR,
si ie luy auray bien monstré no-*

ÉPISTRE.

frère langue, & si ie ne luy auray point osté ses graces naturelles; du moins suis-je assuré de luy en auoir donné qu'il n'auoit pas, & c'est l'auantage qu'il a de paroistre sous vostre Nom, & sous vostre protection; il en sera sans doute bien plus agreable, & ne craindra point de se monstrier aux esprits les plus fins, après auoir paru deuant l'un des hommes de la Cour le plus delicat; mais ce n'est pas, MONSIEVR, le seul endroit par où l'on vous

EPISTRE.

estime: Avant que i'eussel'honneur d'estre connu de vous, une belle personne m'entretenant de vos éclatantes qualitez,

Me fit vostre Portrait en trois coups de pinceau,
Son ame est genereuse & grande,
Il a l'esprit brillant & beau,
Et la valeur à qui rien ne commande,
Pouvoit le couronner de ses fameux Lauriers,
S'il eut voulu se mettre au rang de nos guerriers.

Et comme si elle eut voulu donner quelque iour à ce Portrait, elle ajousta,

L'esprit fait la delicatesse,
La generosité fait naistre la tendresse,
Le courage, la hardiesse.

Et tout cela ensemble fait un parfaitement honneste homme.

EPISTRE

*Dès ce moment i eus un desir
extrême de trouver une occa-
sion qui pût vous faire con-
noistre le respect & l'estime que
vostre merite a fait naistre
dans mon ame, & ce Berger
Fidelle est venu tout à propos
pour vous dire que ie suis,*

MONSIEVR,

Vostre tres-humble &
tres-obeissant seruiteur,

D. T.



AV LECTEUR.



N m'arrache des mains cette Traduction, que ie n'auois faite que pour plaire à quelques personnes à qui ie ne deuois pas refuser vne si legere satisfaction; quelques endroits épars d'un costé & d'autre, que i'auois mis en vers, selon les occasions qui s'estoient presentées, m'ont insensiblement engagé à vne Traduction plus suiuite; elle est née à la campagne, & ie puis dire que c'est le fruit de quelques heures negligées, que l'on pourroit passer sans doute plus mal à propos. Je luy ay fait prendre en naissant cet air agreable, & cette douce liberté des champs, & ie n'ay cherché dans les vers que la douceur & la facilité de l'expression, pour m'accommoder au genie de l'Auteur, qui est facile, doux & delicat. On ne verra point icy de ces éléuations pompeuses, qui sont si voisines du galimatias, & que l'on peut appeller iustement des caprices d'une imagination emportée, qui va plus loin qu'elle ne veut aller. Comme les sentimens

Au Lecteur.

qui rognent dans cet Ouvrage, le plus galant & le plus delicat qui nous soit venu de delà les Monts, sont extrêmement doux & tendres, il a fallu que la maniere de les exprimer n'eut pas moins de douceur ny de tendresse, & i'ay crû que les vers irreguliers, qui ont quelque chose de fort aisé & de fort coulant, seroient d'un grand secours pour donner à cette Traduction vn caractere doux & facile, & auroient mesme plus de rapport aux vers Italiens, qui sont irreguliers & sans contrainte.

Quoy qu'il soit assez malaisé de tourner en nostre Langue les pensées des Italiens, qui sont quelquefois de pures essences, qui s'évanouissent quand on les montre à l'air; i'ose dire que ie les ay assez fidellement exprimées, & que sans estre esclave de Guarini, i'ay rattaché de conseruer les beautez de l'original autant que nostre Langue l'a pû permettre, & ceux qui sçauent l'Italien trouueront que i'ay esté assez fidelle, lors que sans scrupule ie pouuois m'en dispenser.

On ne verra maintenant que le premier Acte, parce que ie suis bien aise de sçauoir de quelle maniere ie me dois conduire dans le reste de l'Ouvrage, si ie dois me reserrer, ou si ie dois me donner carrière; & c'est comme

Au Lecteur.

me vn essay que i'expose au public; pour en connoistre le goust & pour en attendre le iugement.

Cette Comedie n'est pas comme les autres, que l'on ne prendroit pas plaisir de lire si elles n'estoient entieres, & si l'on n'en voyoit toute la suite; celle-cy sera tousiours belle quand elle sera diuisée, parce que les parties qui la composent sont fort estendues, ont des beautez particulieres & independantes de tout le corps; outre qu'il n'est guere personne qui n'ait eu la curiosité de la lire en Italien ou en François, & qui n'en sçache toute l'intrigue; ainsi l'esprit ne sera point inquieté par le desir de sçauoir le dénouement de la piece: Et puis que les Italiens la donnent diuisée sur le Theatre, & la representent en trois iours, i'ay crû que ie pouois à leur imitation donner vn Acte separément, & le détacher de tout le reste, fondé sur cette raison, qu'elle est plus du Cabinet que du Theatre, & plus propre pour estre leuë que pour estre représentée.

Cet Acte est composé de cinq Scenes, qui feroient presque vne de nos Comedies. La premiere nous fait voir deux personnes d'une humeur bien differente: Vn vieillard qui est amoureux malgré la foiblesse de son âge, & vn

Au Lecteur.

ieune homme qui est insensible à l'amour, & qui n'ayme que la chasse: celuy-cy se deffend contre les raisons de l'autre, qui luy veut persuader de quitter les bois, & d'aymer pendant la ieunesse, qui est la saison la plus propre à l'amour. Il allegue pour cela toute la Nature qui ayme, & la fatale experience, qui ne luy fait sentir que les peines de cette passion, sans luy en faire goûter les delices.

La deuxième Scene contient vn recit que fait Ergaste à Mirtil, des malheurs qui ont affligé l'Arcadie, & qui ont esté causez par la triste auanture d'Aminte & de Lucrine, qui est le bel endroit de la Scene, & comme le nœud de la Piece.

La troisième, nous represente Conisque agitée de deux passions violentes, de l'amour & de la haine, parce qu'elle ne peut toucher Mirtil, dont elle est éprise; mais reuenant à son humeur, elle étale toutes les finesses de sa coquetterie.

Dans la quatrième Scene, le pere de Silvio & celuy d'Amarillis, parlent de l'obscurité de l'Oracle, qui a esté prononcé touchant les malheurs de l'Arcadie, & s'entretiennent de leurs enfans fort agreablement.

Dans la dernière Scene, vn Satire mal-traité par Conisque, fait vne étrange peinture

Au Lecteur.

de l'amour ; mais il ne le représente avec des couleurs si noires, que pour tourner les traits de la colere contre les femmes, & contre leurs injustemens, dont il parle avec trop de connoissance pour un Satire, qui ne deuroit pas estre si galant.

Quelques-uns peut-estre trouueront étrange de ne voir pas l'Italien à costé ; mais ie suis de ceux qui disent, que la Traduction doit estre agreable d'elle-mesme : car si elle ne plaist pas toute seule, elle ne plaira pas avec l'original. Ceux qui en voudront reconnoître la fidelité, pourront aisément contenter leur esprit ; & ie ne seray point fâché qu'ils en viennent à cette curieuse recherche. Si ie puis dérober quelques heures à des occupations plus serieuses, les autres Actes suivront bien-tost celui que j'expose à la veüe du public.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy donné à Paris le 28. iour de Fevrier 1664. signé MARESCHAL, Il est permis à Gabriel Quinet, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *Le Berger Fidelle, traduit de l'Italien de Guarini, en Vers François*, pendant sept ans: Et deffenses sont faites à tous autres de l'Imprimer, sur peine de confiscation des Exemplaires, & de tous despens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Et ledit sieur Quinet a fait part du present Priuilege à Claude Barbin, pour en iouyr suivant l'accord fait entre eux.

*Acheuë d'imprimer pour la premiere fois
le 27. Mars 1664.*


Registré sur le Liure de la Communauté, le 26. Mars 1664. conformément à l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653.

MARTIN, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.



ARGUMENT.

 Es habitans de l'Arcadie auoient accoustumé de sacrifier tous les ans à Diane vne ieune fille du pays, pour faire cesser les maux dont ils estoient cruellement affligez; & l'Oracle leur auoit conseillé ce sanglant sacrifice, comme vn remede à toutes leurs miseres. Quelque-temps apres l'ayant encore consulté pour luy demander s'ils ne verroient iamais la fin de leurs infortunes, ils en receurent cette réponse,

*Vous ne verrez iamais la fin de vos malheurs
Que l'Amour n'ait vny deux cœurs,
Qui descendent tous deux d'une race immortelle,
Et qu'un Berger fidelle & genereux
N'ait reparé l'honneur d'une femme infidelle,
Par la noble ardeur de ses feux.*

Montan Sacrificateur de Diane, & qui descendoit de la race d'Hercule, se crût obligé par ces paroles de proposer Siluio son fils vnique, pour estre solempnellement accordé à la belle Amarillis fille de Titire, qui tiroit son origine du Dieu Pan. Quoy que les Peres n'oubliassent rien pour auancer ce Mariage, on ne pouuoit pourtant l'accomplir, comme l'on desiroit, parce que Siluio ne se plaisant qu'à la chasse, viuoit fort insensible à l'amour. D'ailleurs vn Berger nommé Mirtil, que l'on croyoit estre fils de Carino, & qui estoit nouuellement arriué en Arcadie, aymoit passionnément Ama-

à. iij

Argument.

Miris qui ne le haïssoit pas , mais ellé n'osoit luy faire connoistre ses sentimens ; parce que la Loy punissoit de mort celle qui violoit la foy ; ce fut vne occasion à Corisque pour perdre cette fille qu'elle ne pouuoit souffrir , parce qu'elle auoit de l'amour pour Mirtil ; & par la mort de sariuale , elle esperoit surmonter la constance de ce Berger : elle vsa de tant de ruses & de tant de fausses confidences , qu'elle fit rencontrer ces deux Amans dans vne cauerné , où estant surpris par vn Satire , & accusez deuant le grand Prestre , on donna à cette rencontre vne autre cause que la veritable.

Amarillis ne pouuant iustifier son innocence , est condamnée à la mort ; mais Mirtil malgré la ialousie que Corisque auoit fait naistre dans son cœur , fait dessein de mourir pour elle : car la Loy qui ne punissoit que les femmes , permettoit aux hommes de souffrir la mort pour celles qui estoient condamnées : il est donc conduit au lieu où se deuoit faire le sacrifice , & Montan qui deuoit executer l'Arrest , comme Sacrificateur , alloit donner le coup qui luy deuoit oster la vie , lors que Carino , qui pailloit pour le pere de Mirtil , & qui le cherchoit en tous lieux , arriua dans ce moment , il le voit dans vn estat pitoyable , sur le point de recevoir la mort ; & comme il ne l'aymoit pas moins qu'es'il eust esté son-fils veritable , il interrompt le sacrifice , fait voir qu'il est estrange , & pour cette raison incapable selon la Loy de mourir pour vn autre : mais sans y penser il decouvre insensiblement que Mirtil estoit fils du Prestre Montan , & que dans son enfance il auoit esté emporté par vn torrent. Le Sacrificateur s'affligeoit extrêmement , de se voir obligé d'estre l'executeur de la Loy contre son propre fils ; & ressentant toutes les peines qu'inspire la nature dans ces rencontres , il est heureusement éclairci par l'auetugle Prophete Turenio , de l'accou-

Argument.

plissement de l'Oracle; il luy fait voir que les Dieux ne demandent point cette victime, & que la fin des miseres de l'Arcadie estoit arriuée, puisque l'amour auoit vuy deux personnes d'une Diuine race, & que la fidelité de Mirtil auoit réparé l'infidelité de Lucrine; de sorte qu'ils demeurent d'accord que la belle Amarillis doit épouser Mirtil, & que ce Mariage est l'heureux accomplissement de l'Oracle.

Cependant Siluio estant devenu amoureux de Dorinde, qu'il auoit blessée à la chasse. pensant tirer sur une beste, épouse cette belle qui l'auoit si fort aymé; & lors qu'Amarillis & Mirtil goustent les douceurs de leurs amours, Corisbe se repentant de sa malice, après auoir obtenu pardon des Amans dont elle auoit troublé le repos, se dispose enfin à changer de vie.

LES PERSONNAGES.

SILVIO, Fils de Montan.

LINCO, Ancien seruiteur de Montan.

MIRTI L, Amoureux d'Amarillis.

ERGASTE, Confident de Mirtil.

CORISQUE, Nymph e amoureuse de Mirtil.

MONTAN, Pere de Siluio & Sacrificateur.

TITIRE, Pere d'Amarillis

DAMETE, Vieux seruiteur de Montan.

SATIRE, Amoureux de Corisque.

DORINDE, Nymph e amoureuse de Siluio.

LVPIN, Valet de Dorinde.

AMARILLIS, Fille de Titire.

NICANDRE, premier Ministre des Prestres.

CORIDON, Amoureux de Corisque.

CARINO, Pere putatif de Mirtil.

VRANIO, Vieillard, compaignon de Carino.

LE MESSAGER.

TIRENIO, Prophete Aueugle.

La Scene est en Arcadie.

Vertical line on the left margin.



*Cacciator
non Amante
al Mondo
naqui*



LE BERGER

FIDELLE.

EN VERS FRANCOIS.

TRADUIT DE L'ITALIEN
DE GVARINI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIO, LINCO.

SILVIO.



Il est temps de donner le signal de la
chasse,
Du monstre de nos bois il faut dompter
l'audace,
Puis que vous le tenez dans les toiles enclôs,
Du cor & de la voix réunissez le courage

A

De ceux qui dans ce voisinage
 Goustent la douceur du repos.
 S'il fut iamais Berger dans toute l'Arcadie,
 Saissi de cette belle & noble maladie,
 Qui nous pousse à chercher Diane & ses combats,
 S'il fut iamais piqué d'une innocente gloire,
 Et si de nos forests il ayma les appas
 Et les plaisirs d'une iuste victoire,
 Qu'il le montre à ce iour & qu'il suiue mes pas.
 Dans vn petit espace on a poussé la beste
 Qui doit estre nostre conqueste,
 Ce Sanglier furieux, l'horreur de nos forests,
 Et ce monstre de la nature
 Qui ranage tous nos guerets
 Et ne laisse à nos yeux qu'une triste peinture :
 Par toute la campagne il seme la terreur,
 C'est l'enorme habitant de l'obscur Erimante,
 Par tout il iette l'épouuante
 Et fait trembler le Laboureur.
 Allez & réuilliez l'Aurore paresseuse,
 Que le bruit des Chasseurs luy fasse ouvrir les yeux.
 Cependant nous irons solliciter les Dieux
 De rendre nostre chasse heureuse;
 C'est presque acheuer vn dessein
 Que l'on a conceu dans le sein
 Que de bien commencer l'ouurage,
 Et cet heureux commencement
 Qui nous inspire du courage
 Ne vient que du Ciel seulement.

LINCO.

Siluio ta vertu me donne vn rare exemple
 D'honorer les Dieux dans leur Temple.

Mais pourquoy troubler le sommeil
Des Ministres des Dieux qui dorment tous encore ?
Sur le haut de ce mont on ne voit point l'Aurore
Leur annoncer le retour du Soleil.

SILVIO.

Ta paupiere est à demy close,
Et tu crois que chacun à cette heure repose,

LINGO.

A quoy t'amuses-tu dans tes plus ieunes ans,
Si auois comme toy tant de dons en partage
Cetle ieunesse & ce printemps,
Et les charmes de ton visage,
Sans doute i'en userois mieux
Et loin de mépriser ces richesses des cieux,
Au lieu de pourfuiure des bestes
Et d'affecter le nom de celebre Chasseur,
Ie voudrois faire ailleurs de plus belles conquestes,
Et passerois ma vie avec plus de douceur.

SILVIO.

Que ton inconstance est extrême,
Ton esprit agité de diuers mouuemens,
Nem'inspira iamais de pareils sentimens:
D'où vient que ie te vois si contraire à toy-mesme?

LINGO.

Vn âge differant demande d'autres soins,

A ij

LE BERGER

Si i'estois Siluio i'en ferois pas moins.

SILVIO.

Et si i'estois Linco, ie suiurois sa methode,
Mais estant Siluio, ie veux viure à ma mode.

LINCO.

Pourquoy si-toin & parmy les hazards
Vas-tu chercher vne beste sauage,
H en est vne icy qui fait plus de rauage
Et qui merite mieux la pointe de tes dards.

SILVIO.

Linco tu veux railler par des contes friuoles.

LINCO.

C'est toy ieune garçon qui ris de mes paroles.

SILVIO.

Mais cette beste encore est-elle près de nous.

LINCO.

Aussi près Siluio que tu l'es de toy-mesme,
Tu peux quand tu voudras l'abbattre sous tes coups.

SILVIO.

J'en conçois vne ioye extrême.

FIDELLE.

5

Mais dans quelle forest choisit elle son fort,
Pour éviter les traits d'une sanglante mort.

LINCO.

Ton cœur est la forest, & puisqu'il le faut dire
Ton invincible cruauté
Est la beste qui s'y retire
Avecque trop de secreté.

SILVIO.

Je sçavois bien Linco que tu pretendois rire;
Et de iouir de ma credulité.

LINCO.

Je connois vne Nymphé & si ieune & si belle;
Qu'elle est digne d'estre immortelle;
Dont le teint est plus frais, plus vermeil & plus fin;
Qu'une rose qu'on vient de cueillir le matin.
Dans la saison nouvelle,
Le Cygne n'a point de douceur,
Ny son plumage de blancheur
Qui puisse iustement disputer l'avantage.
Au teint de son visage:
Aussi ne voit-on point de berger parmy nous;
Qui ne soupire en vain pour des charmes si doux;
Cette beauté t'est reservée,
Les hommes & les dieux pour toy l'ont consernée;
Tu peux la posséder & remplir tes desirs
Sans pousser de ton cœur ny plainte ny soupirs:
Cependant plus heureux que sage,
Tu fuis cette ieune beauté,

A. iij.

Et ie ne disay pas que ton cœur est sauvage
Et que du fer il a la dureté.

SILVIO.

Si tu nommes cruel vn cœur en liberté
Qui n'a ny maistre ny maistresse,
Ie veux bien à ce prix aymer la cruauté,
Et comme vne vertu la reuerer sans cesse,
Puis qu'elle a surmonté ce petit Dieu vainqueur,
Mille fois plus à craindre qu'elle,
Ie luy seray tousiours fidelle,
Et ie ne veux jamais la bannir de mon cœur.

LINCO.

Tu n'as point sur l'amour remporté de victoire,
Puisque del'éprouuer tu n'eus iamais la gloire.

SILVIO.

J'ay trouué le moyen de vaincre ses appas,
En éuitant sa force & ne l'éprouuant pas.

LINCO.

Ha! si seulement vne fois
Tu suiuois de l'amour les agreables loix,
Si tu sentoies la jöye & le plaisir extreme
D'aymer fort tendrement & d'estre aymé de mesme,
Par vn transport agreable & soudain
Tu deuieudrois sans doute plus humain,
Et ton ame pour lors sensiblement rauie
Dans vne amoureuxse langueur.

FIDELLE.

Droit en soupirant, douce & charmante vie,
 Pourquoi viens-tu si-tard te montrer à mon cœur,
 Laisse ieune garçon les forests & les bestes,
 Et de l'amour augmente les conquetes.

SILVIO.

Dy ce que tu voudras afin de m'enflâmer,
 Assure qu'il n'est rien de si doux que d'aymer;
 Loin d'estre consumé des amoureuses flâmes,
 Je donnerois volontiers mille Dames;
 Pour une beste de ce bois,
 Que mon chien auroit prise & reduite aux abois,
 Tous les autres plaisirs sont pour moy des supplices;
 Se plonge qui voudra dans ces molles delices,
 Je ne fais point d'humeur de m'en inquieter,
 Car enfin je ne puis, ny ne veux les goûter.

LINCO.

Hé! que pens-tu goûter si ton cœur insensible;
 A l'amour est inaccessible,
 Et si tu fuis comme un tourment
 Ce qui de l'Univers fait tout le mouvement:
 Croy-moy ieune garçon, le temps viendra peut-estre
 Que l'amour malgré toy se montrera ton maistre,
 Il arrive souvent qu'il nous veut faire voir,
 Quelle est sa force & son pouvoir;
 Appren sur ce sujet ma triste experience,
 Dans l'âge où tu me vois i'éprouue sa puissance,
 Tu scauras qu'il n'est point de plus grand déplaisir;
 Que d'avoir dans le cœur un amoureux desir;
 Sous les neiges d'une vieillesse
 Qui n'est rien que foiblesse:



LE BERGER

Car plus on s'efforce à guerir
Le mal qui nous possède,
Et plus il nous reste à souffrir
Par le mal & par le remede,
Mais s'il arriue que l'amour
Attaque vn ieune cœur par de fortes piqures
Il met du baume à ses blessures
Et les guerit vn iour:
S'il le fait gemir sous ses chaînes,
Par l'esperance il adoucit ses peines:
Et s'il le blesse pour vn temps,
Il sçait rendre à la fin tous ses desirs contents:
Que si dans l'âge où les années
Font mourir la chaleur & blanchir les cheveux,
Les malheureuses destinées
Permettent que tu sois fortement amoureux,
Dans cet âge où l'on doit accuser sa foiblesse
Plustost que les rigueurs d'une fiere maistresse,
C'est pour lors que manquant d'espoir
On souffre des peines cruelles,
Et que l'amour donnant des atteintes mortelles
Exerce vn rigoureux pouuoir:
Dans cette saison languissante
Si tu cherches de la pitié,
Que ton malheur est grand si contre ton attente
Tu ne peux obtenir ces marques d'amitié:
Mais ie trouue ton sort encor plus déplorable,
Si tu vois qu'à tes vœux elle soit favorable,
Ainsi ne preuiens pas dans la saison des fleurs,
De l'âge languissant les visibles malheurs:
Car si ta vieillesse est touchée
D'un amoureux desir,
La pointe n'en pourra iamais estre arrachée,
Et tu ressentiras vn double déplaisir.

FIDELLE:

De n'avoir pas voulu quand tu pouvois le faire,
Te guerir & te satisfaire,
Et de ne pouvoir pas dans l'effort de tes vœux
Accomplir tes desirs & couronner tes feux:
Laisse ieune garçon, les forests & les bestes,
Et de l'amour, augmente les conquestes.

SILVIO.

Quoy, Lince ne peut-on viure jamais heureux,
Si le cœur n'entretient des desirs amoureux ?

LINGO.

Dy-moy si dans cette saison
Qui paroît à nos yeux si charmante & si belle,
Où le monde se renouvelle,
Qu'il les plus belles fleurs sortent de leur prison,
Au lieu des campagnes fleuries,
Au lieu de voir de riantes prairies,
Si tu voyois les arbres dépouillés,
Et les prez sans estre émaillés:
Si tu voyois sans fleurs & sans verdure
Les collines & les forests,
Tu dirois que le monde à perdu ses attraits,
Qu'il languit avec la nature,
Et pourquoy n'as-tu point le même estonnement,
D'estre sans nul amour & sans nul sentiment?
Sçache enfin que le Ciel dont nous sommes l'ouvrage,
Et qui regle tous nos momens
Nous a donné des sentimens.
Conformes à nostre âge:
Et comme il ne sied pas d'estre parmy les ris
Quand on est accablé du poids de la vieillesse.

Et qu'on ne trouve plus rien digne de mépris ;

Qu'un amoureux à châteaux gris ;

Certes aussi quand la jeunesse

Méprise le plus grand des Dieux,

Qu'elle combat l'amour & choque sa puissance ;

Elle choque l'ordre des cieux ;

Et la nature s'en offense ;

Lette icy par tous tes regards,

Et voy ce qui de toutes parts

Te divertit & r'environs,

Cette beauté de l'Univers,

Et tous ces ornemens divers

Qu'aux desirs des mortels la nature abandonne :

Sont les ouvrages de l'amour

Qu'elle nous montre chaque jour.

Enfin tout aime dans le monde,

Le Ciel la Terre & l'Onde,

Et cette étoile que tu vois

Qui preuient les rayons de la naissante Aurore ;

Brûle d'amour encore ;

Elle qui fait aimer les Sujets & les Roys,

Obeït à son fils & reconnoît ses loix ;

Peut-être que c'est l'heure où malgré son envie

Elle vient de quister son bien-heureux amant,

Et finir les plaisirs les plus doux de la vie

Que l'on goûte en aimant :

Voy comme elle paroît brillante,

Et comme son amour la rend plus éclatante ;

Les Ours & les Lions au milieu des Forests

De l'amour ressentent les traits,

Dans la Mer les Dauphins & les lourdes Baleines

Eprouvent à leur tour les amoureuses peines,

Et ce petit oiseau dont le chant est si doux,

Qui vole d'arbre en arbre inquiet & jaloux,

FIDELLE.

S'il entendoit nostre langage,
 Et s'il pouvoit comme nous s'exprimer,
 Il diroit qu'il languit dans un doux esclavage,
 Et qu'il est trop heureux d'aymer:
 Mais il est vray qu'il brule, & son cœur luy fait dire,
 Par les charmans concerts son amoureux martyre,
 Et celle qui le cause écoute ses soupirs
 Que luy portent les doux Zephirs,
 A ses tristes accens elle répond de mesme,
 Et luy dit à son tour qu'elle brule & qu'elle ayme.
 Ce mesme Dieu qui cause & qui guerit nos maux,
 Porte encore sa flamme au milieu des troupeaux,
 Et leurs mugissemens sont des marques certaines
 Du feu qui brûle dans leurs veines,
 Dy-moy ie te prie entre nous
 Crois-tu que le Lyon rugisse de courroux,
 Connoy mieux le pouvoir de l'amoureux Empire,
 Quand le Lyon rugit c'est d'amour qu'il soupire,
 Toutes choses enfin ayment en ces bas lieux,
 Résisteras-tu seul au plus puissant des Dieux ?
 Et lors que dans le Ciel, sur la Terre & sur l'Onde,
 Sa puissance paroît à nulle autre seconde,
 Par le nombre de cœurs qu'il soumet chaque iour,
 Le cœur de Silvio sera-il sans amour ?
 Laisse ieune garçon les forests & les bestes,
 Et de l'amour augmente les conquestes,

SILVIO.

Quoy ? ne m'élève-tu des mes plus ieunes ans,
 Que pour inspirer à mon ame
 Tous ces effeminés & lâches sentimens
 Que produit dans les cœurs une amoureuse flamme ?
 Lince puisque tu me conduis,

LE BERGER

Souvien-toy de toy-mesme, & songe qui ie suis?

LINCO.

Sais-je ie suis homme, & fais gloire de l'estre,
 Et toy qui le deurois paroistre,
 Escoute les douceurs de cette passion,
 Qui flatte & qui charme les hommes,
 Que si tu suis ton inclination,
 Et souffres à regret d'estre ce que nous sommes,
 Songe que loin de t'égalier aux Dieux
 Tu deviendras semblable aux bestes de ces lieux.

SILVIO.

Le grand & le fameux Alcide,
 La noble source de mon sang,
 Parmi les Dieux ne tiendrait point de rang,
 Si ce Heros d'un courage intrepide,
 Avant qu'avoir dompté tant de monstres divers
 N'eut triomphé d'amour & brisé tous les fers.

LINCO.

Jeune garçon tu t'abuses toy-mesme,
 Et ton erreur sur ce point est extrême,
 Que ie plains ton aveuglement,
 Où serois-tu présentement,
 Si ce Heros fameux & redoutable
 N'eut senti de l'amour la flamme inévitable,
 Si par mille & mille combats
 Il signala la force de son bras,
 S'il remporta toujours l'honneur de la victoire,
 Il en doit à l'amour & le fruit & la gloire.

Sçais-tu

Sçais-tu que l'on a veu ce Heros glorieux,
 Dont la force estoit sans égale,
 Languir aux pieds de la charmante Onfale.
 Et montrer hautement le pouuoir de ses yeux :
 Souuent pour plaire à cette belle
 Il s'habilloit comme elle,
 Et charmé d'un obiet si beau,
 Il quittoit sa massue & tournoit le fusil :
 Ainsi dans le beau sein de sa chere maistresse,
 Comme en vn port d'amour fauorable à ses vœux,
 Il soulagoit ses travaux & ses feux :
 Parmy les doux plaisirs d'une aymable tendresse,
 Les amoureux soupirs que l'on pousse en aymant,
 Apporment du soulagement
 A toutes les peines passées,
 Et pour les hauts proiets eleuent nos pensées.
 Et comme le fer le plus dur,
 Si d'un metal plus doux il souffre l'alliance,
 Se laisse manier, s'affine, deuiet pur :
 Et sert aux grands desseins de la magnificence;
 Tel est vn courage indompté,
 Qui par sa fureur emporté,
 Trouue souvent des precipices,
 Si l'amour ramolit sa brutale fierté,
 Par ses plus charmantes delices,
 Il change tout à coup ses inclinations,
 Et son ame est plus propre aux belles actions :
 Veux-tu donc imiter ce Heros inuincible?
 Veux-tu te montrer auioird'huy
 Digne de son sang & de luy,
 Commence à deuenir moins fier & plus sensible,
 Ayme la chasse, i'y consens,
 Mais ayme Amarillis, & ses feux innocens :
 Si tu fuis Dorinde & sa flame,

Bien loin de t'en blâmer, i'approuue ce mépris:
 Parce qu'enfin vne belle ame,
 Et le cœur d'un Heros qui de gloire est épris,
 Garde tout son amour & toute son estime
 Pour son épouse legitime.

SILVIO.

Que dis-tu, mon épouse? Elle n'est pas pour moy.

LINCO.

Ne te souviens-tu pas d'auoir receu sa foy,
 Ne pousse pas plus loin ton orgueil temeraire,
 Et ne t'attire pas la celeste colere.

SILVIO.

La liberté de l'homme est vn present des cieux,
 Que ne forcent iamais les hommes ny les Dieux.

LINCO.

Rien ne fait violence à ton ame rebelle,
 Mais le Ciel te couuie à te montrer fidelle,
 A ton heureux Hymen il promet tant d'honneur
 Qu'il nous doit tous cōbler de gloire & de bon-heur.

SILVIO.

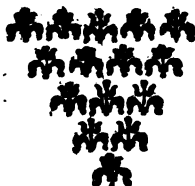
Vrayement c'est bien des Dieux le soin & la pensée,
 Et leur ame sans doute en est embarrassée,
 Souffre que ie te parle aujourdhuy franchement,
 Je suis Chasseur & non Amant,

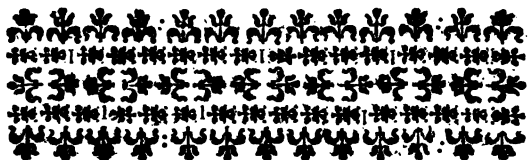
FIDÈLE.

Je dédaigne l'amour des Nymphes les plus belles;
Pour toy qui n'as jamais soupiré que pour elles,
Contente si tu peux tes amoureux desirs,
Et va-t'en en repos songer à ces plaisirs.

LINCO.

Ha cruel ! ie vois bien que ta noble origine,
N'est ny celeste ny divine,
Ce n'est ny Venus ny l'Amour:
Mais c'est quelque Furie à qui tu dois le iour?





SCENE DEUXIEME.

MIRTIL, ERGASTE.

MIRTIL

Impitoyable Amarillis,
 Pour qu'on cœur languit & se consume,
 Ton nom & mon amour sont remplis d'amertume,
 Et ton teint est plus blanc mille fois que les lis:
 Mais aussi ton humeur malgré tous mes hommages,
 A plus de cruauté que les bestes sauvages;
 Si lors que ie me plains de mon fide tourment
 Mes pleurs & mes soupirs attirent ta colere,
 Hé bien-cruelle! pour te plaire,
 Je mourray sans pousser un soupir seulement:
 Mais les montagnes & les plaines,
 Et ces sombres forests où mille fois le iour
 Je fais dire aux échos ton nom & mon amour,
 Te parleront assés de mes cruelles peines,
 Pour plaindre mon tourment, les vens murmureront:
 Et les fontaines pleureront,
 La pitié la douleur peintes sur mon visage,
 En diront encor davantage;
 Et quand ces insensibles corps,

FIDELLE.

27

Pour parler de mon mal ne feroient point d'efforts,
Montré pas parlera de mon cruel martyre,
Et ma mort te dira ce que ie n'ose dire.

ERGASTE.

Je ſçay bien que l'amour eſt vn rude tourment,
Mais il a plus de violence,
Lors qu'un reſpectueux ſilence
Le tient caché dans le cœur d'un amant,
Et lors qu'il luy deſſend les ſoupirs & la plainte,
Ce feu qui brûle dans ſon cœur,
Ne pouvant ſouffrir la contrainte.
Prend vne nouvelle vigueur;
Ce qui s'oppoſe à ſon paſſage,
Augmente ſa rapidité,
Et quand il eſt captif il fait plus de ravage
Que s'il eſtoit en liberté,
Pourquoy donc me cacher la cauſe de ta flamme,
Si tu ne pouvois pas me cacher ton amour,
Combien de fois ay-ie dit que ton ame
Brûloit d'un feu ſecret & la nuit & le iour?

MIRTIL.

Pour ne l'irriter pas i'ay ſouffert le martyre,
Et ie ſerois peut-eſtre encore à te ie dire,
Si la neceſſité qui ne peut rien celer,
Ne m'obligeoit maintenant à parler:
J'eus vn bruit ſourd qui réueille
Ma triſte & mourante langueur,
L'hymen d'Amarillis a frappé mon oreille
Et ma percé le cœur;
Elle ne parle point & ſouffre ſans murmure,



LE BERGER

Toutes les peines qu'elle endure :
Moy qui me veus toujours tenir dans le respect,
Je n'ose m'éclaircir & ie n'ose me plaindre,
De peur de me rendre suspect,
Ou de peur de sçavoir toutce que ie dois craindre;
Mon amour ne m'aveugle pas,
Je me connois Ergaste, & sçay que ma fortune
Est trop rampante & trop commune
Pour prétendre iamais à ses diuins appas;
Je ne suis pas si temeraire,
Pour esperer que l'hymen par ses neuds
Nous puisse vn iour vnir tous deux
Sans que le sort nous soit contraire;
L'astre que l'on vid presider
Sur le moment de ma naissance,
Par sa malheureuse influence,
Veut que j'ayme toujours sans iamais posseder.
Mais puis qu'enfin les destinées,
Ame faire souffrir sont toujours obstinées,
Mourons pour contenter la rigueur de mon sort,
Pourueu que la belle inhumaine,
L'vnique cause de ma peine
Me prononce l'arrest & regarde ma mort:
Auant qu'un autre la possède,
Auant qu'un doux hymen le rende bien-heureux;
Ie voudrois vne fois luy parler de mes feux :
Dût-elle à ma langueur refuser le remede :
Cher amy si ton cœur est touché de pitié,
Et si l'amour encore y trouue quelque place,
D'un malheureux amant, soulage la disgrâce,
Ne me refuse pas ces marques d'amitié?

ERGASTE.

Ton desir est trop raisonnable,

FIDELLE.

Et la faueur legere à qui meurt miserable;
 Mais pense-tu l'obtenir aisément;
 Songe à quels accidens Amarillis s'expose;
 Si son pere en sçait quelque chose,
 Si deuant le grand Prestre on disoit seulement
 Qu'elle eut presté l'oreille aux soupirs d'un amant;
 De sa rigueur c'est peut-estre la cause,
 Elle t'ayme sans doute & se cache en ayment:
 Plus que nous à l'amour, ce beau sexe est facile,
 Mais à cacher ses feux, il est bien plus habile;
 Quand elle t'aymeroit, & t'aymeroit bien fort,
 Elle deuroit tousiours euitter ton abord;
 Qui ne peut secourir c'est en vain qu'il écoute,
 La fuite est necessaire en cette extremite,
 Et c'est auoir de la pitié sans doute,
 D'euitter vn amant lors qu'il est maltraité:
 Par vne si iuste maxime,
 L'éloignement est legitime,
 Le deuoir & l'amour ont droit de l'ordonner;
 Ce qu'on ne peut tenir, il faut l'abandonner.

MIRTI.

Ha! que j'estimerois mes peines agreables,
 Et que tous mes trauaux passés,
 Seroient trop bien recompensés.
 Si je croyois tes discours veritables?
 Mais ne me cache pas, amy trop genereux,
 Le nom de ce Berger que le Ciel rend heureux.

ERGASTE.

Connois-tu le fils du grand Prestre,
 Ce Berger si riche & si beau,
 C'est en deux mots t'en faire le tableau;
 Et te le faire assez connoistre.

LE BERGER.

MIR TIL.

O trop heureux Berger qui dès tes jeunes ans,
 Au delà de ton esperance,
 Goustes l'aymable fruit de l'amour & du temps,
 Sans l'auoir merité par la perséuerance,
 Ie ne suis point jaloux d'un si rare bon-heur,
 Mais ie plains de mon sort la cruelle rigueur.

ERGASTE.

Tu dois plaindre son sort la pitié s'y conuie,
 Et ce Berger n'est pas digne d'enuie.

MIR TIL.

Pourquoy plaindre son sort.

ERGASTE.

C'est qu'il ne l'ayme pas.

MIR TIL.

O Ciel, a-il des yeux sans aymer tant d'appas,
 A-t-il un cœur, a-t-il vne ame,
 Il est vray que mal-aisément
 Pourroit elle embrazer le cœur d'un autre amant;
 Car lorsque ie sentis les ardeurs de sa flamme,
 Et qu'elle me força d'adorer ses attraits,
 Elle épuisa sur moy ce qu'elle auoit de traits :
 Mais d'où vient quelle est destinée
 Par un rigoureux hymenée
 A celui qui la traite avec tant de mépris ?

FIDELLE.

Et qui de ce threſor ne connoît pas le prix.

ERGASTE.

C'eſt que le Ciel enfin à nos vœux favorable,
Promet à cét hymen le ſalut du pais:
Mais quoy ne ſçais-tu pas nos malheurs inouïs,
Ignoreſ-tu le tribut miſerable,
Que la grande Deeſſe exige tous les ans,
Elle veut qu'on immole vne fille innocente,
Et certe victime ſanglante
Appaiſe ſes reſſentimens.

MIRTEL.

Ne faiſant qu'arrêter l'hiſtoire m'eſt noue d'e,
Mon deſtin & l'amour, dont j'ay ſuiuy les loix,
Comme vn eſclave fort fidelle,
M'ont toujours arreſté juſques icy dans les bois;
Dy moy donc le ſuict d'un ordre ſi ſecre,
Et ce qui de Diane attire la colere.

ERGASTE.

Je te veux raconter au long tous nos malheurs,
Qui de ces arbres meſme arracheroient des pleurs:
On ne diſputoit pas encore à la ieuneſſe,
Le Temple & les Autels de la grande Deeſſe,
Les ieunes gens pouvoient exercer ces emplois,
Lors qu'un noble Berger que l'on nommoit Aminte,
Sentoit ſon cœur bleſſé d'une amoureuse atteinte;
Et Lucrine bien-toſt le ſoumit à ſes loix,
Autant qu'elle eſtoit belle elle eſtoit inſtante,
Elle ſeignoit toujours d'aymer ce ieune amant.

Elle sçavoit flater sa peine & son tourment;
 Et nourrir son amour d'une agreable attente:
 Aminte possédoit un bonheur sans égal,
 Et son dest in fut doux, tant qu'il fut sans rival:
 Mais hélas, que ce fens est léger & volage,
 Un rustique Berger par hazard l'enoisage,
 Soudain elle se rend à ses premiers regards;
 Et ne peut soutenir ces insuisibles dards,
 Escoute ses soupirs, & cette ame infidelle,
 Se donne toute entiere à cette amour nouvelle,
 Avant qu'Aminte mesme en pût estre jaloux:
 Si tost qu'il eust appris son dest in déplorable,
 Il voulut par sa plainte en adoucir les coups,
 Mais elle rebuta ce Berger misérable,
 Et sans considerer ses soins & sa langueur,
 Le bannit de ses yeux le bannit de son cœur;
 Je ne te diray point s'il répandit des larmes,
 S'il poussa des soupirs, & la nuit & le jour,
 Car tu es sçais que trop qu'elles sont les alarmes
 Et quelles sont les peines de l'amour.

MIRTE.

On n'en sçauroit souffrir qui soient plus rigoureuses,
 Aux ames amoureuses.

ERASTE.

Mais voyant qu'il perdoit son temps & ses soupirs,
 Apres avoir perdu son cœur & ses plaisirs,
 Il s'adresse à Diane, & luy fait cette plainte:
 Escoute, luy dit-il, les soupirs & les vœux,
 Que pousse vers le Ciel le malheureux Aminte,
 Si d'un cœur innocent je fis bruler tes feux,

FIDELLE.

13

Vange les miens Déesse, & punis l'inconstance
 De celle qui trahit toute mon espérance.
 De son fidelle Aminte, elle écoute la voix
 Et la pitié soudain allumant sa colere,
 Elle prit contre nous son arc & son carquois;
 Cét arc qu'à l'Arcadie on a veu si contraire,
 Elle lance par tout mille funestes traits,
 Qui font de la campagne vn spectacle funeste:
 On voit regner par tout mille trépas secrets,
 Qui montrent hautement la vengeance céleste;
 Tout sexe languissoit sans espoir de guerir,
 Nul âge ne pouvoit s'exempter de mourir,
 Tout secours estoit vain, & tout art inutile,
 Trop tard & vainement on cherchoit vn azile;
 Souvent le Medecin voyoit finir ses iours,
 Lorsque de son malade il hâtoit le secours;
 Il ne nous rest a plus dans ce triste spectacle
 Qu'à recourir au Ciel & consulter l'Oracle:
 Il répond clairement, que Diane en courroux
 Ne cesseroit iamais de se vanger de nous,
 Si par les mains d'Aminte on n'immoloit Lucrine
 Comme vn iuste tribut à sa fureur divine:
 Lucrine cependant vainement soupiroit:
 En son nouvel amant, en vain elle esperoit,
 On conduit vers l'Autel cette triste victime;
 Pour appaiser du Ciel le courroux legitime;
 Elle se voit ensui au pieds de cet amant
 Qu'elle avoit sans suiet trahi si lâchement,
 Et ployant les genoux de foiblesse & de crainte,
 Elle attendoit la mort de son cruel Aminte,
 Lors qu'il tire soudain le fer qui doit vanger
 La Déesse irritée, & l'amour du Berger:
 On eust dit que son cœur respiroit la vengeance,
 Mais poussant vers Lucrine avec vn doux effort

Vn amoureux soupir témoin de sa constance,
 Et triste messager de sa cruelle mort.
 Regarde, luy dit-il, trop aimable infidelle,
 Quel est l'heureux Berger dont ton cœur fut épris,
 Et quel est cet amant à qui tu fus cruelle,
 Voy s'il a mérité tes iniustes mépris :
 De son fer, aussi-tost il se frappe luy-mesme,
 Comme si de ses maux il eust esté l'auteur,
 Et tombe entre les bras de l'ingrate qu'il aime,
 Victime tout ensemble & Sacrificateur ;
 D'un si triste accident Lucrèce fut touchée,
 La pitié luy saisit & le cœur & les sens,
 Ses yeux n'ont que des traits foibles & languissans,
 Et son ame du corps semble estre détachée,
 Elle est toute incertaine ; & ne sçait si son cœur
 Est percé par le fer, ou bien par la douleur :
 Mais dès qu'elle eut repris les sens & la parole,
 Je t'ay connu trop tard, dit-elle en soupirant,
 Trop fidelle Berger, c'est l'amour qui t'immole,
 Tu m'as donné la vie & la mort en mourant,
 Pour reparer la foy que ie t'ay violée,
 J'vnis à ton esprit mon ame désolée :
 Et sans plus differer arrache d'une main
 Le poignard qui d'Amince auoit percé le sein,
 Et tout fumant qu'il est du beau sang qu'elle adore,
 Elle plonge ce fer iusqu'au fond de son cœur,
 Et se laisse tomber tremblante & sans vigueur
 Dans les bras du Berger qui respiroit encore,
 Et qui parut touché d'un si triste malheur :
 C'est de ces deux amans l'histoire l'amentable,
 L'un souffrit le trépas par vn excès d'amour,
 D'une infidélité l'autre deuint coupable,
 Et de ses propres mains voulut perdre le iour.

FIDELLE.

25

MIRTEL.

Je plains de ce Berger la disgrâce mortelle,
 Mais ie le trouue heureux d'auoir pû hautement
 Montrer quelle est la foy d'un véritable amant,
 Et toucher par sa mort le cœur d'un infidelle ;
 Mais que deuint ce peuple , acheue ton discours,
 Le Ciel de sa colere arresta-il le cours ?

ERGASTE.

Elle se ralentit , mais ne fut pas éteinte ,
 Car apres qu'une fois le pere des saisons
 Fut porté ses clartez dans ses douze maisons
 Son courroux augmenté redoubla nostre crainte ;
 On consulte l'Oracle en cette extremité,
 L'Oracle nous répond & surprend nostre attente,
 Il veut que l'on immole vne fille innocente
 Pour calmer le Ciel irrité.

Trois lustres seulement deuoient borner son âge
 Et la soumettre aux loix d'un si rigoureux sort ,
 Et le Ciel tous les ans exige cét hominage
 Qui sauue le pays par vne seule mort.
 Mais ce qui nous fait voir encor mieu x sa colere
 Il impose a ce sexe vne loy si seuer
 Qu'il ne scauroit garder , fragile comme il est,
 Il condamne à la mort toute femme infidelle,
 Si quelque autre à mourir ne s'expose pour elle
 Et ne la garentit d'un si funeste arrest ,
 Dans ce pressant malheur nostre vniue esperance
 Se fonde sur le nœud de cét Hymen fatal ,
 Et l'Oracle pressé par nostre impatience ,
 De nous marquer la fin de nostre mal,
 Fit entendre sa voix dans un profond silence :

*Vous ne verrez jamais la fin de vos malheurs,
 Que l'amour n'ait uni deux cœurs,
 Qui descendent tous deux d'une race immortelle,
 Et qu'un Berger fidèle & genereux
 N'ait réparé l'honneur d'une femme infidelle
 Par la noble ardeur de ses feux.*

Dans toute l'Arcadie il seroit inutile,
 De chercher deux mortels de la race des Dieux,
 Siluio seulement, & la belle Amarille,
 Adorent dans le Ciel leurs illustres Ayeux,
 L'un trouve dans Alcide une source divine,
 Et l'autre du Dieu Pan tire son origine :
 Mais jusques à ce jour le malheur est si grand
 Qu'on n'en a pu trouver d'un sexe differant;
 Ainsi dans cette illustre & divine alliance
 Le grand Prestre Montan fonde son esperance,
 Et quoy que le bonheur de cet événement,
 Que l'Oracle à nos vœux a bien voulu promettre,
 Ne soit pas en estat encore de parpistre,
 Cét Hymen toutefois en est le fondement,
 Le reste du succès est dans les noirs abysses.
 Qu'oppose à nos esprits le destin tenebreux,
 Et l'on doit esperer que ces feux legitimes
 Feront sortir le jour de ces antres affreux.

MIRTI.

O malheureux Mirti ! pourquoi toute la terre
 S'oppose-elle à tes desirs ?
 Pourquoi tant d'ennemis qui troublent tes plaisirs
 Et qui font à ton cœur une cruelle guerre,
 A ce cœur que l'amour de ses traits a blessé
 Et qui languit sous son Empire,

C'estoit trop de l'amour contre vn cœur oppressé,
Faut-il que contre luy le Ciel mesme conspire ?

ERGASTE.

Tu sçais Mirtil, que l'amour est sans paix,
Qu'il s'entretient tousiours au milieu des allarmes,
Qu'il se nourrit de douleurs & de larmes
Sans se rassasier iamais:
Allons donc sans tarder chercher quelque remede
Qui puisse soulager ta peine & tes ennuis,
Tu parleras auourd huy, si ie puis
A la beauté qui te possède;
Ie te promets mes soins, appaise ta douleur,
Les soupirs amoureux qui sortent de ton cœur,
Au lieu de soulager ton amé.
Par quelque rafraichissement,
Ressemblent à ces vens qui font croistre la flamme
Et l'horreur d'un embrasement:
Dans l'esprit des Amans il se fait des orages
De mille ennuis & de mille douleurs,
Et l'on void ces sombres nuages
Se foudre & se refoudre en pleurs.





SCENE TROISIEME.

CORISQUE.

Qui ressentit iamais de passion plus forte
 Et qui donne plus d'embarras
 Que la passion qui m'emporte,
 Et qui fait de mon cœur le champ de ses combats,
 La haine avec l'amour, partagent la victoire,
 L'une & l'autre s'obstine à me faire souffrir
 Et sans en esperer de gloire,
 Je les sens tour à tour naître, vaincre, & mourir.
 Lors que Mirtil à mes yeux se presente,
 Et que de ce Berger, j'admire la beauté :
 Ce port, cet air galant, cette grace charmante,
 Ces yeux, cet entretien, que j'ay tant écouté,
 C'est pour lors que l'amour se saisit de mon ame;
 Je ne puis deffendre mon cœur,
 Des autres passions, il demeure vainqueur ;
 Et ie ne ressens plus que l'ardeur de sa flame,
 Mais quand ie songe apres que malgré mes appas
 Dont on connoit assez l'empire,
 C'est au cugle Berger soupire
 Pour vne autre beauté qui ne m'égale pas,
 Je n'ay pour luy que de la haine,
 Il faisoit mon plaisir il fait toute ma peine,
 D'un violent dépit ie me sens consumer
 Et deteste le iour qui me le fit aymer :
 Mais dans cette douleur amere

Je dis au fond du cœur pour soulager mon mal :
 Si Mirtil quittoit sa Bergere,
 Mon bonheur seroit sans égal,
 Mon destin seroit doux si i'en estois maistresse
 Et si d'un autre cœur ie pouuois l'arracher,
 Et i'ay dans ce moment pour luy tant tendresse
 Que ie ne scaurois la cacher
 Loin de ses yeux, ie ne puis viure,
 Je suis presté à me declarer :
 Tantost ie sens en moy le desir de le suiure,
 Tantost celui de l'adorer.
 Mais d'un autre costé reuenant à moy-mesme,
 Je blâme ma foiblesse & mon amour extrême,
 Quoy dis-je alors tout en courroux :
 Aymeray-je vn Berger insensible à mes charmes,
 Vn Berger dédaigneux qui se rit de mes armes,
 Et qui d'un autre obiet a ressenry les coups :
 Dois-je souffrir celuy qui me méprise,
 Et qui sur moy peut arrester les yeux
 Sans me rendre vn respect que l'on doit rendre aux
 Dieux.
 Et sans mourir d'amour en perdant sa franchise,
 Moy qui le deurois voir à mes pieds supplier,
 Comme font mille amans qui me rendent hommage,
 Dois ie faire son personnage,
 Et m'a fierté doit-elle a ce point s'oublier,
 Que de souffrir cet insolent outrage :
 Non non. Corisque a plus de cœur,
 Iamais Mirtil ne sera son vainqueur,
 Et dans ce combat de pensées,
 Je sens le courroux s'allümer
 Contre luy contre moy, qui me laissay charmer
 Par tant de qualitez ensemble ramassées :
 Je hais son nom plus que la mort :

L'abhorre mon amour ie deteste mon sort ,
 Et dans cette douleur profonde ,
 Si ie pouuois ie rendrois ce Berger
 Le plus infortuné du monde ,
 Et de mes propres mains ie voudrois l'égorger ,
 Ainsi le dépit & la haine,
 L'amour & le desir causent toute ma peine ,
 Ainsi ie brûle & languis à mon tour :
 Après que mille cœurs soumis à mon empire ,
 M'ont fait l'objet de leur amour ,
 Et la cause leur martyre.
 Ainsi sans espoir de guerir ,
 Je souffre tous les maux que ie faisois souffrir ;
 Moy qui fus toujours sans seconde
 Par mes attraits & par mes aggrémens ,
 Et qui vivant dans le grand monde ,
 Ne fus iamais sensible aux soupirs des amans :
 Maintenant ie me trouue éprise
 De l'amour d'un petit Berger ,
 Entre ses mains , i'ay perdu ma franchise ,
 Sans que mon cœur se puisse dégager !
 O Coris que ton sort seroit bien déplorable :
 Si pour appaiser ton tourment ,
 Tu n'auois aujourd'huy que Mirtil seulement ,
 Qui pût à tes desirs se rendre favorable ;
 Belles à mes dépens , apprenez vne fois
 A conseruer plus d'un cœur sous vos loix ,
 Et ne vous laissez pas redaire
 A la dure necessité.
 De n'auoir qu'un galand sous vostre autorité ,
 C'est le vray moyen de destruire
 L'Empire de vostre beauté ,
 Personne sur ce point ne pourra me seduire ,
 Qu'est-ce que la constance & la fidelité ,

FIDELLE.

Ce n'est que fable & que chimeres,
Qu'un nom par les ialoux vainement inuenté
Pour tromper la simplicité
De celles qui d'amour ignorent les mysteres:
Et pour dire la verité,
Qu'est-ce que cette foy dans le cœur d'une femme,
Si l'on peut toutefois en trouuer dans son ame,
Ce n'est ny vertu, ny bonté,
Mais de l'amour vne neccessité,
Vne loy triste & miserable,
D'une belle sur le retour,
Qui se contente d'un amour,
Lors qu'elle ne scauroit se rendre plus aymable,
Vne ieune beauté qui d'un nombre d'amans,
Se voit en tous lieux admirée,
Doit recevoir de tous les tendres sentimens,
Et les caresser tous pour en estre adorée;
Autrement de son sexe, elle dément l'humeur,
Et n'en montra iamais ny l'esprit, ny le cœur,
A quoy sert enfin d'estre belle,
Si vous ne faites voir vos attraits rauissans,
Et si quand on les voit mille cœurs languissans,
Ne brûlent d'une ardeur fidelle,
Et ne vous donnent de l'encens,
Plus une beauté fait d'esclaves,
Plus ils sont amoureux & braues
Et plus son sort est glorieux,
Plus elle établie dans le monde,
Le titre d'estre sans seconde,
Et plus elle s'attire & les cœurs & les yeux,
C'est aujour d'huy l'honneur & la gloire des belles,
D'auoir beaucoup d'amans qui soupirent pour elle,
Cette foule d'adorateurs
Se rencontre assez dans les villes

Où les Dames les plus habiles :
 Font mille doux efforts pour attirer les cœurs.
 C'est vn crime ou du moins c'est auoir peu d'adresse,
 De rebuter vn amant qui les presse,
 Ce que l'vn ne peut faire vn autre le peut mieux :
 L'vn par mille soins se signale,
 Vn autre à l'ame liberale,
 L'autre enfin est officieux,
 L'vn chasse de la fantaisie,
 La trop cruelle ialousie.
 Qu'vn autre auoit fait naistre en montrât son amour,
 Et quelquefois lorsque moins on y pense,
 Vn autre amant la réueille à son tour.
 En celuy qui viuoit avec trop d'assurance,
 Ainsi viuens avec plaisir,
 Dans vn agreable loisir,
 Les plus belles & les mieux nées,
 Ainsî dès mes ieunes années,
 Receu ant tous les traits qu'on vouloit m'imprimer,
 Vne Dame m'apprit la methode d'aymer,
 Ma mignonne, me disoit-elle,
 Si tu veux estre heureuse écoute mes ains.
 A nul de tes amans ne sois iamais cruelle,
 Mais tu dois en vser comme on fait des habits,
 En auoir plusieurs à la mode,
 N'en mettre qu'vn, mais souuent en changer,
 C'est en amour la plus belle methode,
 Et le plus beau secret pour ne pas s'engager,
 Quand on se hante trop, on a bien de la peine
 De s'empescher de voir le foible des esprits,
 On passe du dégoût aisément au mépris,
 Et du mépris enfin on en vient à la haine,
 C'est pour tout nostre sexe vn fort bien rigoureux,
 D'attendre qu'vn amant nous quitte & nous méprise.

FIDELLE.

Corisque évite la surprise,
Et dans vn commerce amoureux,
Dis toujours la premiere a rompre tous les nœuds.
Dans cette commodité pratique-
J'ay toujours vécu doucement,
Payme d'avoir plus d'un amant,
Et ie me troude bien de cette politique,
Le caresse l'un de ma main,
Le donnie à l'autre vn regard favorable,
Le fais reposer sur mon sein,
Le mieux fait & le plus aymable :
Mais pas vn n'entre dans mon cœur,
Et ie n'y reconnois ny maistre ny vainqueur,
Cependant à ce coup ie n'ay pû me defendre :
Mirtil a triomphé de moy,
Mon cœur s'est soumis à sa loy,
Et ie ne sçay comment il a fallu se rendre.
Malgré moy ie soupire, & ie soupire en vain,
Cen'est plus pour tromper que ie forme des plaintes,
Je tâche d'adoucir mes cruelles atteintes,
Et ie voudrois fléchir ce Berger inhumain,
Le dérobe à mon corps le repos qu'il desire.
Mes yeux ne se ferment jamais,
J'attens toujours l'aurore & forme des souhaits,
Pour voir le point du iour & finir mon martyre,
Quand les premiers rayons ont doré nos guerets,
J'erre dans ces sombres forests,
Et ie cherche celui pour qui mon cœur soupire :
Que feras-tu Corisque apres tant de tourment,
Faudra-il te resoudre à prier vn amant,
D'estre plus sensible à tes charmes,
Et de se laisser vaincre à de si douces armes :
Non, non, ma haine & mes appas,
Quand mon cœur le voudroit n'y consentiroient pas.



LE BERGER.

Fuyons donc ce Berger c'est l'unique remède
Pour soulager ta peine & tes ennuis ;
Je le deurois, mais hélas ! ie ne puis ;
Amour me le deffend c'est luy qui me possède ;
Mais enfin que dois-je tenter
Pour appaiser mon ardeur violente ,
Je veux voir ce Berger luy plaire & le flater,
Luy découvrir l'amour sans découvrir l'amante ;
Et si le succès trompe & détruit mon attente ,
L'appelleray la ruse à mon secours ,
Si mes ruses & mes détours ,
Secondent mal mon esperance ,
Ma colere sur luy fera voir ma vengeance ,
Puisque tu ne veux point éprouver mon amour ;
Mieux tu sentiras les effets de ma haine ,
Et celle qui me cause aujourdhuy tant de peine ;
S'en repentira quelque iour ,
Tous deux vous sentirez ce que peut une femme ,
Dans un desespoir amoureux
Et iusqu'où peut aller la fureur de son ame
Quand on a méprisé ses feux ,





SCENE QUATRIEME.

TITIRE, MONTAN.

TITIRE.

I E ne ſçay bien Montan que ton intelligence
 Surpasse mon ſçauoir & regle ma creance ;
 Mais qui peut penetrer le ſens myſterieux ,
 Que nous cachent toujours les paroles des dieux :
 Plus qu'on ne s' imagine elles nous ſont obscures ,
 Et reſſemblent au fer dont vſent les humains ,
 Qui pris du bon coſté ne fait point de bleſſures :
 Mais pris par le tranchant , enſanglante les mains ,
 Tu crois que de ma fille & de ſon Hymenée ,
 Dépend la fin de nos malheurs ,
 Et que le Ciel l'a deſtinée ,
 Pour ſauuer l'Arcadie & pour rarir nos pleurs ,
 Plus qu'aucun a ce choix mon ame s'intereſſe ,
 Puiſque c'eſt moy qui luy donnay le iour :
 Mais par vn funeſte retour ,
 Tout me ſemble choquer la celeſte promeſſe ,
 Rien ne répond à nos deſirs ,
 Et ie voy que les apparences
 Secondent mal nos eſperances ,
 Et vont renoueller nos maux & nos ſoupirs ,

LE BERGER

Si l'amour doit vnir & leurs corps & leurs amés,
 D'où vient que Siluio fuit l'amour & ses feux,
 La haine & le mépris produiront-ils les flammes,
 Qui doiuent les rendre amoureux,
 Aux arrestz du destin rien ne fait résistance,
 Il regit tout absolument,
 Et si quelque mortel résiste à sa puissance,
 On peut dire certainement,
 Que le destin en ordonne autrement,
 Et si le Ciel vouloir qu'Amarillis ma fille,
 Par les nœuds de l'Hymen entraist dans ta famille,
 On verroit en ton fils moins d'ardeur pour les bois,
 Et l'amour dans son cœur feroit regner ses loix.

MONTAN.

Il est encore enfant & son cœur est sauvage,
 Quatre Lustres encore ne bornent pas son âge:
 Mais nous verrons peut-estre vn iour
 Qu'il ne sçaura que trop ce que c'est que l'amour.

TITIRE.

Il aura de l'amour seulement pour la chasse,
 Et pour vne beauté son cœur sera de glace.

MONTAN.

La chasse pour cét âge à des plaisirs charmans.

TITIRE.

L'amour est naturel & propre aux ieunes gens.

MONTAN.

FIDELLE.

37

MONTAN.

Ce seroit auant l'âge vn défaut de nature.

TITIRE.

L'amour fleurit pour lors & monstre sa verdure.

MONTAN.

Sans produire des fruits quelquefois il fleurit.

TITIRE.

L'amour en mesme temps & fleurit & meurt
Mais ne disputons pas entre nous dauantage,
Ie ne veux ny ne dois contester avec toy:
Mais enfin ie suis pere, & i'ay cét auantage
De l'estre d'vne fille aussi belle que sage,
Et de qui mille Amans ont recherché la foy.

MONTAN.

Quand la puissante destinée
Sembleroit s'opposer à ce grand Hymenée,
Tu dois estre religieux
A conseruer la foy promise à la Deesse,
Si tu violois ta promesse,
Ce seroit attirer tout le courroux des cieux,
Tu sçais iusqu'à quel point la Deesse est seure,
Et quels sont les malheurs que cause sa colere;
Sois donc à ses desirs en tout temps préparé,
Puisque selon mes coniectures,
Autant que mon esprit, par le ciel inspiré,

D

Peut avoir dans les choses futures,
 Le nœud de cét Hymen est fait par le destin,
 Et tous ces presages enfin
 Qui nous font espérer la paix & l'abondance,
 Se verront accomplis vn iour heureusement,
 Et ie suis remply d'esperance,
 Depuis ce que i'ay veu cette nuit en dormant.

TITIRE

Né t'atteste pas à des songes,
 Ce n'est qu'illusion, qu'erreur & que mensonges
 Mais veux-tu m'en entretenir?

MONTAN.

Pourras-tu bien te souvenir
 De cette nuit affreuse & noire,
 Mais qui peut en avoir effacé la memoire,
 Quand le fleuve Ladon gros de mille ruisseaux,
 Rompit digues & ponts par le cours de ses eaux,
 Lors qu'on vid les poissons durant ce grand nauage,
 Nager où les oizeaux chantoient leur doux ramage,
 Et lors qu'on vid les flots par leurs prompts mouve-
 mens,
 Entraîner animaux, hommes & bastimens,
 O triste souvenir ! c'est par cette auanture,
 Que ie perdis vn fils encor dans le berceau,
 C'est là qu'il trouua son tombeau,
 Cét vniue des peines que l'endure,
 Ce fils qui dans mon cœur regnoit vniquement,
 Et que tousiours mes yeux ont pieuré tendrement,
 Des flots impetueux la fureur violente,
 Emporta tout d'vn coup l'objet de mes amours :

La nuit & le sommeil, l'horreur & l'épouvante,
 Nous offèrent l'espoir de luy donner secours,
 Et j'ay crû que les flots dans cette nuit profonde,
 Engourdirent l'enfant & le berceau sous l'onde.

TITIRE.

C'est dans cet accident tout ce qu'on peut penser :
 Mais tu m'as raconté cette funeste histoire,
 L'en conserve encor la mémoire,
 Et le temps n'a pu l'effacer,
 Ainsi de deux enfans dont le Ciel s'a fait père,
 L'un est né pour les bois & l'autre pour les eaux.

MONTAN.

Peux-tu croire que le Ciel sensible à ma misère,
 Veut enfin soulager tous maux,
 Et me faire trouver après ce coup funeste,
 L'enfant que je perdîs au seuluy qui me reste ?
 Toujours par l'esperance il nous faut consoler :
 Mais donne-moi donc un long & laisse-moy parler,
 Dans le temps qu'un rayon de la naissante Aurore,
 Ne permet pas aux yeux de pouvoir démêler,
 Si le jour va paroître ou s'il est nuit encore,
 Ayant à ces hymen tendu profondément,
 Et m'estant fatigué l'esprit diversément
 Dans mon inquiétude en sommeil favorable,
 Offrit à ma pensée une image agreable,
 Et ie la vis si bien lorsque ie somnaillois,
 Qu'il m'a toujours semblé depuis que ie vieillois;
 Je croyois estre assis sur les rînes d'Alphée,
 Sous un plane feuillieux ie iettois l'ameçon,
 Et iusqu'au fond des eaux attaquant le poisson;

Je faisois de sa mort vn innocent trophée,
 Lors que ie vis sortir du milieu du canal,
 Vn Vieillard tout trempé de l'humide cristal;
 Qui portoit vn enfant de qui les douces plaintes
 Donnerent à mon cœur de sensibles atteintes :
 Voilà, dit ce Vieillard, l'obiet de tes amours,
 Voila ton fils Montan, conserue-le tousiours.
 Dès qu'il me l'eut donné ie le vis disparoistre ;
 Il se plonge dans l'eau sans se faire connoistre,
 Soudain de tous costés des nuages épais,
 Troublerent dans les airs le silence & la paix.
 Il se fit tout à coup vne horrible tempeste,
 Qui menaça l'enfant en menaçant ma teste :
 Alors ie le serray plus fort entre mes bras,
 Pour garentir ses iours des ombres du trépas :
 Quoy dis-je, est-il bien vray que le Ciel l'abandonne,
 Et qu'un mesme moment me l'oste & me le donne.
 Et comme si ma plainte auoit touché les Dieux,
 Ils remirent le calme aux campagne des cieux :
 Je vis tomber dans l'onde encore murinée,
 D'arcs & de traits brisés vne épaisse nuée.
 L'arbre qui m'ombrageoit trembla plus d'une fois,
 Et du milieu du tronc j'entendis vne voix :
 Pren courage Montan, console-toy, dit-elle,
 Tu verras l'Arcadie & florissante & belle.
 Ce songe dans mon ame est si bien imprimé,
 Que de son souuenir ie suis encor charmé,
 Ce Vieillard à mes yeux sans cesse se presente,
 Il remplit mon esprit d'une agreable attence,
 Et lors que tu m'as veu r'allois dans ce moment
 Offrir au Temple vn Sacrifice,
 Pour rendre à mes desirs ce beau songe propice,
 Et pour ex assseurer l'heureux éuenement.

FIDELLE.

41

TITIRE.

Les songes de la nuit ne sont pas des presages;
Par qui nos esprits éclairés,
Penètrent du futur les secrets ignorés.
Ce sont de nos desirs les trompeuses images,
Des portraits qui de jour se forment dans le bruit,
Et que rendent confus les vapeurs de la nuit.

MONTAN.

Tu crois donc que l'Âme sommeille;
Lorsque la nuit assoupit tous les sens;
Non, non, plus ils sont languissans,
Et plus sa vertu se réveille,
Moins elle a de commerce avec ces imposteurs,
Sa lumière en est bien plus pure;
Elle ne reçoit point cette faulx peinture;
Que luy font mille objets qui séduisent les cœurs.

TITIRE.

Enfin c'est vainement que nostre esprit se gâse,
Ce que du Ciel le pouvoir absolu,
A de nos enfans résolu,
Nous est une chose incertaine:
Mais cependant ton fils n'aime rien que les lois,
Et son indifférence est de mauvais augure,
Insensible à l'amour il méprise ses loix,
Contre les loix de la nature,
Pour ma fille elle veut sans en rien espérer,
Garder la foy qu'elle a promise,
Mais ie ne sçay si l'amour la surpasse;
Elle qui fait sans soupçonner,

De iiij

Je ne crois pas qu'il soit à l'amour impossible,
Aux soupîrs d'un amant de la rendre insensible.

Elle pourroit bien à son tour,
Comme elle en a donné recevoir de l'amour,
Te la voy conere sa coustume,
Changer d'humeur & de couleur,
Chercher la solitude & nourrir sa douleur,

Dans vne secrette amertume,
Elle qui par son air, ses graces & ses ris,
Inspiroit de la ioye aux plus sombres esprits :

Peut-estre le mal qui la presse,
Vient de son Hymen-différé,
Un bien-que l'on a désiré,

Quand il n'arriue pas donne de la tristesse,

Il ne faut que ietter les yeux,
Dans un iardin delicieux,
Et voir vne naissante roze,
Qui n'estant pas encore éclosé,
Ne peut répandre son odeur,
Sous sa peau tendre & delicate,
Elle conserue sa pudeur,

Et cache sa beauté de peur qu'elle n'esclate,

A la faueur des ombres de la nuit,
Sans se vouloir faire connoître
Elle se contente de croistre
Sur le rossier qui l'a produit ;

Mais dès que le Soleil la voit & la regarde ;

Si-tôt que de son Orient,
Il montre un visage riant,
Et que sur elle il darde

Ses regards amoureux, ses rayons éclatans,

On void que dans le mesme temps,
Sa beauté riante & vermeille,
Découvre son aimable sein.

Et semble répondre au dessein
 Du bel astre qui la recueille
 On void aussi voler l'abeille,
 Pour en tirer le suc qu'elle a reçu du Ciel,
 Et d'une adresse nonpareille
 En composer la douceur de son miel;
 Mais si d'abord on ne la cueille,
 Si du Midy brûlant elle sent les chaleurs,
 Cette belle Reyne des fleurs,
 Pâlit & tombe feuille à feuille;
 Et fuyant du Soleil le cours précipité,
 On doute en la voyant qu'elle ait iamais esté:
 Le destin d'une fille est à peu près semblable,
 Et tandis qu'une mere a sur elle les yeux
 Qu'elle la cache aux curieux
 Qui pourroient la trouver trop belle & trop aymable;
 Elle vit inconnue & conserve son cœur,
 Libre d'amour & de langueur,
 Dans une paix inalterable:
 Mais s'il arrive par hazard
 Qu'un amant surpris de ses charmes,
 Jette sur cette belle un amoureux regard,
 Et qu'à son cœur il donne des alarmes,
 D'un trait agreable charmant.
 Amour ce ieune cœur entame,
 Elle reçoit facilement,
 Jusques dans le fond de son ame;
 Les soupirs & les vœux de ce premier Amant,
 Qui la remplit de tendresse & de flamme,
 Que si la crainte & la pudeur,
 L'obligeant à cacher son amoureuse ardeur,
 Elle languit dans le silence,
 Et si le feu secret dont le Dieu de l'amour,
 La brûle la nuit & le iour,



LE BERGER

Au lieu de s'arrester croit avec violence,
Elle se dessèche à ce point
Quelle perd tout son embonpoint,
L'occasion se perd & la beauté s'efface,
Sans laisser d'elle-même une légère trace.

MONTAN.

Releve ton courage & plein d'un noble espoir,
Surmonte cette crainte humaine,
Quand on fait son appuy du celeste pouvoir
On ne conçoit jamais une espérance vaine,
Et rien ne touche tant les Dieux,
Que les ardans soupirs qu'on pousse vers les cieux,
Si pour nous attirer des faveurs non communes,
Nous devons implorer toujours
La puissance des Dieux & leur divin secours,
Dans les cruelles infortunes,
Qui troublent icy bas le repos de nos iours,
Celuy qui descend de leur race,
En doit plus instement esperer quelque grace
Le sort de nos enfans est assés glorieux,
D'avoir des celestes ayux,
Pense-tu que le Ciel estouffe la semence,
Luy qui fait croistre tout & par qui tout commence,
Allons donc au Temple tous deux
Offrir nos presens & nos vœux,
Sacrifice au dieu Pan & ce le rends propice,
Le vœux à mon Alcide offrir vn sacrifice,
Celuy qui rend seconds les troupeaux des mortels,
Comblora de biens & de gloise,
Ceux qui reuerent sa memoire,
Et qui font eclater l'honneur de ses aueils,
Va-t'en donc fidelle Damette,

FIDELLE.

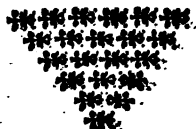
Va choisir le plus gras taureau,
Et le plus tendre du troupeau
Et que rien ne t'arreste,
Amène-le moy promptement,
Par le sentier du mont reuens en diligence,
Je seray dans le Temple, où je veux saintement
Reuerer aujourd'huy la celeste puissance.

TITIRE.

Damete, mon amy, si tu veux m'obliger,
Amène-encore vn bouc pour le faire égorgé.

DAMETE.

Je vais sans différer tous deux vous satisfaire;
Mais plaise à la bonté des Dieux,
Que ce songe mystereux
Réponde à vos desirs & vous soit salutaire,
Pour moy ie sçay Montan, que le doux souuenir
De ce cher fils dont tu plains l'auanture,
Et que de ton esprit tu ne sçaurois bannir,
Doit estre à ton amour vn favorable augure.





LE BERGER



SCENE CINQVIE'ME

SATYRE.

Comme les ardeutes chaleurs
 Ternissent des plus belles fleurs,
 Les beautez les plus éclarantes,
 Comme on voit que la grêle est contraire aux mois-
 sons,
 Les vers, à la semence, & la gelée aux plantes;
 Les filets aux oizeaux, & la ligne aux poissons:
 C'est ainsi que l'amour est contraire à nos armes,
 Lors qu'il les brûlent de ses flammes,
 C'est connoître l'amour & faire son tableau,
 De le nommer un feu qui brûle & qui consume:
 Voyez vn feu qui brille aussi-tost qu'il s'allume,
 Est-il dans l'Vniuers vn spectacle plus beau
 Mais quels sont les effets de sa funeste rage;
 Si-tost qu'on veut s'en approcher,
 Et si l'on ose le toucher,
 Il fait encore plus de ravage,
 L'éclatant flambeau du Soleil,
 Ne voit point icy bas de beste plus farouche;
 Ny de monstre pareil,
 Il deuore tout ce qu'il touche
 Il est plus léger que le vent,
 Et son éclat est deceuant,
 Il fait comme le fer de profondes blessures.

La force & le pouvoir cedent à ses morsures,
 Tel est l'amour qui regne dans nos cœurs,
 Il ne faut jamais voir que des charmes trompeurs,
 A le considerer sur vne tresse blonde,
 Où dans l'éclat de deux beaux yeux,
 On ne peut rien voir dans le monde,
 Ny de plus attrayant ny de plus gracieux,
 Il use de mille artifices,
 Il n'inspire que les plaisirs,
 Et lors qu'il donne des desirs,
 Il promet le repos, il promet les delices
 Mais si l'on s'abandonne à tous ces faux appas,
 Si l'on veut éprouver l'effet de ses promesses,
 Si l'on se fie à ses caresses,
 Quels maux ne nous cause-il pas ?
 Sans se faire sentir il se glisse dans l'ame,
 Il y porte par tout les ardeurs de sa flamme,
 Et quand il est le maître il y donne des loix,
 A qui tout est soumis jusqu'au sceptre des Roys,
 Son Empire est si tyrannique,
 Que lors qu'on luy résiste, on luy résiste en vain,
 Et dans sa violence il est plus inhumain,
 Que tous les monstres de l'Afrique,
 Il fournit mille traits à la rigueur du sort,
 Il en fournit à la colere,
 Il abuse du nom qu'il porte pour nous plaire,
 Et l'on doit craindre moins & l'enfer & la mort:
 Mais quoy ! l'amour est plus aymable,
 Il n'est point criminel si le monde est coupable ;
 C'est toy sexe infidelle ennemy de nos iours,
 A qui l'on doit imputer tous les crimes,
 Et tous les feux illegitimes,
 Qui se meslent dans nos amours,
 L'amour perd avec toy sa douceur naturelle,

Tu corromps toute sa bonté,
 Et s'il a de la cruauté,
 C'est qu'à ses douces loix tu te monstres rebelle,
 Lors qu'il veut fléchir ta rigueur,
 Et te communiquer ses flâmes amoureuses,
 Tu luy fais au dehors des caresses trompeuses,
 Et tu le chasses de ton cœur,
 Tu mets ton plaisir & ta gloire,
 A tromper par le fard nostre esprit & nos yeux;
 Au lieu de disputer qui sçait aimer le mieux,
 Et qui par son amour merite la victoire;
 Au lieu de te piquer de constance & de foy,
 De generosité, d'amour & de tendresse,
 A peindre tes cheveux tu montres ton adresse,
 Et c'est là ton plus digne employ,
 Ta main en mille nœuds sur le front des ordonne,
 Elle en forme des rets pour prendre mille cœurs,
 Puis elle applique des couleurs,
 Sur ce teint bazanné que l'amour abandonne:
 Ce sont là tes soins importants,
 Et tu crois sous cette imposture
 Cacher tous des larcins du temps,
 Et les defauts de la nature:
 Mais pour nous decevoir ajuste tes cheveux,
 Et rends ta couleur pâle, éclatante & vermeille
 La vanité qui te conseille,
 Ne sçauroit applanir tes rides & tes creux,
 Blanchis tes dents & ton teint sombre,
 Distille tous les mineraux,
 Ce n'est pas corriger tes visibles defauts,
 Mais c'est en accroistre le nombre:
 Arrache en changeant de couleur,
 Ce poil folet & temeraire,
 Qui croist sur ton visage & te met en colere,

Tu

Tu souffres iustement cette vaine douleur.
 Mais nous avons sujet de former d'autres plaintes
 Ce n'est pas au dehors que tu portes tes feintes,
 Tes pas, tes actions, tes mœurs & tes desseins,
 Tes discours, tes regards, & tes soupirs sont feints,
 Au dehors, au dedans, ce n'est rien qu'artifice :

Tes penfers, tes pleurs, & tes ris,
 Tes louanges & tes mépris,
 Sont des effets de ta malice;
 Mais ie n'ay fait encor ton portrait qu'à demy :
 Tu te moques de la constance,
 Tu trompes ton meilleur amy,
 Et tu donnes la preference

Au plus indigne objet de ta reconnaissance :
 C'est de là que l'amour a tiré ses défauts,

C'est la source de tous nos maux;
 C'est toy qu'il faut blâmer sexe trop infidèle,
 Ou plustost blasmons iustement
 Celui qui se sert avec zele
 Et qui te croit légèrement.

Al Corisique c'est moy qui suis digne de blâme,
 D'avoir été credule à tes discours flatteurs,
 Quand charmé de tes yeux ie te donnoy mon ame,
 Je devois soupçonner ces secrets imposteurs :
 Ne viens-tu pas d'Argos, où le vice domine,
 Pour troubler mon esprit & haïr ma ruine ?

Si parmy les filles d'honneur
 On te croit honneste & pudique,
 Tu ne dois ee rare bon-heur
 Qu'à ton adresse & qu'à ta politique.
 Lors que ie me souviens de mes tourmens soufferts,
 Quand ie pense à cette inhumaine
 Je me repens d'avoir porté ses fers,
 Et j'ay honte d'avoir enduré tant de peine :

E

1973143

LE BERGER

A quoy pensez-vous donc mal-aisez amans
D'adorer en tremblant les yeux d'une Maïstresse ?

Quand vous la traitez de Déesse,
Vous faites vostre enfer, vous causez vos tourmens :
Cette beauté devient si fiere

Qu'elle croit qu'un mortel ne la merite pas,
Et presumant de ses appas

Rejette son encens, ses vœux & sa priere :

Quand vous la comparez à la beauté des Cieux,

Que vous la dépeignez encore

Bien plus charmante que l'Aurore,

Elle croit meriter ces titres glorieux :

Pourquoy tant de sôûpirs, de plaintes & de larmes,

Qui sont voir en tous lieux les amours triomphans,

Ce sont les imbecilles armes

Et des femmes & des enfans ?

Quoy que l'amour pour nous ait vne douce amorce,

Nos ames en ayuant doivent monstrier leur force.

J'ay crû durant long-temps, pour flater mes desirs,

Et soulager mon amoureuse peine,

Que les vœux & les pleurs, les soins & les sôûpirs,

Pourroient fléchir le cœur d'une belle inhumaine,

Maïs ie-m'abusois lourdement,

Et je suis reueu de mon aveuglement,

Mes yeux ne seront plus éblouis par les charmes :

Car si c'est un cœur de rocher

Peut-on le ramolir avec de foibles larmes,

Et de legers sôûpirs le peuvent-ils toucher ?

Pour enflamer le cœur de ces beautés rebelles,

Les sôûpirs & les pleurs ne sont pas assez forts :

Lors que l'on veut du fer tirer les étincelles,

Il faut le battre & faire des efforts :

Si tu pretens gagner le cœur de ta Maïstresse,

Quitte les pleurs, les sôûpirs & les vœux :

FIDELLE.

Et si l'amour encor te tourmente & te presse,
 Cache au fond de ton cœur tes desirs amoureux,
 Et dans la première ananure
 Ay ce que te disent l'Amour & la Nature,
 A parler sans déguisement;
 Les Dames n'ont jamais aimé la modestie,
 Que le Ciel leur a départie,
 Qu'en apparence seulement :
 Celui qui la met en usage
 S'abuse & manque de courage,
 Elles en vivent au dehors,
 Et pour nous attirer font agir ces ressorts,
 Mais elles méprisent dans l'ame
 Un amant qui s'en sert dans l'ardeur de sa flamme :
 Elles nous laissent remarquer
 Cette rare vertu qui pare les plus belles;
 Mais lors que l'on est auprès d'elles
 Il ne faut pas la pratiquer :
 Sur ces beaux sentimens, & sur cette maxime,
 Je veux régler tous mes amours,
 Je consens bien d'aimer toujours,
 Mais avec un peu moins de respect & d'estime,
 Corisque ne me verra plus
 Brûler d'une flamme discrète,
 Tous ces respects sont superflus
 Pour captiver le cœur d'une coquette.
 Il faut se déclarer contre elle ouvertement,
 Et la veux attaquer avec de fortes armes,
 Je ne verseray plus de larmes,
 Et je ne feray plus le pitoyable amant.
 Déjà deux fois je l'ay surprise,
 Et mes efforts ont toujours été vains;
 Cette perfide échape de mes mains,
 Et rit après de ma vaine entreprise :

LE BERGER FIDELLE.

Si ie la tiens vne autre fois
I'y seray d'une autre conduite,
L'empeschera y bien mieux sa fuite;
Et ie la rangeray sous de plus dures loix:
Elle vient souvent dans ce bois
Pour y chercher la solitude,
Comme vn doux entretien à son inquietude;
Ie la veux attendre en ces lieux
Pour me vanger de son humeur volage,
Elle m'a defillé les yeux,
Et m'a fait devenir plus sage:
Elle apprendra cecy ingratitude:
Quel est le fruit de sa malice,
Et que le Ciel enfin punira avec iustice
La tromperie & l'infidelité.

Fin du premier Acte.



IL
PASTOR FIDO.

LE

BERGER
FIDELLE,

TRADUIT DE L'ITALIEN
DE G V A R I N I,

En Vers François.

ACTE SECOND.



A PARIS,

Chez GABRIEL QUINET, au Palais,
dans la Galerie des Prisonniers,
à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A MADAME
LA MARQUISE
DE FABREGVES

MADAME,

*C'est à Vous à qui ie
donne ce Second Acte, & non
pas au Public; la vanité de
le satisfaire ne me flatte pas
tant que le desir de vous don-
ner publiquement un témoi-*

EPISTRE.

*gnage de mon respect & de
mon zele : Vous avez veu
naître cét Ouvrage que ie
vous presente; & ie puis dire
que vos yeux ont présidé à sa
naissance. Je ne doute point
qu'elle ne soit heureuse, puis
qu'ils ont pris le soin de l'é-
clairer :*

*Si du sombre avenir on peut percer les voiles,
Et s'assurer du Destin rigoureux,
Il ne peut estre malheureux,
Vous sçavez qu'il est né sous deux belles Estoiles.*

*Ce ne sont pourtant pas,
MADAME, les seules
sources de lumiere que vous
avez.*

E P I S T R E.

Vostre Esprit en est vne & si viue, & si belle,
Que ce Berger brûlant d'amour,
Et des tendres Amans le plus parfait modèle,
Luy doit tout son éclat lors qu'il paroît au jour.

*Comme c'est la seconde fois
qu'il se montre, il ne pouvoit
trouver vu aspect plus fauo-
rable que le vostre; Et puis
qu'il a le bonheur de vous
plaire, on peut dire qu'il est
né coiffé, Et que son destin est
le plus heureux du monde:
Mais c'est peu pour Vous,
MADAME, que de vous
faire présider à la naissance
d'un Ouvrage.*

E P I S T R E.

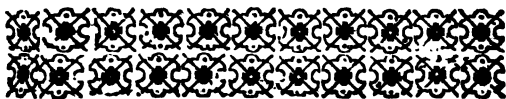
Il est vn Empire plus doux,
Et qui donne bien plus de gloire,
De présider à la victoire
Des Cœurs que vous forcez d'expirer sous vos coups.

Vous avez toutes les brillantes qualitez qui donnent droict d'exercer cét empire; mais ie ne pretens pas étaler icy vos conquestes, & ie ne m'engage pas temerairement dans une matiere si délicate. Il me suffit de faire connoistre à tout le monde que ie vous honore parfaitement, & que ie suis avec respect.

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeissant Seruiteur.

D.T.



A V

LECTEUR.



Eussay-je auoir vne querelle avec le Public, ie donne encore separément ce Second Acte, & ie fers à diuerfes fois vne Comedie que l'on deuroit donner toute entiere : mais puis que i'ay pris cette liberté dès le commencement, i'ay crû que ie pouuois en vser dans la suite, & qu'il sembloit mesme qu'il y eust quelque forte de raison, les Vers qui composent l'Ouurage estant

AV LECTEUR.

irréguliers, que la maniere de le donner fut irréguliere : Cela n'est pourtant pas sans exemple, & nous auons veu la Pharsale de Lucain, qu'un celebre Auteur que la France admire, nous a fait voir diuisée, & ne nous en a présenté que des parties auant que cette fameuse Traduction fut touteacheuée. On ne verse pas les essences avec profusion, on les donne goutte à goutte ; & les pensées de cet Auteur étant aussi délicates, il faut les ménager & n'en estre pas prodigue. Je sçay que c'est choquer l'inclination des François, qui n'attendent pas long-temps avec tranquillité, ce qu'on leur a fait

AV LECTEUR.

espérer ; mais il faut bien que l'on se contente de ce que ie puis donner , car ie n'ay pas de ces sources fecondes d'où coulent abondamment les belles choses, & ie ne me suis point engagé à trauailler sans relasche à vn Ouvrage qui ne doit estre que l'amusement de quelques heures. Je ne l'ay point entrepris en esclauē, & ie me conserue toûjours la liberté de l'auancer ou de le laisser reposer quand il m'en prend enuie ; ie croy bien neantmoins qu'il seroit maintenant acheué, si ie n'auois esté obligé de faire vn assez long Voyage, pendant lequel on ne m'a point laissé vn moment de loisir pour

AV LECTEUR.

entretenir ce Berger que i'auois abandonné le plus cruellement du monde. Depuis mon retour ie l'ay sans doute plus caressé, & dans moins de deux mois i'ay mis ce Second Acte dans l'estat où vous le voyez : Il me plaist pour le moins autant que le Premier ; & i'espère que chacun des autres ne me coustera pas plus de temps, & me donnera peut-estre moins de peine, puis que la facilité s'augmente par le trauail & par l'exercice.



Extrait du Privilège du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 28. iour de Fevrier 1664. signé MARESCHAL ; Il est permis à Gabriel Quinet, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *Le Berger Fidelle, traduit de l'Italien de Guarini en Vers François*, pendant sept ans : Et defenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de confiscation des Exemplaires, & de tous despens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Et ledit sieur Quinct a fait part du present Priuilege à Claude Barbin, pour en iouïr suivant l'accord fait entr'eux.

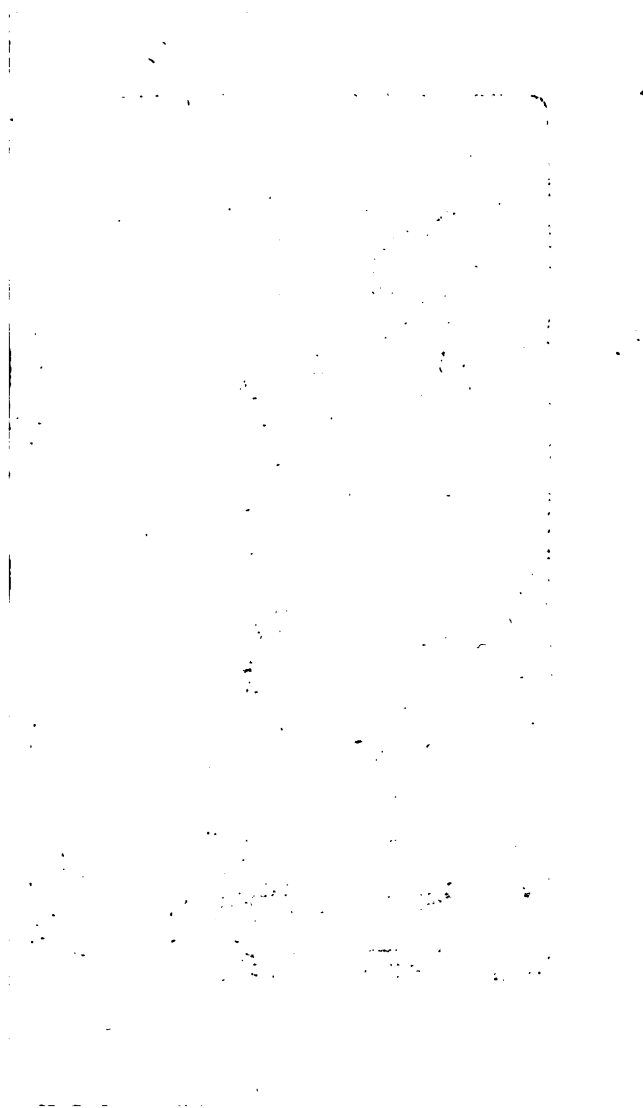
*Achevé d'imprimer pour la première fois le
20, Février 1664.*

Registré sur le Liure de la Communauté,
le 26. Mars 1664. conformément à l'Arrest
du Parlement du 8. Avril 1653.

MARTIN, Syndic.

Les Exemplaires ont été fournis.







Non è manco
d'amore
altro ch'amore.



LE BERGER FIDELLE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERGASTE, MIRTIL.

ERGASTE.



LEUX ! que pour te trouver tu me coustes
de peine !

En tous lieux j'ay porté mes pas,
Au riuage du Fleuve, au champ de nos
combats,

A la Prairie, à la Fontaine,

Enfin ie te rencontre apres tant de tourment,
Et ie rends grace au Ciel de cet heureux moment.

A

LE BERGER

MIRTI L.

Quelle nouvelle surprenante
 T'oblige à te presser si fort?
 Ne me laisse plus dans l'attente,
 Vien-tu pour m'annoncer ou la vie, ou la mort?

E R G A S T E.

Ma douleur seroit eternelle,
 Si ie t'auois porté cette triste nouvelle.
 Atten plustost la vie, & releue ton cœur;
 De toy-même, & de la douleur,
 Remporte vne pleine victoire,
 Si tu veux meriter la gloire
 D'estre d'vn autre objet le maistre & le vainqueur.
 Commence à respirer, & pour finir ta peine,
 Appren le sujet qui m'ameine.
 Connoy-tu bien d'Ormain l'incomparable Sœur?
 Qui ne la connoit dans le monde?
 Elle est grande, elle est gaye & blonde,
 Et son tein a toujours vne viue couleur.

MIRTI L.

Son nom?

E R G A S T E.

Corisque.

MIRTI L.

Helas! ie puis bien la connoitre,
 Nous nous sommes souuent entretenus tous deux.

FIDELLE.

3

ERGASTE.

Sache donc, cher Mirtil, que par vn fort heureux
Qui pour toy se declare & commence à paroître,
Avec Amarillis elle a fait amitié.
L'ay crû que ie deuoïs luy déconuoir ta flame,
Et tous les secrets de ton ame;
Tes maux ont ému sa pitié,
Et d'vne prompte ardeur elle s'est engagée
A seconder les vœux de ton ame affligée.

MIRTIL.

Si le succès répond à ce commencement,
Mirtil sera le plus heureux Amant,
Comme il est déjà le plus tendre:
Mais comment veut-elle s'y prendre?

ERGASTE.

Elle n'a rien encor resolu sur ce point,
Parce qu'elle ne connoit point
Quel est le cours, ny quelle est la naissance
Du feu dont tu te sens bruler.
Elle desire donc, auant que d'en parler,
En auoir quelque connoissance;
Après elle pourra plus finement sonder
L'esprit & le cœur de la Belle,
Et mesme luy persuader
De recevoir vn Amant si fidelle.
Elle travailleroit en vain,
Sans estre pleinement instruite,
Et ce n'est que pour ce dessein,

A ij

LE BERGER

Et pour mieux regler sa conduite,
 Que ie t'ay cherché tout le jour,
 Pour apprendre de toy l'estat de ton amour.

MIRTEL.

Amy, ie veux te satisfaire,
 Et de mes feux t'entretenir:
 Mais sçache que ce souvenir
 Me va causer vne douleur amere.
 Quand le cœur d'un Amant brûle sans esperer,
 Il a beau de son mal se plaindre & soupirer,
 C'est comme vn flambeau dont la flame
 Est exposée au gré du vent,
 Plus il souffle, plus il l'enflame,
 Et le consume en la mouuant;
 Ou bien comme vne fleche avec effort lancée,
 Et dans le corps bien auant enfoncée,
 Si l'on veut l'arracher, on déchire le cœur,
 La blessure s'augmente avecque la douleur.
 Enfin par le recit de mes cruelles peines,
 Tu sçauras tous mes sentimens,
 Tu verras à quel poinct sont trompeuses & vaines
 Les esperances des Amans,
 Et que l'Amour plus qu'on ne s'imagine,
 Est amer dans son fruit, & doux dans sa racine.
 Dans cette saison où le jour,
 Par vn agreable retour,
 Commence sur la nuit d'auoir quelque auantage,
 Cette belle Estrangere, & cet Astre nouveau,
 Vint rendre mon pais plus charmant & plus beau
 Par les attraits de son visage,
 Fit briller à nos yeux ses rayons éclatans,
 Et dans nostre contrée anança le Printemps.

F I D E L L E.

Sa Mere l'auoit amenée
Pour voir les magnifiques jettz,
Et les sacrifices fameux
Qu'au puissant Iupiter on offroit chaque année
Dans cet agreable sejour,
Ses yeux furent témoins de ce pompeux spectacle;
Mais on les regarda comme vn double miracle,
Où l'on vit triompher l'Amour.
Je n'eus pas si-tost veu cette jeune Merucille,
Qu'à ses premiers regards mon cœur fut enflammé:
Helas ! il n'auoit point aimé,
Ny brulé jusqu'alors d'une flamme pareille.
Pour me rair ma liberté,
Cette impérieuse Beauté
Vint jusque dans mon sein établir son empire,
Et se montrant alors avec vn air vainqueur,
Elle sembloit me dire,
Tu résistes en vain, il faut rendre ton cœur.

E R G A S T E.

O que l'Amour sur nous a de puissance!
Et l'on ne l'apprend bien que de l'experience.

M I R T I L.

Ergaste, écoute encor ce qu'il sçait inspirer
Aux cœurs le moins instruits qu'il pretend éclairer.
Je declare à ma Sœur ma passion nouvelle,
Je l'appelle au secours de mon cœur amoureux:
Elle estoit depuis peu la Compagne fidelle
De l'unique objet de mes vœux,
Pour se rendre plus favorable
A mes justes empressemens,
Elle m'apprit à faire l'agreable,

Me donna le Carquois, l'Arc, & ses vestemens,
M'ajusta des cheveux dont elle fit des tresses,

Couronna ma teste de fleurs,
Des yeux & de la voix m'enseigna les finesses,
Les petites façons, & les feintes douceurs:
Je déguisois ainsi mon sexe par mon âge,
Car rien n'en paroïssoit encor sur mon visage.

Quand ie fus ainsi préparé,
Elle me conduisit dans vn lieu retiré,
Où ma Nympe souuent se promenoit à l'ombre,
Où d'autres Nymphes en grand nombre,
Accompagnoient alors la belle Amarillis,
De sang ou d'amitié parfaitement vnies;

Leurs graces estoient infinies,
Et leur tein faisoit honte à la blancheur des Lys:

Mais parmy ces Beutez parfaites,
Dont les yeux lançoient mille traits,
Ma Nympe paroïssoit avec ses doux attraits,
Comme vne belle Rose entre des Violettes.
Après quelques discours, vne d'elles surprit

Toute cette Troupe galante.
Quoy, serons-nous icy sans cœur & sans esprit,
Dans vne oisiveté, dit-elle, languissante?
Et lors qu'on se prepare à cueillir des Lauriers,
N'imiterons-nous point nos champestres Guerriers?
Eprouuons entre nous la force de nos armes,
Et sçachés aujourd'huy ce que peuuent nos charmes,
Pour en vser après en faueur de nos vœux,
Quand nous voudrôs regner sur des cœurs amoureux:

Mes Sœurs, si vous me voulez croire,
Donnons-nous des baisers, & disputons la gloire
De les sçauoir donner;
Et celle qui sçaura mieux les assaisonner,
Pour digne prix de sa victoire,

F I D E L L E.

7

De ce tissu de fleurs se verra couronner.

On sourit à cette pensée,

Qui d'un contraire auis ne fut point tranversée;

Et mesme avant que tout fut concerté,

Il se fit de baisers, vne guerre amoureuse,

Chacune d'une voix agreable & flatense,

S'appelloit au combat qu'on avoit inventé,

Quand celle qu'on venoit d'entendre

Leur proposer vn jeu si galant & si tendre,

Dont elles esperoient goustier tant de plaisir,

Dit qu'il falloit auparavant choisir

La bouche la plus belle

Pour arbitre de leur querelle.

Toutes d'une commune voix

Prirent Amarillis pour Juge & pour Arbitre:

Mais sa modeste humeur refusant ce beau titre,

Et se croyant indigne de ce choix,

Luy fit baisser les yeux, & couvrit son visage

De ce voile incarnat qui paroît au dehors,

Et fit voir avec avantage

Que son ame est encor plus belle que son corps.

Peut-estre que son tein, jaloux de tant de Roses

Qui sur sa belle bouche estoient toujours écloses,

Se para d'un éclat si vif & si vermeil,

Pour montrer qu'il estoit comme elle sans pareil.

E R G A S T E.

Que ce déguisement fut heureux à ta flame!

Ce fut comme un présage à tes brûlans desirs

De toutes les douceurs, & de tous les plaisirs

Que devoit ressentir ton ame.

M I R T I L.

La belle Amarillis accomplissant la Loy

Où les autres l'auoient soumise,
 Commençoit d'exercer sa charge & son employ,
 Et malgré sa rougeur, déjà s'estoit assise.
 Chaque Nymphe à son tour alloit se disposer
 A cueillir sur sa bouche vn amoureux baiser,
 Sur cette belle bouche en douceur nompareille,
 Que l'on peut appeller vne vire merueille,
 Vn Palais animé fait par la main des Dieux,
 D'où s'exalent toujours des parfums précieux,
 Vne Nacre de pourpre, où l'Inde Orientale
 Ses plus belles Perles étale,
 Enfin vn beau Trésor qui n'eut iamais d'égal,
 Où la douceur repose au milieu du corail.

Ergaste, ie voudrois te dire
 Quel est le doux plaisir que ma bouche a goûté,
 En baisant la rare Beauté
 Pour qui mon tendre cœur incessamment soupire:
 Iuge de la douceur dont ie me sens charmer,
 Puis que ie ne scaurois moy-même l'exprimer.
 Le sucre sans pareil dont la Chypre se vante,
 Ny le miel le plus doux & le plus précieux,
 Ne sont rien comparez au miel délicieux
 Que ie cueillis alors sur sa bouche charmante.

ERGASTE.

Qu'heureux est ce larcin! que ce baiser est doux!
 Il n'est que trop charmant pour faire des jaloux.

MIRTI.

Il fut doux ce baiser, & non pas agreable,
 Vn peu de passion l'eut rendu plus aimable,
 Il n'appaissa point mes desirs,

FIDELLE.

9

N'ayant que la moitié de ces secrets plaisirs
Qui donnent au baiser vn charme incomparable:
L'Amour le donna bien avec tous ses appas,
Mais vn pareil Amour ne me le rendit pas.

ERGASTE.

Mais quand ce fur à toy de baiser cette Belle,
Dy-moy ce que ton cœur ressentit apres d'elle?

MIRTI.

Tous mes esprits émeus d'une amoureuse ardeur,
Coururent à ma bouche, & quitterent mon cœur:
Dans l'esperoir de goûter mille douceurs charmantes,
Mon ame vint au bord de mes levres brûlantes,
Et mes sens enchantez d'un excès de plaisir,
Sembloient ne me laisser que le dernier soupir,
Enfin toute mon ame en ce lieu renfermée,
S'estoit en vn baiser tout à coup transformée.
Le reste de mon corps consumé de langueur,
Demeura foible & froid, tremblant, & sans vigueur.
Plus pres de ses beaux yeux, ie baissay la paupiere,
Ne pouuant soutenir l'éclat de leur lumiere;
Et comme ie trompois cette rare Beauté,
Ie ne vis qu'en tremblant sa douce majesté:
Mais elle d'un souris qui portoit mille charmes,
Rassura mon esprit, & calma mes alarmes.
Ie croy que de son cœur Amour estant chassé,
S'estoit pour se cacher, adroitement placé
Entre ses levres demy-closés,
Comme vne Abeille entre deux Roses.
Quand ie luy donnay mon baiser,
Et qu'elle le recut sur sa bouche vermeille,

LE BERGER

Je te diray, sans te rien déguiser,
 Que ie goûtay du miel la douceur nonpareille:
 Mais quand de mon baiser ie reçus le retour,
 (Par vn heureux destin, plutost que par amour,)
 Et que l'on eut oüy l'agrecable murmure
 Que font deux baisers confondus
 Lors qu'ils sont donnez & rendus,
 (O doux plaisirs, dont la perte est bien dure,
 Puis-je estre encor en vie, & vous auoir perdus?)
 Mon cœur sentit alors la cruelle piqure
 Qui le fait plaindre & soupirer,
 Elle me le rendit, pour le mieux déchirer.
 Par cette amoureuse blessure,
 Malgré la rigueur de mon sort,
 Bannissant de mon cœur les sentimens timides,
 Je voulus en mordant ses levres homicides
 Tirer vengeance de ma mort;
 Mais vn air embaumé de sa bouche celeste,
 Appaisa ma fureur, & me rendit modeste.

ERGASTE.

Cruelle modestie, importune aux Amans!

MIRTEL.

Apres qu'on eut donné tous ces baisers charmans,
 Chaque Nymphe attendoit l'agrecable Sentence
 Qui deuoit des baisers montrer la difference,
 Quand celle dont mon cœur a ressenty les coups,
 Et dont le souvenir sensiblement me touche,
 Jugant les miens plus piquans & plus doux,
 Prononça hardiment en faueur de ma bouche,
 Et me vint presenter soudain

F I D E L L E.

II

Cette Guirlande glorieuse
 Qu'on avoit destinée à la Victorieuse,
 Dont elle couronna ma teste de sa main.
 Mais hélas! quel malheur sans cesse m'accompagne
 Jamais on n'a veu la campagne,
 Quand l'ardente saison fait sentir sa chaleur,
 Brûler comme brûloit mon cœur:
 Vaincu dans sa propre victoire,
 Et tout chargé de fers au milieu de sa gloire,
 Animé toutefois d'un regard de ses yeux,
 L'arrache de mon front la brillante Couronne.
 Je vous la cede, dis je, adorable Personne,
 Et nulle d'entre nous ne la merite mieux:
 Si i'ay pour mes baisers vostre juste suffrage,
 C'est à vostre douceur à qui i'en rends hommage;
 Et sçachez, Belle, que c'est vous
 Qui les avez rendus si tendres & si doux.
 Elle prit ma Guirlande, & me donna la sienne,
 Que i'aime bien mieux que la mienne;
 C'est celle que ie porte, & porteray toujours
 Toute sèche & toute fanée,
 Pour mieux me souvenir de l'heureuse journée
 Qui me fit esperer de si paisibles jours;
 Ou plutost pour marquer la douleur qui me tue,
 De voir mon esperance entièrement perdue.

E R G A S T E.

Loin d'en estre jaloux, ie plains déjà ton sort;
 Je te regarde, Amy, comme vn autre Tantale,
 Qui se joue en Amour, haste souvent sa mort,
 Et ressent vne peine à son repos fatale.
 O Dieux! que ce larcin te coûte de tourment,
 Et qu'il éprouve ta constance!

Tu vois bien qu'un prompt châtement
Suiuit de ce plaisir la douce jouissance.

Mais ne s'apperceut-elle pas
Des pieges qu'on tendit à ses diuins appas?

M I R T I L.

Je ne te diray point si ma supercherie
Connue à cette Belle, alluma son courroux:
Mais tant que sa présence honora ma Patrie,
Ses yeux furent pour moy fauorables & doux.

Vn Destin contraire à ma joye,
Me raut aussi tost ce trésor précieux;
Alors de mille ennuis mon cœur deuint la proye,
Et l'abandonnay tout pour suiure ses beaux yeux.

Je suis enfin arriué dans ces lieux
Où tu sçais que mon Pere a sa Cabane encore;

Mais j'ay bien connu que ce jour
Qui fut comme la belle Aurore
De mes feux & de mon amour,
N'est qu'un Soleil couchant qui va finir son tour.

En abordant cette Belle inhumaine,
Elle tourna ses pas & ses yeux autre-part;
Elle ne voulut pas seulement d'un regard
Flater mon esperance, & soulager ma peine.
Helas! ie dis alors, que mes soupirs sont vains!
Voicy de mon trépas des présages certains:
Mon depart cependant faisoit souffrir mon Pere,
Et causoit à son ame vne douleur amere,
Iusques à le pousser sur le bord du tombeau.
Ce malheur impréu, cet accident nouveau,
M'obligea de partir en dépit de ma flame:
Mon Pere à mon retour recouura la santé,

Mais quand ie me vis arresté.

Loin

F I D E L L E.

15

Loin de l'unique objet pour qui brûle mon ame,
 Ce retour oppressa mon cœur,
 Et me fit secher de langueur.
 Je fus dans cet estat vn assez long espace,
 Mon mal eut le cours de neuf mois.
 Quand mon Pere touché de ma triste disgrâce,
 Et me voyant presque aux abois,
 Consulta sur ma maladie
 De l'Oracle Diuin l'ineuitable voix.
 L'Oracle répondit, que l'air de l'Arcadie
 Me donneroit la guerison.
 Je reuis donc l'objet qui me tient en prison:
 Mais hélas! que la voix de l'Oracle est trompeuse!
 Dans le temps que sa veuë à mon corps fut heurense,
 Elle fut à mon ame vn funeste poison.

E R G A S T E.

L'Histoire que ie viens d'entendre,
 Doit attirer sur toy la pitié la plus tendre
 Que le cœur puisse concevoir:
 Elle est étrange autant qu'elle est sincere;
 Mais sçache aussi que quand on desespere,
 L'espoir seul du salut est de n'en point auoir.
 Je vay donc voir Corisque, & luy conter ta peine;
 Tu m'attendras à la Fontaine,
 Où ie t'iray trouuer assez diligemment.

M I R T I L.

Amy, pars donc heurensement,
 Et que le Ciel à mes vœux fauorable,
 Meuble de ses presens ta generosité;
 Ce que ne peut vn miserable,
 A qui le Sort a tout osté.

B



SCENE II.

DORINDE, LVPIN, SILVIO.

DORINDE.

Délices d'un Berger que j'aime & que j'adore,
 Puissant charme d'un cœur qui n'aime que les
 Et qui ne connoit pas encore [Bois,
 L'Amour, ny ses aimables Loix:
 Cher Melampe, ton sort est bien digne d'envie;
 De cette belle main dont il retient mon cœur,
 Il te caresse, il a soin de ta vie,
 Lors qu'il me traite avec rigueur,
 Incessamment tu l'accompagnes
 Dans la Plaine & sur les Montagnes;
 Il est avec toy nuit & jour,
 Cependant en vain je soupire,
 En vain pour luy mon cœur brûle d'amour;
 Malgré tous mes soupirs, mon tourment devient pire:
 Ce qui donne la gésne à mon esprit jaloux,
 Ce sont tant de baisers si tendres & si doux
 Que tu reçois d'une bouche que j'aime;
 Helas ! si pour flater seulement mon desir,
 Je pouvois avec toy partager ce plaisir!
 Rien ne seroit égal à mon bonheur extrême:

F I D E L L E.

19

Mais si ie ne le puis, ie te baise toy-même;
 Vne Estoile d'Amour peut-estre te conduit,
 Pour me servir de guide à chercher qui me fuit:
 Allons, de mon Berger le compagnon fidelle,
 Où ton instinct te pouffe, & mon amour m'appelle.
 Mais d'où viét ce grâd bruit? c'est un Cor que j'entens
 Qui fait tout retentir par des sons éclatans.

S I L V I O.

Tay, tay, Melampe, tay.

D O R I N D E.

Dieux ! que vien-jé d'entendre?
 Si par mes desirs cette fois
 Je ne me laisse point surprendre,
 J'entens de mon Berger la resonante voix
 Qui cherche son Melampe au trauers de ce Bois.

S I L V I O.

Tay, tay, Melampe; tay.

D O R I N D E.

Sans doute c'est luy-même;
 Le Ciel m'offre aujourd'huy tout ce que mon cœur
 aime,
 Mon espoir le plus doux, & mon vnique bien:
 Mais il luy faut cacher son Chien,
 Je puis par ce moyen m'attirer sa tendresse.
 Lupin, approche-toy.

L U P I N.

Me voicy, ma Maistresse.

B ij

DORINDE.

Meine ce Chien, & va-r'en le cacher,
 Pren garde à ne le point lâcher,
 Mais sur tout ne vien pas, que ie ne te rappelle.

LUPIN.

A vos commandemens ie seray fort fidelle.

DORINDE.

Va donc viste, anance le pas.

LUPIN.

Mais aussi ne me laissez pas
 Trop long-temps avec cette Beste,
 Si la faim la pressoit, ie courrois grand danger,
 Elle pourroit bien me manger,
 Et faire vn repas de ma teste.

DORINDE.

Quelle peur te fais-tu ? Lupin, retire-toy.

SILVIO.

Fut-il iamais Chasseur plus malheureux que moy !
 Où dois-je aller, apres toute la peine
 Que pour chercher mon Chien i'ay prise vainement ?
 I'ay couru sur les Monts, i'ay couru dans la Plaine,
 Sans me reposer vn moment :

F I D E L L E.

17

Que la Bête qu'il a couruë,
 Soit maudite, & puisse périr!
 Vne Nymphé à propos se présente à ma vue,
 Avec elle ie puis icy m'en enquerir.
 Ah ! c'est cette Nymphé fâcheuse,
 Dont l'ame est si fore amoureuse,
 Qui touî jours m'importune, & qui me fait mourir.
 Il faut en l'abordant, se résoudre à souffrir.
 Vous voyez, belle Nymphé, vn Chasseur hors d'haleine.
 Auez-vous veu m6 Chien que ie cherche en tous lieux?

D O R I N D E.

Si ie ne suis belle à tes yeux,
 Pourquoi me donnes-tu cette louange vaine?
 Ta bouche en ce moment a démenty ton cœur.

S I L V I O.

Belle, ou laide, il n'importe, appaise ma douleur,
 Er dy-moy si Melampe a suivy cette route;
 Répon-moy, ie te prie, oste-moy de ce doute,
 Ie ne scaurois icy plus long-temps arrester.

D O R I N D E.

Faut-il, cruel Berger, si rudement traiter
 Celle qui te chérir, & qui cherche à te plaire;
 Mais qui par sa tendresse attire ton courroux?
 Comment peux-tu montrer vne ame si seueré,
 Avec vn visage si doux?
 Par les Montagnes les plus rudes
 Hélas ! tu cours incessamment;
 Les Forests & les Solitudes

B iij

Font ton plaisir le plus charmant;
 A mille & mille soins tous les jours tu t'exposes,
 Ton rein perd à la Chasse & ses lys & ses roses:
 Mais de tous ces traux dy-moy quel est le fruit?
 Tu fatigues ton corps à poursuiure vne Beste
 Qui te redoute, & qui te fuit,
 Et tu dédaignes pour conqueste
 Vne Nymphé qui te poursuit.
 Ne mets plus à chasser ton plaisir & ta joye,
 Quitte les Animaux & les sombres Forests,
 Regarde vne plus belle & plus aimable proye
 Qui se vient jeter dans tes rets.

SILVIO.

Nymphé, tes discours sont frivoles,
 Je n'arreste pas en ce lieu
 Pour perdre le temps en paroles,
 Mais pour chercher Melampe, Adieu.

DORINDE.

Ne me fuy pas, cruel, arreste, pour apprendre
 En quel lieu ton Melampe a bien voulu se rendre.

SILVIO.

Dorinde, tu te ris de moy.

DORINDE.

Je jure par l'Amour qui me soûmet à toy,
 Que ie t'en diray des nouuelles
 Qui seront seures & fidelles,

F I D E L L E.

19

Il relance vne Biche avec beaucoup d'ardeur,
N'est-ce point la Beste qu'il chasse?

S I L V I O.

Il est vray, mais pour mon malheur
D'abord i'en ay perdu la trace.

D O R I N D E.

L'un & l'autre est en mon pouvoir.

S I L V I O.

J'en doute.

D O R I N D E.

Si tu veux, ie te les feray voir:
Es-tu fâché de m'estre redevable?

S I L V I O.

Soy donc, chere Dorinde, à mes vœux fauorable;
Rend moy la Biche, avec le Chien.

D O R I N D E.

Helas! quel malheur est le mien!
J'aime vn Berger insensible & volage,
Qui me recherche moins qu'une Beste sauvage,
Et dont mon cœur ne peut rien esperer,
Qu'en luy rendant le Chien qui le fait soupirer:
Mais, mon cœur, la reconnoissance
T'oblige à me flater de quelque récompense.

SILVIO.

Il est juste. Je veux aujourd'huy l'abuser.

DORINDE.

Que me donneras-tu ? ie prétens composer.

SILVIO.

Ma Mere m'a donné deux Pommes admirables,
Dont ie fais offre à ta Beauté.

DORINDE.

Je voudrois t'en donner qui sont plus agréables,
Si mes presens pouvoient adoucir ta fierté.

SILVIO.

Que veux-tu d'oc & d'y-moy ce que tu peux prétendre ?
Tu voudrois peut-être un Chevreau,
Ou bien quelque innocent Agneau;
Mon Père me défend d'en prendre.

DORINDE.

Sçache que rien ne peut me charmer en ce jour,
Que toy-même, & que ton amour.

SILVIO.

Ne veux-tu que cela ?

F I D E L L E.

21

D O R I N D E.

Non.

S I L V I O.

Je te l'abandonne,
Pourveu qu'aussi-tost on me donne
Ce que ie te demande avecque tant d'ardeur.

D O R I N D E.

Ah ! si tu connoissois le prix & la richesse
Du trésor dont tu fais largesse,
Et si ta langue estoit d'accord avec ton cœur...

S I L V I O.

Nymphé, tu me parles sans cesse
De ie ne sçay quelle tendresse,
Et d'un amour que ie ne connois pas:
Tu veux que j'aime tes appas,
Je les chéris autant qu'il m'est possible:
Tu me nommes cruel, indomprable, insensible,
Tu dis que ie te traite avec feuerité,
Je ne sçay ce que c'est que cette cruauté.

D O R I N D E.

Helas ! quelle est ma destinée ?
D'où puis-je attendre du secours ?
Où pretens-je fonder le repos de mes jours ?
A quels malheurs suis-je enfin destinée ?

LE BERGER

Il se rit de tous mes tourmens,
 A l'Amour son cœur est rebelle,
 Et ne sent pas vne étincelle
 Du feu qui brûle les Amians.
 De ce feu violent tu consumes mon ame,
 Et tu n'en ressens point la chaleur, ny la flame,
 Berger, en qui mes yeux découvrent tant d'appas,
 Tu respîres l'Amour, & tu ne le sens pas.
 Je croy que la belle Cythere,
 Pour se faire adorer, voult estre ta Mère;
 Tu peux, côme son Fils, cômmander mesme aux Dieux,
 Tu portes son arc & ses flèches,
 Elles ont fait à mon cœur mille brèches,
 Et l'on voit son flambeau dans l'éclat de tes yeux:
 Avec son air, avec sa grace,
 Pren des aîles, prens vn bardeau,
 Tu pourrois estre vn Cupidon nouveau,
 Si ton cœur n'estoit tout de glace.
 Enfin, aimable Enfant plus brillant que le jour,
 Il ne te manque rien de l'Amour, que l'Amour.

SILVIO.

Qu'est-ce que cet Amour? veux-tu bien m'en le dire?

DORINDE.

Amour dans tes beaux yeux, dont ie ressens l'empire,
 Est vn Paradis de douceur,
 Mais aussi dans mon triste cœur,
 Qui brûle & qui gemit, qui souffre & qui soupire,
 Ce n'est qu'un Enfer de douleur.

SILVIO.

Tout ce discours est inutile,
 Nymphe, rend moy Melampe, & nous serons amis.

FIDELLE.

23

DORINDE.

A contenter mes vœux, montre-toy plus facile,
Et donne-moy l'Amour que tu m'auois promis.

SILVIO.

Te l'ay-je pas donné? que veux-tu davantage?
On ne sçauroit te contenter:
Dorinde, il est à toy, pren-le pour ton partage.
Qui pretend te le disputer?

DORINDE.

Je pers icy mon temps, ie sème sur le sable,
Et tous les jours mon sort deuiant plus misérable,

SILVIO.

A quoy songes-tu donc? pourquoy me retiens-tu?
D'où vient que ton esprit est si fort combattu?

DORINDE.

Tu n'auras pas si tost l'objet de ta poursuite,
Que tu me quitteras, & tu prendras la fuite;
Je connois ta legereté.

SILVIO.

l'arrestteray, ie te le jure.

DORINDE.

Donne-moy donc vn gage qui m'assüre
De ta fidelité.

SILVIO.

Quel gage voudrois-tu?

DORINDE.

Je n'ose te le dire.

SILVIO.

Oseras-tu le recevoir?

DORINDE,

Je voudrois sans parler, que ton cœur pût sçavoir
Ce que le mien desire,
Mais si tu veux me l'accorder,
Je te promets de te le demander.

SILVIO.

Je te l'accorderay, ne me fais plus attendre.

DORINDE.

Hé quoy! tu n'entens pas vn langage si tendre?
Regarde que mon cœur s'explique par mes yeux.
Ha! si tu me parlois, ie t'entendrois bien mieux.

SILVIO.

Le trouue en ton esprit vn peu trop de finesse.

DORINDE.

FIDELLE.

25

DORINDE.

Dy trop de passion, d'amour, & de tendresse.

SILVIO.

Je ne devine point ; parle donc, si tu veux.

DORINDE.

Helas ! ie voudrois vn de ceux
Que bien souuent tu reçois de ta Mere.

SILVIO.

Je n'entens pas tout ce mystere ;
C'est peut-estre vn soufflet que tu veux obtenir.

DORINDE.

Ah ! cruel, voudrois-tu punir
La Nymphé qui t'adore,
Et que tu n'aimes pas encore ?

SILVIO.

Ma Mere me caresse ainsi.

DORINDE.

Tais-tu ne dis pas tout, elle te baise aussi.

SILVIO.

Ce ne sont point des baisers qu'elle donne,

C

Elle ne peut souffrir me voir baiser personne.
 Tu demandes donc vn baiser?
 Ta rougeur me le fait connoistre,
 Je la vois bien paroistre,
 Avecque ton silence elle vient t'accuser;
 Je ne veux point te refuser,
 Mais rends auparavant & Melampe, & la proye.

DORINDE.

Mé le promets-tu bien?

SILVIO.

Oüy, ie te le promets;
 Pourquoi retardes-tu ma joye?

DORINDE.

Lupin, Lupin, Lupin, n'entendras-tu iamais?

LUPIN.

Que cette voix est fâcheuse & cruelle!
 Qui va là ? i'y cours : qui m'appelle?
 Je ne viens pas de sommeiller,
 C'est le Chien qui dormoit, ie n'osois l'éveiller,
 Et pres de luy ie faisois sentinelle.

DORINDE.

Berger, voilà ton Chien, qui plus humain que toy,
 M'est venu trouuer de luy-même.

S I L V I O.

Mon cher Melampe, que ie t'aime!
Heureux de te reuoir, ie suis tout hors de moy.

D O R I N D E.

Mes bras à son repos ont esté fauorables,
Il n'a pas comme toy méprisé mes faueurs,
Il a trouué mes baisers agreables,
Et receu toutes mes douceurs.

S I L V I O.

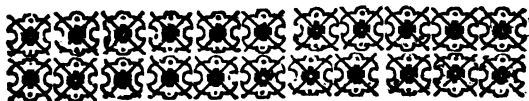
N'as-tu point en courant receu quelque blessure?
Cher Melampe, ie veux te baiser mille fois.

D O R I N D E.

Helas! quelle est mon ananrure!
Et quels sont de l'Amour les desseins & les Loix!
D'une foule de maux mon amour est suiui,
Ie deteste le Sort qui m'est si rigoureux,
Et ie ne puis voir sans enuie
Les caresses qu'il fait à ce Chien bienheureux.
Lupin, va-t'en au lieu destiné pour la Chasse?

L V P I N.

Ma Maistresse, i'y cours, pour voir ce qui s'y passe.



SCENE .III.

SILVIO, DORINDE.

SILVIO.

TV n'as donc point esté blessé,
 Cher Melampe? que i'en suis aisé?
 Il faut encor que ie te baïse,
 Tu ne sçauois estre trop caressé:
 Mais donne-moy la Biche, & finy mon-attente,
 Nymphé?

DORINDE.

La veux-tu morte, ou la veux-tu viuante?

SILVIO.

Ie n'entens rien à ton discours:
 Si de sa vie on a tranché le cours,
 Comment peut-elle viure encore?

DORINDE.

Aimable Berger que i'adore,
 Ton Melampe a sceu l'épargner.

SILVIO.

Il faut donc qu'elle soit en vie;
Vn si parfait bonheur peut-il m'accompagner?

DORINDE.

Elle est vivante encor.

SILVIO.

Mon ame en est ranie;
L'adresse de Melampe en paroît beaucoup mieux;
Mefme il en est plus glorieux,
De l'auoir prise fans bleffûre.

DORINDE.

Tu te trompes, Berger, elle est bleffée au cœur,
Et souffre fans murmure
De fon sort malheureux l'inflexible rigueur.

SILVIO.

Tu veux railler, Dorinde, & comment viuroit-elle,
Ayant au cœur vne atteinte mortelle?

DORINDE.

Ah ! ie fuis cette Biche, & ne m'en defens pas;
Qui fuis prise en tes rets, fans estre pourfuiue:
Si tu reçois mes vœux, ie cheriray la vie;
Mais s'ils font rejettez, ie choisis le trépas.

SILVIO.

Est-ce donc là cette Biche attendue?

DORINDE.

C'est elle ; mais pourquoy ton ame est-elle émue?

Ton visage en paroist troublé:

Aime-tu mieux auoir pris vne Beste,

Que d'auoir de mon cœur obrenu la conqueste?

SILVIO.

De tes discours ie me sens accablé.

Non, ie ne t'aime point, Nymphé, trop importune,

Va plaindre ailleurs ton infortune,

Ie ne te trouue point agreable à mes yeux,

Et ie veux éuiter ton abord en tous lieux.

DORINDE.

Berger trop inhumain, est-ce la récompense

Que ie deuois esperer de ta foy?

Pren Melampe & mon cœur, ils se donnent à toy:

Mais ne me priue pas de ta douce presence,

Ne me dérobe pas mes vniques Soleils, [pareils:

Tes yeux, ouïy tes beaux yeux, qui n'ont point leurs

Ie veux estre par tout ta compagne fidelle,

Et par tout te marquer ma constance & mon zele;

Ie secheray ton front, & pour te délasser,

Tu pourras sur mon sein appaiser tes alarmes;

Et lors que tu voudras chasser,

Pour soulager ton bras, ie porteray tes armes:

F I D E L L E.

31

Et si dans ces noires Forests
Tu ne rencontres point de proye,
Je feray le but de tes traits,

Et receuray tes coups, & la mort, avec joye.

Mais ô Dieux ! ie luy parle en vain,
Il ne m'écoute pas, ce Berger inhumain.
Fuy, cruel ? de ton sort ie suis inseparable,
Je te suiuray par tout malgré ta dureté,
Mesme jusqu'à l'Enfer le plus insupportable,
Si l'on en peut trouuer qui soit plus redoutable
Que ma douleur & que ta cruauté.





SCENE IV.

CORISQUE.

LA Fortune me fauorise
 Au dela mesme de mes vœux,
 Et secondant mon entreprise,
 M'accorde enfin ce que ie veux:
 Elle me rit avec justice,
 Ie ne neglige rien pour la rendre propice,
 Elle est puissante, & les mortels,
 Non sans juste sujet luy dressent des Autels.
 Cependant ont a beau la nommer immortelle,
 Il faut la caresser, aller au deuant d'elle,
 Luy preparer la voye, attendre sa faueur:
 Les Esprits negligens n'ont iamais de bonheur.
 Si ie n'auois acquis la confidence,
 Et l'amitié d'Amarillis,
 Tous mes desseins seroient enseuelis,
 Et ie ne pourrois pas exercer ma vengeance:
 Vne autre moins fine que moy
 Auroit de sa Riuale éuité la presence,
 Et d'un esprit jaloux montrant la violence,
 N'auroit gardé ny mesure, ny foy:
 Vn ennemy n'est pas à craindre,
 Qui se declare ouuertement;

Mais celuy qui sçait feindre,
Et cacher son ressentiment,
Soit dans le calme, ou dans l'orage,
Vn écueil caché sous les flots
Trompe l'art du Pilore, & perd les Matelots,
Par vn déplorable naufrage;
Qui ne sçait feindre d'estre amy,
Ne peut iamais se venger qu'à demy.
On verra ce que ie sçay faire,
Puis qu'à mes grâds desseins le Sort n'est pas cōtraire;
Amarillis ne sçauroit m'abuser,
Et c'est en vain qu'elle veut déguiser
L'amoureux tourment qui la presse;
Elle se joue à sa Maistresse:
Je suis trop bien instruite aux mysteres d'Amour,
Erie seray paroistre au jour
Le feu qui la brûle sans cesse.
Je ne croy point qu'une jeune Beauté
Qui ne vient que d'éclorre
Ainsi qu'une naissante Aurore,
Puisse garder long-temps sa tendre liberté;
Lors qu'un Amant l'a cajolée,
Qu'elle a gousté les premieres douceurs
Que l'Amour verse dans les cœurs,
Par tant de doux appas son ame est ébranlée;
Et celuy qui pense autrement,
Fait sur cette matiere vn mauuais jugement:
Mais ie connois du Sort la puissance suprême;
Amarillis vient en ces lieux,
Je veux pour mes desseins me servir d'elle-même,
Et cependant me cacher à ses yeux.



SCENE V.

AMARILLIS, CORISQUE.

AMARILLIS *parle seule.*

S Ombre & noire Forest, heureuse Solitude,
 V eritable sejour du calme & du repos,
 Vous flattez si bien à propos
 Mon amoureuse inquietude,
 Que c'est avec plaisir que ie viens vous revoir,
 Pour charmer avec vous mon secret desespoir.



I e receurois du Ciel vne faueur extreme
 Qui combleroit mon cœur de joye & de plaisir,
 S'il vouloit seconder mes vœux & mon desir,
 Et me laisser viure à moy-même,
 Ie ne changerois pas les ombres de ce Bois
 Pour ces champs que la Fable a chantez tant de fois.



A juger sainement, tous les biens de ce monde
 Sont des plus grâds malheurs la source trop féconde;

F I D E L L E.

35

Le plus riche est plus indigent;
Et par vn malheur sans remede,
Lors qu'il croit posseder son or & son argent,
Il en est possédé plus qu'il ne le possede.



Malgré son faux éclat, & sa legereté,
On aime la Fortune, on aime ses caresses:
Mais pour ne point flater la verité,
Ce sont de beaux liens de nostre liberté,
Plutost que des richesses.



A quoy sert la beauté, la jeunesse, & l'honneur,
Le sang illustre, & la grandeur?
On a beau posseder mille & mille heritages,
Avoir des Parcs & des Chasteaux,
Nourrir mille & mille troupeaux
Dans de gras pâturages,
Ce n'est que fumée & que vent,
Si parmy tous ces biens le cœur n'est pas content,



Que cette Bergere est heureuse,
Qui n'estant point ambitieuse,
Qui riche d'elle-même, & non pas de dehors,
A peine couvre son beau corps
D'une jupe qui n'est ny riche, ny pompeuse,
Dont la seule blancheur jointe à la propreté
Fait tout le prix & toute la beauté!



Sans douleur & sans esperance,
 Elle n'a rien , mais elle ne sent pas
 Les soucis deuorans que sont naistre icy bas
 Et la misere, & l'abondance:
 Son cœur n'a point d'ambition;
 Ce desir d'amasser, que l'avarice enfante,
 N'a iamais fait sur elle aucune impression;
 Rien ne la trouble, & rien ne la tourmente,
 Elle est pauvre, il est vray, mais son ame est contentre



Avec ce qui croist dans les champs,
 Elle cultiue les presens
 Qu'elle a receus de la Nature;
 Elle en écoute les auis,
 Et se servant du lait de ses tendres Brébis,
 En conserue son teint, & prend sa nourriture.



Pour ses naturelles douceurs
 Qui seroient à la Cour des graces nompareilles,
 Et qui gagneroient tous les cœurs,
 Elle les entretient du miel de ses Abeilles.



Enfin dans vn secret Canal,
 Le pur & liquide crystal
 D'une douce & claire Fontaine,

Luy

F I D E L L E.

37

Luy sert de Conseiller, de fard, & de miroir:
 Elle s'y baigne, & s'y fait voir
 Sans confusion, & sans peine;
 Et son esprit alors goûte vn repos si doux,
 Qu'elle croit aisément qu'il est commun à tous.



C'est en vain que le Ciel fait gronder le Tonnerre,
 Qu'il s'arme de courroux, & que d'épais breüillars
 Dérôbent à la Terre
 Et sa lumiere, & ses regards;
 Qui ne possède rien, n'a rien qui l'épouvante;
 Elle est pauvre, il est vray, mais son ame est contente.



Vn seul soucy luy tient au cœur
 Qui ne luy cause point de peine;
 C'est que son cher Troupeau païsse dedans la Plaine,
 Et qu'il conserve sa vigueur.
 Cependant l'Amour qui l'inspire
 Animant ses yeux amoureux,
 De mille & mille nouveaux feux
 Elle en nourrit l'ardeur du Berger qui soupire,
 De cet heureux Berger dont l'Amour a fait choix,
 Et qu'elle n'a reçu ny du Ciel, ny des Loix.



A l'ombre d'une Palissade
 Que des Myrthes touffus courent de toutes parts,
 Elle enuoye & reçoit mille amoureux regards
 Du Berger qui luy rend œillade pour œillade:

D

LE BERGER

Elle ne ressent point d'ardeur
 Que sans rougir & sans contrainte
 Elle n'en découvre l'atteinte.
 A cet heureux Amant qui cause sa langueur;
 Mais elle n'a rien dans le cœur,
 Que ce tendre Berger à son tour ne ressente;
 Elle est pauvre, il est vray, mais son ame est contente.



O que cette vie a d'appas!
 Quelle est pour moy pleine de charmes!
 Ses douceurs ne permettent pas
 Qu'on puisse des soupirs, ny qu'on verse des larmes,
 Que mesme avant mourir on endure la mort,
 Et la mort là plus rigoureuse.
 Que ne puis-je changer mon déplorable sort
 Avec le doux repos de cette vie heureuse!
 Mais n'est-ce point Corisque que ie voy
 Qui s'avance & qui vient à moy?
 Ma Corisque, ie suis ravi
 De te rencontrer en ces lieux.

CORISQUE.

Ma belle Amarillis, plus chere que ma vie,
 Et que j'aime plus que mes yeux,
 Quelle nouvelle inquietude
 T'amene en cette Solitude?

AMARILLIS.

Mal à propos aurois-je du soucy,
 Puis que ie te rencontre icy.

CORISQUE.

Ton image est si bien dans mon ame imprimée,
 Et ie t'aime si tendrement,
 Que ie pensois à toy dans ce mesme moment;
 Et ie disois, que si i'estois aimée,
 Tu n'aurois pas esté si long-temps sans me voir;
 Mais tu ne m'aime plus, & c'est mon desespoir.

AMARILLIS.

Tu le dis sans raison, juge mieux de mon ame.

CORISQUE.

Il faut, Amarillis, qu'aujourd'huy ie te blâme
 De ne m'aueir pas dit que tu vas épouser.

AMARILLIS.

Moy?

CORISQUE.

Toy-même, il est temps de ne plus déguiser.

AMARILLIS.

C'est vne chose que i'ignore.

CORISQUE.

Quoy, mon cœur, pretens-tu dissimuler encore?

AMARILLIS.

Corisque, ie voy bien que tu te ris de moy?

CORISQUE.

Personne ne raille que toy.

AMARILLIS.

Parle-tu tout de bon? seroit-il bien croyable.
Que mon hymen se fit si promptement.

CORISQUE.

Ma chere Amanillis, rien n'est plus veritable;
Mais on ne l'a pas fait sans ton consentement.

AMARILLIS.

Je sçay bien que ie suis promise;
Mais que cet hymen soit conclu,
Je l'ignore, Corisque, & i'en suis fort surprise.
Qui t'a donc fait sçavoir qu'il estoit resolu?

CORISQUE.

Mon Frere, qui par tout n'entend dire autre chose.
Mais d'où viét d'oc ce trouble, & quelle en est la cause?
Faut-il se troubler pour cela?

AMARILLIS.

Ah ! c'est vn dangereux passage;
Et ma Mere m'a dit, parlant du mariage,
Que l'on renaissoit ce jour là.

FIDELLE.

41

CORISQUE.

On renaît, mais pour estre encore plus heureuse:
Cet espoir deuroit t'obliger
A ne te pas tant affliger.
Pourquoy soupîres-tu? ie te voy fort rèveuse,
Ton sort n'est pas si rigoureux,
Et laisse soupîrer vn autre malheureux.

AMARILLIS.

Quel malheureux?

CORISQUE.

Mirtil, saisi d'une douleur mortelle,
Depuis le jour fatal qu'il en sceut la nouvelle:
Mon Frere deuant luy m'en a fait le discours,
Et ie croy que sans mon secours
Il fut mort à nos yeux accablé de tristesse.
Moy pour soulager sa foiblesse,
Je luy promis de rompre absolument
Les liens de ton hymenée,
Ou du moins d'apporter quelque retardement
A cette fatale journée:
Ce ce que ie luy promis, ce fut pour le flater,
Mais ie pourrois peut-estre encor l'excuser.

AMARILLIS.

Oserois-tu bien l'entreprendre?

CORISQUE.

Pourquoy non?

D iij

Et comment ?

CORISQUE.

Avec facilité,
Pourveu que ton esprit y veuille condescendre,
Et bannir la timidité,

AMARILLIS.

Si j'osois m'asseurer sur ta fidélité,
Et qu'un heureux succès flatât mon espérance,
Je pourrois te dire un secret
Que mon cœur tient caché dans un profond silence.

CORISQUE.

T'ay-je fait voir encor un esprit indiscret ?
Peux-tu m'accuser d'inconstance ?
Que la terre s'ouvre sous moy,
S'il m'arrive jamais de te manquer de foy.

AMARILLIS.

Lors que je songe à ma disgrâce
Qui me va ranger sous les loix
D'un jeune Epoux qui n'aime que les Bois,
Et que le plaisir de la Chasse,
Quand je voy qu'il me fuit, & qu'il ne m'aime pas,
Que je scay que Melampe, & les Bestes sauvages,
Ont pour luy de plus doux appas
Que les traits des plus beaux visages.

F I D E L L E.

43

C'est le juste sujet qui me fait soupirer,
Le m'abandonne aux pleurs, & n'ose en murmurer.
L'honneur me defend de m'en plaindre,
Mon Pere, & la Déesse, ont droict de m'y contraindre,
Ils ont receu ma foy, i'en ay fait le serment:
Si tu pouuois adroitement
Rompre ces nœuds qui lient ma franchise,
Sans interesser mon honneur,
Et sans blesser la foy promise,
Tu serois mon salut, & l'espoir de mon cœur.

C O R I S Q V E.

C'est vn juste sujet de soupirs & de larmes,
Je te plains, mon aimable Sœur,
Et i'ay dit mille fois en faueur de tes charmes,
Faut-il les exposer au mépris d'un Chasseur?
Je trouue en ta conduite vn peu trop de sagesse,
Ton esprit est trop scrupuleux:
Que n'as-tu plus de hardiesse,
Et que ne te plains-tu d'un sort si rigoureux?

A M A R I L L I S.

La honte m'en empesche, elle étouffe ma plainte.

C O R I S Q V E.

Ah! ma Sœur, de quel mal ton ame est-elle atteinte?
J'aimerois mieux souffrir les plus vives douleurs,
Les transports furieux, la sievre, & ses ardeurs:
Si tu veux écouter mon amitié fidelle,
Tu chasseras la honte, & te déferas d'elle,
C'est assez que du cœur on la chasse cent fois.

AMARILLIS.

On peut mal-aisément en surmonter les Loix;
 Quand on veut l'étrouffer, elle trouve vn passage,
 Et du cœur aussi-tost elle fuit au visage,

CORISQUE.

Quand on cache ses maux, loin de les faire voir,
 Ce silence forcé produit le desespoir:
 Si tu m'auois plustost découuert ta pensée,
 Tu serois maintenant libre & débarassée,
 Tu verras aujourd'huy l'effet de mon secours,
 De tes mortels ennuis i'arrestera le cours;
 Tu ne pouuois choisir vne ame plus discrete
 Pour decouurir ton cœur, & ta peine secrette:
 Mais ne voudras-tu pas te choisir vn Amant,
 Quand d'un fâcheux Epoux ie t'auray dégagée?

AMARILLIS.

Lors que de ce fardeau ie seray soulagée,
 Nous songerons apres à cet engagement.

CORISQUE.

Au fidelle Mirtil donne quelque esperance,
 C'est le mieux fait des Bergers d'alentour;
 Et soit par sa tendresse, ou bien par sa constance,
 Le plus digne de ton amour.
 Cependant à ses feux tu parois si cruelle,
 Que tu laisses mourir vn Amant si fidelle:
 Mais si tu ne veux pas soulager ses douleurs,
 Souffre au moins qu'il te dise, Amarillis, ie meurs.

F I D E L L E.

45

A M A R I L L I S.

Il deuroit accorder le repos à son ame,
Et jusqu'à la racine arracher ce desir
Qui ne fait qu'augmenter sa flame,
Et prolonger son déplaisir.

C O R I S Q V E.

Eh! de grace, auant qu'il expire,
Ecoute-le vn moment, c'est tout ce qu'il desire.

A M A R I L L I S.

Cela redoubleroit sa peine & son ennuy.

C O R I S Q V E.

Ce soin te doit toucher plus foiblement que luy.

A M A R I L L I S.

On pourroit le tourner à mon desauantage.

C O R I S Q V E.

Ma chere Amarillis, tu manques de courage.

A M A R I L L I S.

I'aime mieux paroître sans cœur,
Que blesser mon deuoir, & les loix de l'honneur.

CORISQVE.

Et ie puis à mon tour te refuser de mesure.
Adieu, puis que tu veux toujours me resister.

AMARILLIS.

Ah! ne pars pas si-tost, tu sçais bien que ie t'aime.

CORISQVE.

Promets-moy donc de l'écouter?

AMARILLIS.

Oüy, ie te le promets, borne là ta demande.

CORISQVE.

C'est tout ce que ie veux, la faueur n'est pas grande.

AMARILLIS.

Qu'il ne me fasse point sur tout de longs discours,
Ou i'en interrompray le cours;
Qu'il me parle de loin, & que nostre entreueüe
Soit vn coup du hazard, & semble estre impréueüe.

CORISQVE.

Tout ira selon ton desir,
Il faut bien de la complaisance
Pour contenter ton innocence:

FIDELLE.

47.

Mais quel temps pourras-tu choisir
Pour écouter Mirtil, & souffrir sa présence?

AMARILLIS.

Tu peux régler le temps; moy ie vay m'informer
D'un hymen dont encor ie me sens alarmer.

CORISQUE.

Va; mais adroitement ménage cette affaire,
Ecoute auparavant vn auis nécessaire

A quoy ie viens maintenant de penser;
Vien seule dans ce Bois, refous-toy de laisser

Les autres Nymphes de ta suite,
Comme si le hazard t'auoit icy conduite.
Philis, Nerine, Aglaure, Elise, & Licoris,
Toutes, comme tu sçais, adroites & fidelles,
Se rendront avec moy sous ces arbres fleuris:

Tu n'auras rien à craindre d'elles,
Au jeu des yeux bandez nous prendrons nos ébats;
Et Mirtil qui ne sçaura pas
Quel sujet icy nous assemble,
Pourra croire facilement
Que nous sommes ensemble
Pour nous diuertir seulement.

AMARILLIS.

L'approuue assez ce que tu me proposes;
Mais ie veux que sur toutes choses
Les Nymphes ne soient pas témoins de l'enstotien,
Et qu'elles n'en entendent rien,

CORISQUE.

Rassûre-ton esprit, & dissipe tes craintes;
 Tu n'auras pas sujet de me faire des plaintes,
 Ton esprit sera satisfait.
 Cependant haste-toy de faire ton voyage,
 Et songe à quoy l'Amour t'engage,
 Pour celle qui te sert d'un zele si parfait.

AMARILLIS.

Puisque j'ay mis mon cœur entre tes mains, Corisque,
 Tu n'as point à courir de risque;
 Tu peux aisément l'enflamer,
 Et selon ton desir tu peux t'en faire aimer.

CORISQUE.

Son cœur paroît bien ferme, & son ame imprénable,
 A mes discours elle est inexorable:
 Mais si je ne puis la dompter,
 Si son cœur ne veut pas se rendre,
 Des douceurs de Mirril peut-elle se défendre?
 Pourra-t'elle luy résister?
 Je sçay ce qu'un Amant peut faire
 Par ses tendres discours sur un cœur innocent:
 Quand il a le secret de plaire,
 Le charme n'est que trop puissant;
 Si je puis une fois la conduire où ie pense,
 Je sçauray tous ses sentimens,
 Et par une apparente & fausse confidence,
 Je pourray perietrer ses secrets mouvemens,
 Et lors que de son cœur ie seray la maîtresse,

Il me sera facile alors d'en disposer ;

Et loin qu'on puisse m'accuser

D'avoir mis en usage & la ruse & l'adresse,

On dira que depuis long-temps

L'Amour la possédoit, qu'elle en étoit seduite,

Et qu'enfin cet Amour sans doute l'a conduite

Dans les pièges que je lui tends.

CORISQVAT SATARE.

CORISQVAT



SATARE.

CORISQVAT

Avec les attaches les plus

SATARE.

le plus grand nombre de
E



SCENE VI.

CORISQVE, SATYRE.

CORISQVE.

Iustes Dieux! ie suis morte.

SATYRE.

Et moy ie suis en vie.

CORISQVE.

Reuiens, Amarillis, Corisque r'est ranie.

SATYRE.

Tu l'appelles en vain, & i'ay ce que ie veux.

CORISQVE.

Ah ! tu m'arraches les cheueux.

SATYRE.

Ie s'auois si long-temps attenduë au passage,

FIDELLE.

51

Que ie t'ay fait donner enfin dans le panneau:
L'ay maintenant vn autre gage,
Et ie ne seray plus trompé par vn manteau.

CORISQUE.

Quoy, Saryre, peus-tu, sans que ie te refuse,
Me traiter si cruellement?

SATYRE.

I'auois pour ce dessein suiny toujours ta piste,
Et ie ne prétens pas te traiter doucement.
Quoy, n'es-tu point cette Nymphe fameuse,
Cette Corisque si trompeuse,
Qui par de feints discours, des regards composez,
Et par de vaines esperances,
As flaté si souuent nos esprits abusez
De l'éclat de tes récompenses?

CORISQUE.

Ie suis Corisque, & tu n'en doute pas:
Mais enfin, aimable Saryre,
Tu ne vis plus sous mon Empire,
Et tu méprises mes appas.

SATYRE.

Maintenant ie suis agreable,
Mais quand par vn esprit leger
Tu m'as abandonné pour l'amour d'un Berger,
Ie n'estois pas alors sans doute fort aimable.

CORISQUE.

Non, ie ne fis iamais ce tort à ton amour.

SATYRE.

Peut-on voir vne plus belle ame?
 Sans doute c'est à tort qu'aujourd'huy ie te blâme,
 Que ie mets tes desseins & ta malice au jour.
 Te souuiens-tu des vols que i'ay faits pour te plaire,
 De la robe, de l'arc, du voile que ie pris?
 L'esperois en auoir ton amour pour salaire,
 D'un autre Amant ce fut le digne prix.
 Et moy ie fus payé d'un injuste mépris.
 Te souuiens-tu de la belle guirlande
 Dont ie t'auois fait vne offrande?
 A Nisus tu la fus offrir:
 Enfin à la Caverne, au Bois, à la Fontaine,
 L'ay veillé, i'ay pris tant de peine,
 Que tu n'as point d'Amant qui puisse tant souffrir.
 Estois-je alors aimable, esprit plein d'artifice?
 Auois-je l'art de plaire & de charmer tes yeux?
 Tu te repentiras de ta noire malice,
 Puis que ie te tiens en ces lieux.

CORISQUE.

Tu me traînes, Satyre, avecque violence.

SATYRE.

Ne prétens pas, ingrater, échaper de mes mains,
 De tes mépris ie veux tirer vengeance,

F I D E L L E.

53

Et puis que mes efforts ont toujours esté vains,
Que ie n'eus que ton voile autrefois pour conquête,
Il faudra qu'à ce coup tu me laisses la teste.

C O R I S Q V E.

Ne me déchire point, ie veux bien arrester,
Mais souffre que ie parle, & daigne m'écouter.

S A T Y R E.

Parle?

C O R I S Q V E.

Je ne sçauois, & ie suis trop contrainte.

S A T Y R E.

Je ne te laisse point aller,
Rien ne peut en malice aujourd'huy t'égalér:
Tu voudrois cependant songer à quelque feinte.

C O R I S Q V E.

Je ne partiray point, ie t'engage ma foy.

S A T Y R E.

Quelle foy, perfide & méchantet:
En oses-tu parler avecque moy?
En l'art de me tromper tu n'es que trop sçavante:
Mais ie veux t'entraîner, pour me venger de toy,
Dans vne Caverne profonde,
Où les mortels n'ont pas encoire esté,
Où meisme le flambeau du monde

E iij

Ne porta jamais sa clarté,
 Là ie t'expliqueray ce que i'ay projecté,
 Tu seras le témoin dans cette prison noire
 Et de ta honte, & de ma gloire.

CORISQUE.

Ah ! cruel, peux-tu bien avec tant de rigueur
 M'arracher mes cheveux, les liens de ton cœur ?
 Peux-tu maltraiter ce visage,
 Qui de ton cœur soumis a mérité l'hommage ?
 Et pourras-tu faire souffrir
 Celle que tu trouvois si belle,
 A qui tu montrais tant de zèle,
 Et pour qui tu voulois mourir ?
 O Dieux ! sur qui doit-on fonder son espérance ?
 Quel sera désormais l'appuy de l'innocence ?

SATYRE.

Perfide, c'est en vain que tu veux me gagner
 Par tes engageantes caresses,
 Je connoy tes détours, je connoy tes finesses,
 Et ie ne veux point t'épargner.

CORISQUE.

Cher objet de mon cœur, trop aimable Satyre,
 Ne pourray-je point te toucher ?
 Tu n'as pas yn cœur de rocher :
 Regarde qu'à tes pieds ie pleure & ie soupire,
 Pour obtenir pardon, ie t'embrasse tes genoux ;
 Fay-moy grace aujourd'huy par cet amour extrême
 Qui te faisoit sentir ce qu'on sent quand on aime ;

F I D E L L E.

55

Par ces yeux dont l'éclat te paroissoit si doux,
Cesyeuxque tu n'ômoisdeux astrespleins de charmes,
Et qui sont maintenant deux fontaines de larmes:
Laisse roy donc fléchir, écoute l'amitié;
Si ce n'est par amour, laisse-moy par pitié.

S A T Y R E.

Elle a touché mon cœur, & ie sens la tendresse
Qui s'empare déjà d'un reste de foiblesse
Qui m'auoit si long-temps arrêté dans ses fers:
Mais enfin, bien loin de me rendre,
Ie sçauray toujours me défendre
De tes artifices diuers.
Tu sçais l'art de trahir avec plus d'assurance
La plus secrète confidence,
Sous un masque trompeur tu caches tes ressorts,
Sous une douceur apparente.
On voit toujours Corisque & perfide & méchante;
Ainsi pour m'échapper, tu fais de vains efforts.

C O R I S Q V E.

O Dieux ! tu m'emportes la teste;
Accorde-moy, Satyre, une faueur, arrête.

S A T Y R E.

Quelle faueur?

C O R I S Q V E.

Permetts que je parle un moment.

S A T Y R E.

Pense-tu m'inspirer quelque doux sentiment.

L E B E R G E R

Par des paroles si flatueuses,
Et par des larmes si trompeuses?

C O R I S Q V E.

De grace, laisse-moy, veux-tu me déchirer?

S A T Y R E.

Tu sçauras mon dessein, suy-moy sans murmurer.

C O R I S Q V E.

Tu n'as point de pitié des peines que i'endure.

S A T Y R E.

Je n'en dois point avoir pour vne ame parjure.

C O R I S Q V E.

Rien ne peut t'ébranler?

S A T Y R E.

Non, ie ne change pas
Pour tes enchantemens, ny pour tes doux appas.

C O R I S Q V E.

Tu serois de mes yeux vne indigne conqueste.
Infame composé d'un Homme & d'une Beste,
Monstre de la Nature, effroyable Animal,
Qui n'as rien en laideur sur la Terre d'égal,
Si tu crois que pour toy Corisque est insensible,

F I D È L L E. 57

Qu'à tes soins, qu'à tes vœux son ame est inflexible,
Tu ne te trompes point ; hé que pourrois-je aimer ?
As-tu quelques attraits qui puissent me charmer ?
Aimeray-je ce groin, cette barbe crasseuse,
Ces oreilles de Bouc, cette bouche écumeuse,
Ou pour mieux m'expliquer, cet Antre tenebreux,
Qui dégarny de dents, est encor plus affreux ?

S A T Y R E.

Ose-tu m'outrager avec tant d'insolence ?

C O R I S Q V E.

Tu ne dois pas attendre vne autre récompense,
Puis que ta cruauté me traite indignement,
Et qu'à flechir ton cœur ma voix est impuissante.

S A T Y R E.

Et ie t'arracheray ta langue médisante,
De tes méchancetez le fatal instrument.

C O R I S Q V E.

Ose-tu m'approcher, infame ?

S A T Y R E.

Quoy, ie souffriray qu'une Femme
Qu'aîsément sous mes pieds ie pourrois écraser,
Sans craindre mon courroux, vienne me mépriser ?
Tremble, perfide, tremble.

LE BERGER

CORISQUE.

Et que peux-tu me faire?

SATYRE.

Te manger, pour me satisfaire.

CORISQUE.

Mais tu n'as point de dents, ie crains peu ton courroux.

SATYRE.

Iuste Ciel ! comment souffrez-vous
Vne audace si criminelle,

Et que ne me vengez-vous d'elle?

Malgré tous tes efforts, ingrate, tu fuiras,
Quand i'y deurois laisser mes bras.

CORISQUE.

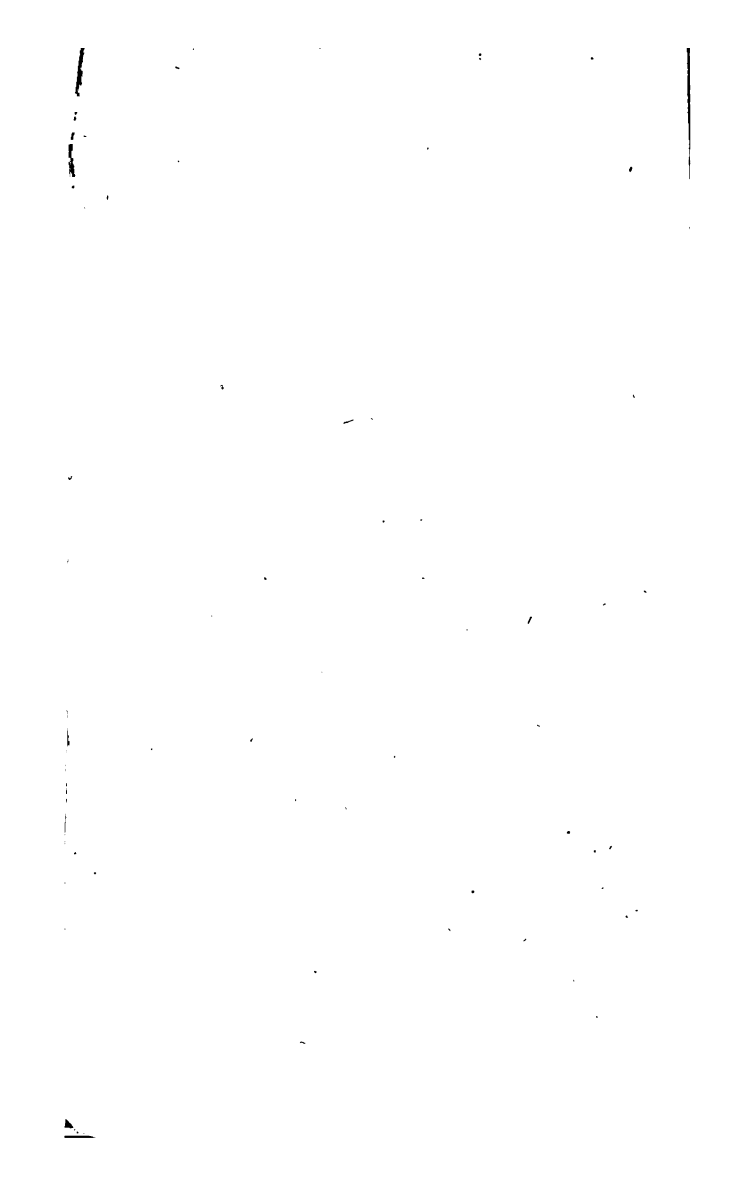
Ie ne fuiray point vne Beste,
Quand i'y deurois laisser ma teste.

SATYRE.

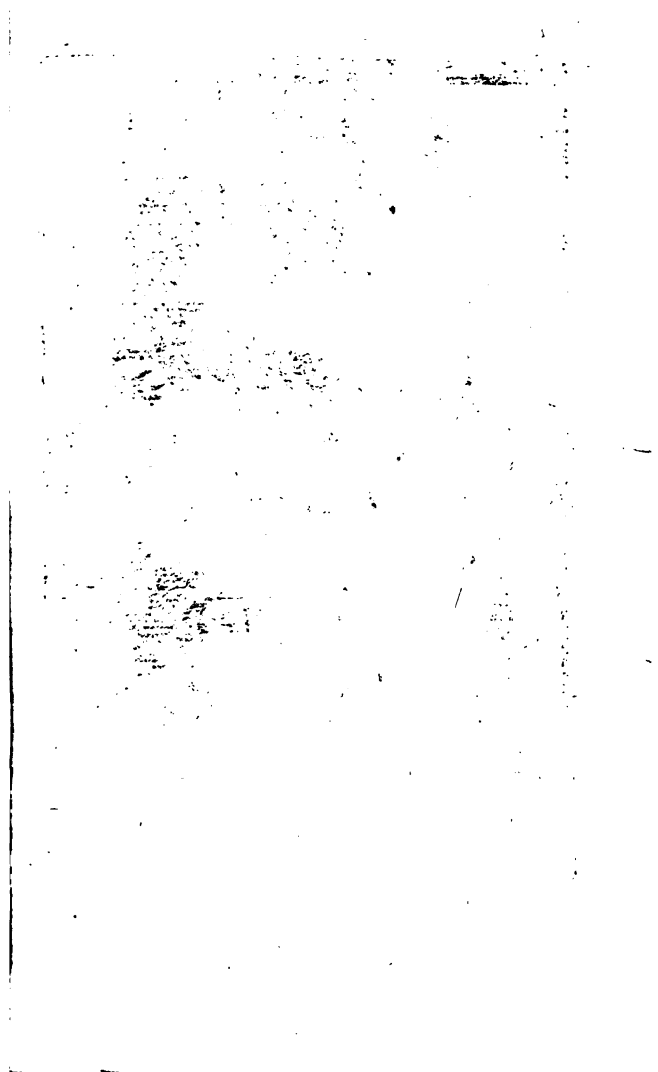
Nous allons voir qui de nous deux
Se montrera plus vigoureux.

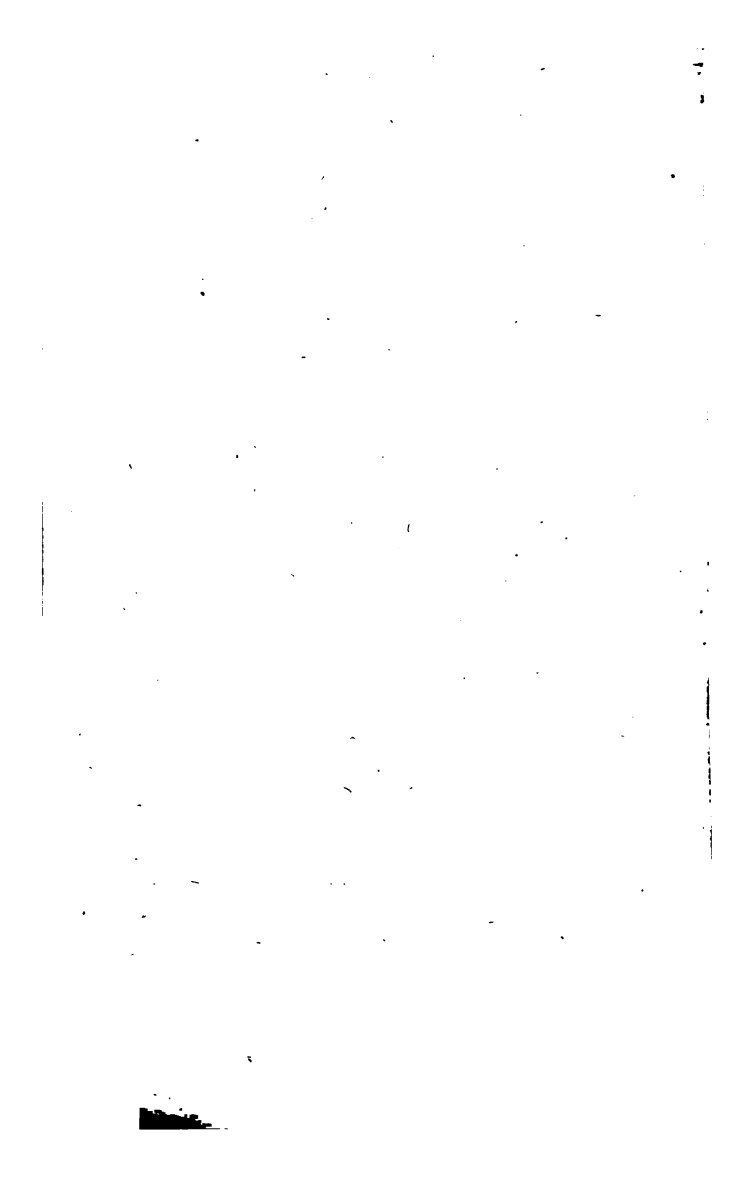
CORISQUE.

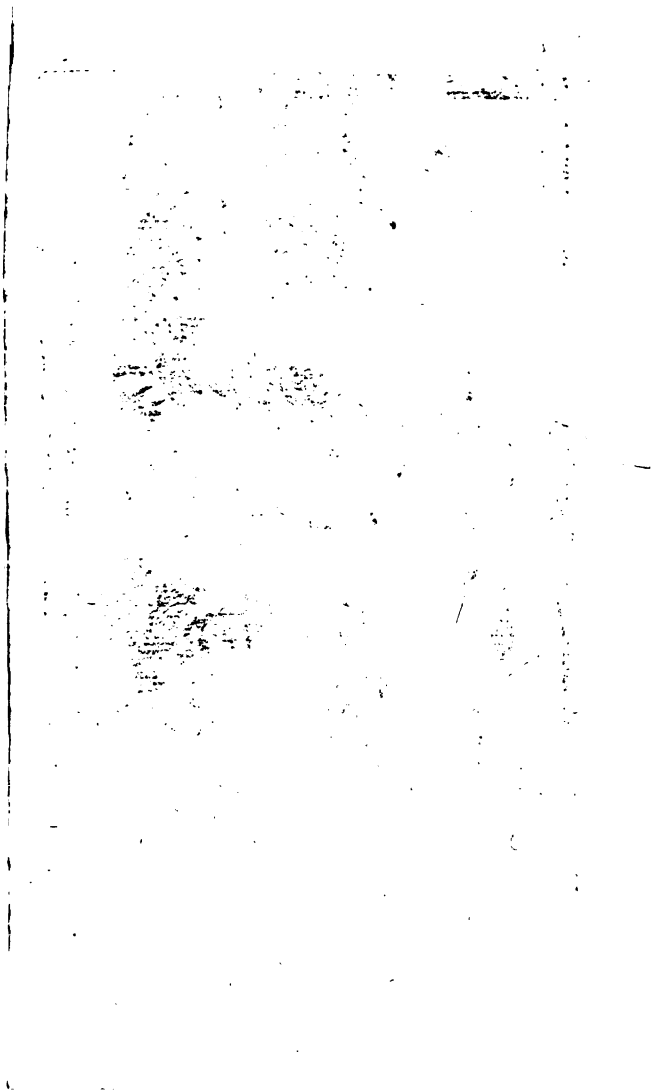
Tire, & romp-toy le cou pour prix de la dispute.











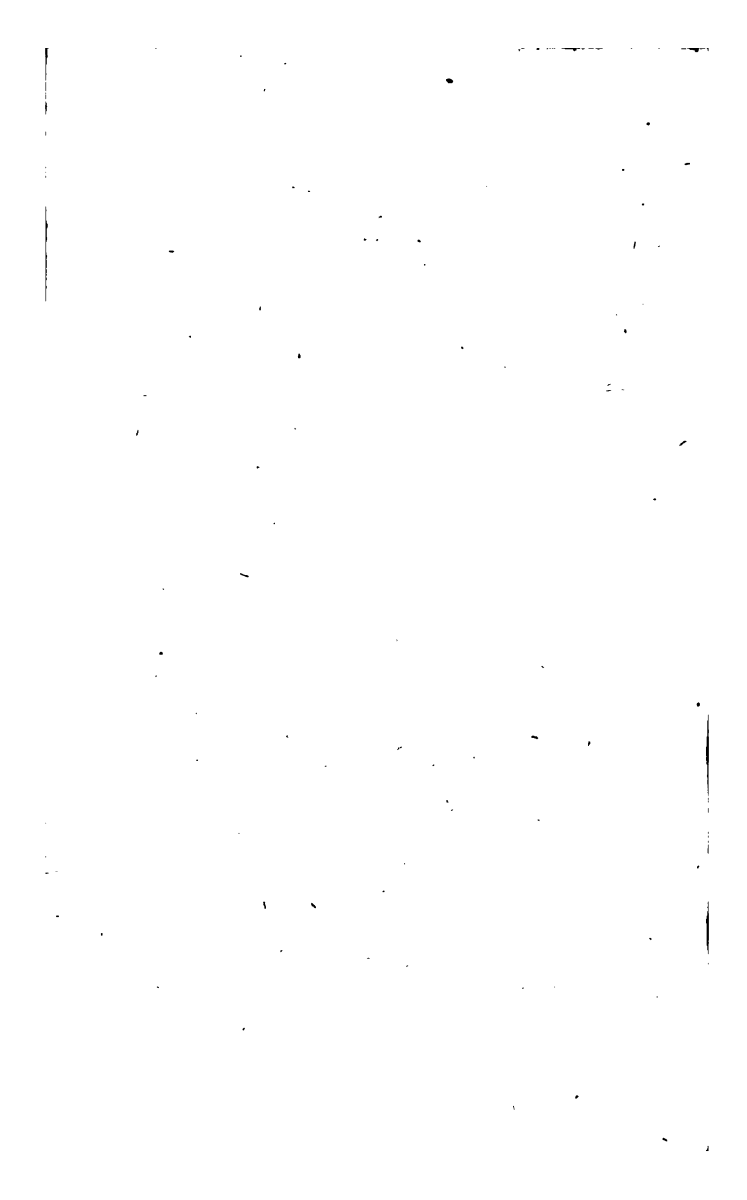


IL
PASTOR FIDO.
LE
BERGER
FIDELLE,
TRADUIT DE L'ITALIEN
DE G V A R I N I,
En Vers François.
ACTE TROISIÈME.



A PARIS,
Chez GABRIEL QUINET, au Palais,
dans la Galerie des Prisonniers,
à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A MONSIEVR
LE MARQUIS
DE GRIGNAN,
LIEVTENANT POVR
le Roy en Languedoc.

MONSIEVR,

*On sçait assez qui vous
estes, sans que ie me mette
en peine de vous faire con-*

EPISTRE.

noistre par un Eloge pompeux qui n'adjousteroit rien à vostre merite, & qui ne montreroit que foiblement la grandeur de mon zele.

Dequoy sert d'étaler vne illustre Naissance,
Et mille Titres glorieux,
Si la vertu de vos Ayeux
Eclate, & trouue en vous sa juste ressemblance?

Il n'est pas necessaire de rappeler les temps où vous n'etiez pas encore ; le present suffit pour faire connoistre le passé ; & l'auenir ne vous doit pas estre moins favorable : Vous n'etes pas, MONSIEUR, de ces

ÉPISTRE.

*Gens' en qui la seule Genea-
logie tient lieu d'un grand
merite,*

*Et qui n'ont que l'Antiquité
Pour appuyer leur Nom, & commencer leur gloire,
Et dont on voit perir la fragile memoire,
Comme s'ils n'auoient point esté.*

*Il faut prendre une autre
route pour aller à Vous, &)
pour vous offrir les sentimens
d'un Berger, qui bien qu'il
pût se vanter de descendre de
la Race des Dieux, ne fon-
doit toutesfois sa gloire, que
sur la belle passion qui regnoit
dans son ame. C'est donc
par Vous-mesme, & par vos*
à iiii

EPISTRE.

*qualitez particulieres, que
vous meritez la confiance
qu'il vous fait de ses plus
amoureuses pensées;*

Il trouve heureusement en Vous.
Vn accueil fauorable & doux,
Vne ame delicate & tendre,
Vn esprit éclairé, juste, facile, heureux,
Vn cœur noble, vn cœur genereux,
Dont tous les autres cœurs ne peuvent se defendre.
Il sçait encor que vous pleurez
D'une Illustre Moitié la perte trop cruelle,
Et croit trouver en Vous, lors que vous soupirez,
Vn Berger comme luy qui soit tendre & fidelle.

*Mais afin que personne ne
doutât de l'inclination par-
ticuliere que vous avez aux
belles choses, Vous avez vou-
lu vous allier à une Maison
qui a toujours esté l'azile*

EPISTRE.

des Muses, de l'Honneur & de la Vertu ; & la qualité de Premiere Dame d'Honneur que possède cette incomparable Personne dont vous avez choisy l'Alliance, est un auguste témoignage de cette éclatante vérité. Vous voyez bien, MONSIEUR, que si ie vous donne aujourd'huy une marque de l'estime que j'ay pour Vous, ie n'auois que trop de sujet de vous la donner ; & qu'apres auoir eu toujours une forte inclination & beaucoup de respect pour tout ce qui porte vostre Nom, il

EPISTRE.

*estoit temps de vous dire que
ie suis plus que personne du
monde,*

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, & tres-
obeissant Seruiteur.



A V

LECTEUR.

QU'IL n'a pas tenu à moy
que cet Acte n'ait esté
plutoſt expoſé au jour;
& quoy que ie n'y trauaille que
fort à mon aife, ſans me rien
dérober de mes diuertifſemens,
ou de mes occupations, il y a
pourtant aſſez long-temps qu'il
eſtoit acheué, & que ie l'auois
abandonné au Libraire. Si les
deux premiers ont eu l'appro-
bation du monde poly & galant
(car pour le reſte il ne faut pas

AV LECTEUR.

s'en mettre en peine) ie ne dois pas esperer moins de succès pour celuy-cy : Toute la delicatesse de la passion y est étalée, les pensées y sont plus fines, les sentimens plus doux & plus tendres, & i'y ay mesme apporté plus de soin & plus de regularité dans les Vers, n'en ayant fait que de deux mesures pour les rendre plus agreables.

I'auouë que la Scene d'Amarillis a long-temps partagé mon esprit ; ie la voyois traduite si heureusement par cette illustre Personne à qui tout le monde la donne, & que l'on peut justement appeller la Mere des tendres Elegies, que ie desespérois

AV LECTEUR.

de la rendre si belle & de la tourner aussi agreablement. On estoit si preuenu de sa beauté, que j'auois enuie de m'en faire honneur, & de l'enchasser parmy les autres Scenes de ma façon; ou de luy emprunter cet ornement, comme on emprunte des pierres pour briller dans vne Assemblée : mais peu de gens m'ont conseillé de m'en seruir; & sur la foy des autres, j'ay entrepris vne chose assez difficile. Il m'a donc fallu chercher vn tour agreable & different de celuy qu'on auoit donné à cette Scene; & de peur de tomber dans les mesmes expressions, j'ay pris soin de les éuiter, non

AV LECTEUR.

pas comme vn écueil, mais comme on éuite les appas & les charmes dont il est malaisé de se défendre.

¶ Peut-estre ay-je plus travaillé à la gloire de celle qui l'a traduite, qu'à la mienne; mais comme ce n'est pas le premier sacrifice qu'elle a receu, il me doit estre glorieux de ceder à vne Personne à qui nostre Sexe n'a pas accoustumé de rien disputer : J'auray toujours pour moy le charme de la nouveauté, & la satisfaction d'auoir donné à cet endroit vne maniere pareille à celle qui est répandue dans les autres, malgré la difficulté qu'il y auoit d'y réussir.



Extrait du Privilege du Roy.

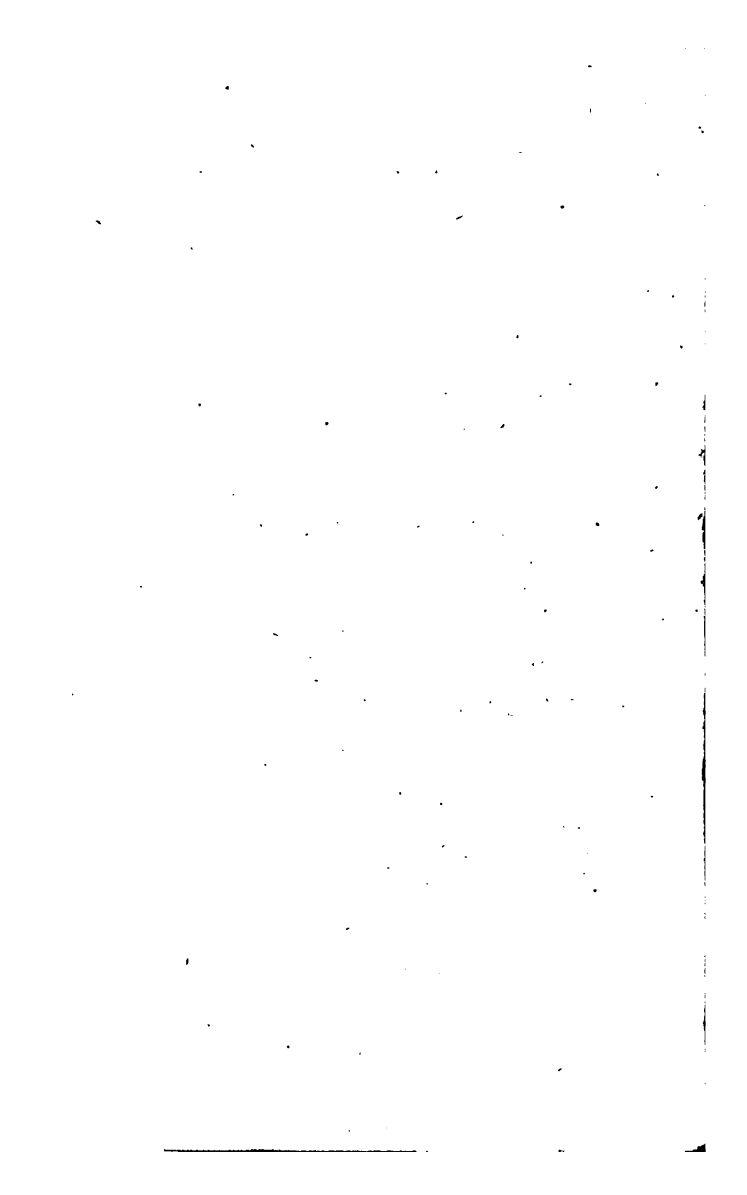
PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 28 jour de Fevrier 1664. Signé, MARESCHAL, Il est permis à Gabriel Quinet, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *Le Berger Fidelle, traduit de l'Italien de Guarini en Vers François*, pendant sept ans : Et defenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de confiscation des Exemplaires, & de tous despens, dommages & interets, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Et ledit Sieur Quinet a fait part du present Privilege à Claude Barbin, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Acqué d'imprimer pour la premiere fois le premier Juillet 1665.

Registré sur le Liure de la Communauté le 26. Mars 1664. conformément à l'Arrest du Parlement du 3. Avril 1653. MARTIN, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.





LE BERGER FIDELLE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MIRTEL.



AGREABLE Printemps, jeunesse de l'Année,
Qui formes vn tapis de diuerses couleurs,
Qui fais naistre & briller les amours &
les fleurs,

Dont si pompeusement la terre est couronnée,
Tu reuiens dans ces lieux, mais avec tes zephirs

Tu ne ramenes pas ma joye & mes plaisirs,

Tu reuiens étaler tes beautéz & ta gloire,

Mais de ton aimable retour

Il ne me reste rien que la triste memoire

Du precieux tresor qu'a perdu mon amour:

Tu parois toujours agreable,

A

LE BERGER

Et l'on te voit sans cesse à toy-mesme semblable.
 Je trouve dans mon sort beaucoup de changement;
 Celle que j'adore & que j'aime,
 Me traite plus cruellement,
 Et toutefois mon cœur brûle toujours de mesme.
 Amers douceurs de l'Amour,
 Qui causez aux Amans mille maux en vn jour,
 Que vostre apparence est trompeuse!
 Sans doute il est fâcheux de ne vous goûter pas:
 Mais apres que le cœur a senty vos appas,
 La douleur de la perte est bien plus rigoureuse,
 On auroit en aimant vn destin trop heureux,
 Si la felicité des Esprits amoureux
 Accompagnoit toujours leur vie & leur victoire;
 Ou si le Sort enfin contraire à leurs desirs,
 Les priue de tous leurs plaisirs,
 Ils seroient trop heureux d'en perdre la memoire.
 Mais si mon esprit n'est déceü
 Dans le dessein qu'il a conçu;
 Si mes amoureuses pensées
 Ne prennent vn trop grand effor,
 Je dois voir mon Soleil, mon vnique tresor,
 Et luy faire vn recit de mes peines passées:
 Je verray cette Belle avec tous ses appas
 Arrêter ses yeux & ses pas,
 Pour écouter icy mes soupirs & ma plainte;
 Et mes yeux affamez de voir cette Beauté
 Dont mon ame souffre l'atteinte,
 S'attacheront sur elle avec auidité.
 Cette Beauté qui m'est si chere,
 Tournera contre moy ses yeux pleins de colere:
 Mais si ce bel objet ne me veut secourir,
 Et si mon amour ne la touche,
 Qu'elle jette vn regard si fier & si farouche,

F I D E L L E .

3

Qu'il me perce le cœur, & me fasse mourir;
C'est en vain que pour toy si long-temps ie soupire,

O doux & precieux moment!

Bienheureux, si ie puis apres tant de tourment
Voir ces aimables yeux qui causent mon martyre,

Tous ces lieux vont estre embellis

De la charmante Amarillis:

Ergaste m'a promis que i'y verrois la Belle,

Et Corisque avec elle,

Du beau jeu de l'Auengle elles ont fait le choix:

Pour se mieux diuertir à l'ombre de ce Bois:

Mais ie ne trouue icy d'auengle que moy même;

Quand on est amoureux, on veut tout éprouuer,

Par les soins d'un Amy que j'aime,

Ie cherche la lumiere, & ne la puis trouuer.

Mais quel retardement vient trauerser ma joye?

N'est-ce point que le Sort, jaloux de mon bonheur,

Exerce contre moy son injuste rigueur,

Et ne veut pas que ie reuoye

Celle à qui j'ay donné mon cœur?

D'un trouble inopiné ie ne puis me defendre,

Et ie reconnois bien que les moindres momens,

Quand on a le cœur vn peu tendre,

Durent plus d'un siecle aux Amans,

Eors qu'ils sont obligez d'attendre

Ce qui doit finir leurs tourmens.

Peut-estre de Corisque ay-je trompé l'attente,

Et lassé malgré moy son ame impatiente:

Peut-estre dans ce Bois suis-je arriué trop tard,

Malgré toute ma diligence,

Et mon malheur, ou le hazard,

Ranit à mes desirs toute leur esperance.

Ah! si ie dois souffrir vn si rigoureux sort,

Rien ne peut m'empescher de me donner la mort.

FIN

A ij



SCENE II.

AMARILLIS, MIRTIL, CORISQUE.
Chœur de Nymphes.

AMARILLIS.

Enfin puis que le Sort l'ordonne,
Me voila donc les yeux bandez.

MIRTIL.

O Dieux! quel éclat l'environnet
Tous mes sens en sont possédez.

AMARILLIS.

Nymphes, qu'est-ce qui vous amuse?

MIRTIL.

Douce & charmante voix, dont mon âme confuse
Reçoit du mesme coup qui trouble ma raison
La blessure & la guérison.

AMARILLIS.

En quels endroits du Bois estes-vous retirées?

F I D E L L E.

5

Où vous estes-vous égarées?
Corisque, Lifette, approchez,
Est-ce ainsi que vous vous cachez?

M I R T I L.

Incomparable objet pour qui mon cœur soupire,
Et que ie veux aimer au dela du tombeau,
C'est maintenant que l'on peut dire,
Que l'Amour est aveugle, & qu'il porte vn bandeau.

A M A R I L L I S.

Vous qui prenez icy le soin d'estre mes guides,
Et d'asseurer mes pas timides,
Nymphes, éloignez-moy des arbres d'alentour,
Quand vous verrez icy les autres de retour:
Menez-moy dans vn grand espace,
Afin que rien ne m'embarasse;
Et tout autour de moy vous pourrez commencer
Le jeu diuertissant qui nous doit exercer.

M I R T I L.

Que deviendray-je enfin, & quel est l'avantage
Que me peut apporter cet innocent plaisir?
Rien ne flatte icy mon desir,
Et Corisque qui m'encourage,
Et qui seule guide mes pas,
Pour mon malheur ne paroist pas.
O Ciel! favorisez vn Amant miserable,

A M A R I L L I S.

Toute nostre Troupe agreable

A iij

Est enfin arrivée; & le bruit que j'entens

M'avertit assez qu'il est temps

De commencer nostre exercice.

A quoy songez-vous donc? quelle est vostre malice?

Toujours sous le bandeau retiendrez-vous mes yeux?

MIRTI.

Que vois-je? où suis-je, hélas! ô Dieux?

Souverains Maîtres du Tonnerre,

Dites-moy si je suis au Ciel, ou sur la Terre?

Sa présence a surpris tous mes sens à la fois:

Vos globes azurez, dont la belle harmonie

Est d'une douceur infinie,

Ont-ils rien de si doux que le son de sa voix?

Et vos plus brillantes étoiles,

Lors que la nuit étend ses voiles,

Ont-elles un aspect si doux & si charmant,

Que ce divin objet dans son aveuglement?

AMARILLIS.

Tout de bon, Licoris, je croyois t'avoir prise,

Et c'est un Arbre que j'ay pris:

Meschant, j'entens que tu ris

De ce que je me suis mépris.

MIRTI.

Pourquoy ne suis-je pas cet Arbre bienheureux?

Le Ciel, pour comble de mes vœux,

Me devoit accorder cette faveur insigne.

Mais j'apperçois Corisbe, elle fait quelque signe;

Je n'entens pas trop bien ce qu'elle veut de moy.

F I D E L L E.

7

A M A R I L L I S.

Ne cesseray-je point de heurter contre toy,
Arbre le plus fâcheux qui soit dans ce bocage?
Pourquoy n'es-tu point arraché?
Elise, tu cours, mais ie gage
Que i'iray te surprendre au lieu le plus caché.

M I R T I L.

Que veut encor Corisquet elle s'offre à ma veüe,
Et me fait signe de la main:
Elle me paroist toute émueë,
Mais ie ne sçay pas son dessein.
Ne pourray-je point le connètre?
Elle souhaiteroit peut-estre
Que ie fusse au milieu des Nymphes que ie vois.

A M A R I L L I S.

Comment, tout le jour dans ce Bois
Faut-il joüer avec des Plantes?

C O R I S Q U E.

Après ces longueurs surprenantes,
Il faut que malgré moy ie quitte ce Buisson,
Que ie parle à Mirtil, que i'excite son zele.
Quoy, n'as-tu point le cœur aussi froid qu'un glaçon?
Lâche, laisse-roy prendre, & cours au deuant d'elle.
Dy-moy, Mirtil, n'attens-tu pas
Qu'elle se jette entre tes bras?
A ton heureux Destin ne veux-tu pas te rendre?

Va; donne-moy ton dard, songe à te laisser prendre.

MIRTI L.

Ah! que j'accorde mal mes vœux & mes soupirs -
Avec si peu de hardiesse!
Et que mon cœur a de foiblesse
Avec de si pressans desirs!

AMARILLIS.

En verité ie suis bien lasse.
Quoy, nulle d'entre vous ne me vient secourir?
Encore vn coup ie veux courir,
Mais apres ie quitte la place.
Certes vous auez bonne grace;
Voulez-vous me faire mourir?





SCENE III.

AMARILLIS, CORISQUE, MIRTIL.

AMARILLIS.

A Glaure, enfin te voila prise,
 Malgré tous vos desseins, le Sort me fauorise,
 Tu me veux échaper, mais inutilement,
 Car ie t'embrasse étroitement.

CORISQUE.

Si ie n'eusse poussé d'une main impréueüe
 Cet Amant trop respectueux,
 Pour les faire approcher tous deux,
 Ie n'aurois iamais pû vaincre sa retenüe.

AMARILLIS.

Tu ne dis mot, Aglaure, est-ce quelqu'autre, ou toy?
 De grace parle, répond moy.

CORISQUE.

Ie mets icy son dard, & loin de leur presence,
 Ie pretens observer si bien

Ce qui se passera pendant leur entretien,
Qu'ils ne sçauroient tous deux tromper ma vigilance.

AMARILLIS.

A ta taille, à tes courts cheveux,
Je te connois, Corisque, & c'est toy que ie veux,
Pour te faire mille petits suplices,
Et pour te faire cent malices.
Mais quoy, tu ne dis rien quand tu reçois des coups?
Oste-moy le bandeau dont tu m'auois voilée,
Et tu vas estre regalée
D'un baiser si tendre & si doux,
Que ta bouche iamais n'en receut de semblable.
Haste-toy donc, mon cœur, & sois moy secourable:
Mais quoy, la main te tremble? as-tu couru si fort,
Qu'il ne te reste plus d'haleine?
Des ongles & des dents fais vn dernier effort
Pour délier enfin ce bandeau qui me gésne.
As-tu si peu d'adresse? attens donc vn moment,
Je l'osteray plus aisément.
Voila bien des nœuds à défaire:
Non, ie ne pense pas les dénouer iamais,
Je sçauray m'en venger, c'est toy qui les a faits,
Et c'est de ta malice vn effet ordinaire:
Enfin i'en viens à bout, ie recouure mes yeux.
O Ciel! que vois-je dans ces lieux?
Je suis morte, ie suis perduë:
Perfide, éloigne-toy promptement de ma veuë,
Et va porter ailleurs tes pas.

MIRTEL.

Cher objet de mon ame, ah! ne vous troublez pas.

F I D E L L E.

II

A M A R I L L I S.

Laisse-moy donc, te dis-je ; est-ce ainsi qu'on en use?
Te sers-tu de la force ainsi que de la ruse?

A moy, mes Compagnes, venez.

Quoy, seule vous m'abandonnez?

Ne me retiens donc plus avec tant d'insolence,

M I R T I L.

Qu'en vous laissant aller ie sens de violence!

A M A R I L L I S.

Corisque m'a joué ce tour,

Je décoouvre icy sa finesse;

Mais tu ne dois qu'à son adresse

Ce que tu ne pouvois obtenir de l'Amour.

M I R T I L.

Inhumaine, où fuis-tu? contente ton envie,

Regarde mon tragique sort,

Et sois le témoin de ma mort,

Si tu ne peux souffrir ma vie;

Voy comme de ce dard ie me perce le cœur.

A M A R I L L I S.

Que fais-tu, malheureux? arrête ta fureur.

M I R T I L.

Je fais, ô Nymphé trop cruelle,

Ce que contre mes jours tu voudrois auoir fait,
De ta fiere beauté c'est le dernier effet,
Et le dernier effort de mon amour fidelle.

AMARILLIS.

Ah! ie meurs.

MIRTIŁ.

Si tu veux accomplir le deſſein
De mon amour & de ma rage;
Si ma mort eſt vn coup reſerué pour ta main,
Achete ce funeſte ouurage;
Cruelle, prens ce dard, & m'en perce le ſein.

AMARILLIS.

Tu le meriterois, d'où te vient cette audace?

MIRTIŁ.

De l'Amour.

AMARILLIS.

Dans ton cœur il n'eut iamais de place;
Quand vn cœur brûle de ſes feux,
Il eſt toûjours reſpectueux.

MIRTIŁ.

Si l'on eſt diſcret quand on aime,
Tu ne dois pas douter de ton amour extrême,
Puis qu'enfin ie n'ay point perdu
Le juſte reſpect qui t'eſt dû:
^{Je} Et ſi ie voulois me defendre,
Tu dirois ſeulement que tu m'eſ venu prendre,

Que

F I D E L L E.

13

Que j'ay gardé les Loix d'un rigoureux deuoir,
Loin d'écouter l'Amour qui m'estoit secourable:
Et quand j'ay pû me préualoir
D'une occasion fauorable,
Je l'ay fait si discrettement,
Que j'ay presque oublié tous les droicts d'un Amant.

A M A R I L L I S.

Ne me reproche point ce que tu m'as veu faire,
Lors que j'estois auetgle.

M I R T I L.

Appaise ta colere;
C'est moy qui suis auetgle, & qui sans liberré
Soupire incessamment dans tes fers arresté.

A M A R I L L I S.

Vn Amant dont l'ame est soumise;
Ne met point en v'sage aupres d'une Beauté,
Les embusches, ny la surprise,
Mais les soins, le respect, & la fidelité.

M I R T I L.

Comme du fond d'un Bois vne Beste affamée
Sort avec des desirs pressans,
Et se jette sur les passans,
De faim & de rage animée;
Ainsi moy qui viuois seulement par tes yeux,
Priué de tes regars, ie portois en tous lieux
Ma triste & noire inquietude;

B

LE BERGER

Et j'ay quitté la solitude
 Où mon sort & ta cruauté
 M'auoient si long-temps arresté.
 J'ay pris pour soulager vne si longue absence,
 Ce que l'Amour offroit à mon impatience:
 Blâme donc ta rigueur plustost que mon transport.
 Et si comme tu dis, les soupirs & les larmes,
 D'un veritable Amant sont les plus justes armes,
 Et les vents les plus doux qui conduisent au port,
 Que ne m'es-tu permis de les mettre en usage,
 Et d'employer ce beau secret?
 Le grand soin que tu prens d'éviter mon visage,
 M'a rayé le moyen d'estre vn Amant discret.

AMARILLIS.

Tu pouuois le paroistre en changeant de conduite,
 Et me laissant viure en repos.
 Pourquoi viens-tu mal à propos,
 Par vne inutile poursuite,
 Me chercher en tous lieux, moy qui fais de te voir?
 Que pretens-tu de moy? ie voudrois le sçauoir.

MIRTEL.

Que du moins avant que j'expire,
 Tu daignes vne fois seulement m'écouter!
 C'est la grace que ie desire,
 Et que ie ne puis meriter.

AMARILLIS.

Ne la demande plus cette grace accordée,
 Tu viens de l'obtenir sans l'auoir demandée.

MIRTEL.

Cruelle, cause de mes pleurs,
 Tout ce que ie t'ay dit des peines que t'endure,
 Du triste amas de mes douleurs,
 N'est qu'une legere peinture,
 Ah ! si ie ne puis estre écouté par pitié,
 Si tu n'es point sensible aux traits de l'amitié,
 Ne songe qu'à te satisfaire,
 Et pour augmenter tes plaisirs,
 Écoute les derniers soupirs
 D'un malheureux Amant qui ne scauroit te plaire.

AMARILIS.

Si tu veux retrancher les discours superflus,
 Je veux bien écouter ta plainte,
 Pour soulager ta peine, & finir ma contrainte,
 Mais pars soudain après, & ne retourne plus.

MIRTEL.

Inhumaine Beauté qui regnes sur mon ame,
 Comment puis-je donner des bornes à ma flamme,
 Et t'expliquer en peu de mots
 Ce violent amour qui trouble mon repos
 L'esprit humain ne peut comprendre
 Ce que pour toy mon cœur sent de doux & de tendre
 Ouy ie t'aime plus chèrement
 Et que mes yeux, & que ma vie,
 Et si tu doutes vn moment
 De cette belle ardeur dont mon ame est rapie,
 Demande à ces sombres Forests,

Apprens de ces Bestes farouches,
 Ce que tu fais sentir à ce cœur que tu touches
 Par tes adorables attraits:
 Interroge ces Monts, interroge ces Plaines,
 Et tous les Rochers d'alentour
 Qui se sont ramolis au recit de mes peines,
 Ils te feront sçavoir l'excès de mon amour.
 Mais pourquoi tant de témoignages,
 Pour te montrer ce que ie sens?
 Ta beauté souveraine, & tes charmes puissans,
 Sont les garands de mes hommages.
 Voy tout ce que le Ciel & la Terre ont de beau,
 Ramasse toutes leurs merueilles
 Qui ne seront jamais à tes beautez pareilles,
 Tu verras que ie dois t'aimer jusqu'au tombeau.
 Comme on voit que les eaux precipitent leur course
 Pour aller sans cesse à leur source;
 Que le feu vers le Ciel monte legerement,
 Et cherche un repos plus tranquille;
 Que l'air est toujours vague, & la terre immobile,
 Et les Cieux dans le mouvement:
 Ainsi tes beaux yeux & tes charmes
 Sont le centre de mes desirs,
 C'est où tendent tous mes soupirs,
 C'est où coulent toutes mes larmes,
 Mon ame sans se partager
 Suit cet aimable objet qui la charme & l'entraîne,
 Et quiconque voudroit l'empescher d'y songer,
 Pourroit avecque moins de peine
 Renverser l'Vniuers jusqu'à ses fondemens,
 Et suspendre le cours de tous les Elemens.
 Pourquoi m'ordones-tu, lors que mon cœur soupire,
 De parler peu de mes douleurs,
 Et de l'excès de mon martyre?

Oüy, ie te diray peu, si ie dis que ie meurs :
 Je feray peu pour satisfaire
 Et tes desirs & mon amour,
 Mais au moins en perdant le jour,
 Je cesseray de te déplaire.
 Dans vn estat si malheureux,
 Puis que l'Amour m'est si funeste,
 Il faut que par la mort ie couronne mes feux,
 C'est l'vnique espoir qui me reste :
 Mais apres mon trépas, dy-moy si par pitié
 Tu voudras de mes maux ressentir la moitié :
 Agreable objet de ma flamme,
 Qui faisois autrefois ma joye & mon bonheur,
 Suspens auant ma mort ta funeste rigueur,
 Et jette vn doux regard qui console mon ame,
 Tourne sur moy ces yeux que ie vis si serains,
 Ces Astres dont le cours me fut si fauorable,
 Ils doiuent estre plus humains
 Lors que ie suis plus miserable :
 Apres cette faueur, il me sera bien doux
 De mourir à tes pieds tout percé de tes coups :
 Oüy, parmi les malheurs dont ma flamme est suivie,
 Tes yeux décideront mon sort ;
 Et s'ils m'ont annoncé la vie,
 Il faut qu'ils m'annoncent la mort ;
 Il faut que ce regard si doux & si propice,
 Qui d'abord pour aimer me seruit de flambeau,
 Pour acheuer mon sacrifice,
 Me montre le chemin qui conduit au tombeau.
 Ces beaux ennemis que j'adore,
 Qui d'un amour naissant furent la belle Aurore,
 Et l'Etoile du point du jour,
 Paroistront pour marquer la nuit de mon amour :
 Mais, cruelle, rien ne te touche,

Et loin de te flechir, mon discours t'effarouche.

Quoy donc, tu m'entendras parler
Des maux dont ie ressens l'extrême violence,

Et tu garderas le silence,

Sans me dire vn seul mot, & sans me consoler?

Malheureux que ie suis, quelle est mon auanture!

I'entretiens vn Rocher des peines que i'endure:

Du moins commande-moy, cruelle, de mourir,

Et soudain au trépas tu me verras courir.

Ab! c'est bien à cette heure, Amour impitoyable,

Que ie vois le malheur d'un Amant miserable:

I'éprouue maintenant la rigueur de mon sort;

La Nymphé dont le cœur est pour moy tout de glace,

Me refuse mesme la mort,

De peur de me faire vne grace,

Et sans vouloir répondre à mes tristes accens,

Elle ne daigne pas me montrer sa colere,

Ny terminer mes jours, & les maux que ie sens,

Par vne parole seüere.

AMARILLIS.

Tu me blâmerois justëment,

Si ie t'auois promis de répondre à ta plainte,

Mais ie t'ay promis seulement

D'écouter la douleur dont ton ame est atteinte:

Tu m'appelles cruelle, & tu crois sans raison

Me faire deuenir plus tendre.

Ce reproche est vn fin poison

Dont ie sçauray bien me defendre:

Ie ne me laisse point flager

Du titre d'adorable, & du titre de belle,

Ie ne sçauois les meriter,

Et j'aime beaucoup mieux qu'on me nomme cruelle;

Peut-estre que la cruauté.

Pour vn autre sujet seroit digne de blâme;
Mais c'est vne vertu sous le nom de fierté,
Qui des traits de l'Amour sçait defendre nostre ame.

Et ce que tu nommes rigueur,

Est vn chemin ouuert pour aller à l'honneur:
Mais soit que l'on nous louë, ou que l'on nous accuse.
D'exercer la fierté contre vn cœur amoureux,

De craindre qu'un Amant n'abuse.

D'un traitement moins rigoureux,

Ingrat, ose-tu bien te plaindre.

Et de ma rigueur & de moy?

Est-ce quand tu deuois tout craindre.

Et qu'on ne deuoit point auoir pitié de toy?

Tu sçais bien que j'en eus, quand dās nostre assemblée,

Comme vn Amant folastre, indiscret, emporté,

Et sous vn habit emprunté,

Tu vins d'une ardeur déreglée.

De nos chastes baisers souiller la pureté:

Le souuenir encor m'en fait sougir de honte;

Dans ce fâcheux discours la pudeur me surmonte.

Mais ie prens à témoin les Dieux

De mon aueugle erreur & de mon innocence;

J'en eus du déplaisir, quand j'examinay mieux.

Le succès de ton insolence:

Alors ie conseruay l'empire à ma raison,

Et defendis mon cœur de l'amoureux poison.

Enfin ce qui le plus me console & me touche,

C'est que tu n'as souillé que les bords de ma bouche;

Et lors que par surprise on dérobe vn baiser,

Si le cœur y résiste, on doit le mépriser.

Si j'eusse decouuert ton larcin temeraire

Aux chastes Nymphes de nos Bois.

Elles eussent sur toy déchargé leur colere,

Comme on sçait qu'Orfée autrefois
 Par vne funeste disgrâce
 Eut le corps déchiré par les Femmes de Thrace,
 Et celle dont tu viens de blâmer la rigueur,
 T'a sauué par pitié de ce cruel malheur.
 Mais ie deuerois bien estre encor plus rigoureuse,
 Et n'estre pas si genereuse:
 Si tu n'es point respectueux
 Quand ie te traite avec rudesse,
 Quelle seroit ta hardiesse,
 Si i'estois plus facile à seconder tes vœux?
 Oüy, ie t'ay fait assez conneistre
 ■ La pitié que i'auois pour toy,
 Autant que mon deuoir a pu me le permettre:
 En vain esperes-tu d'autre pitié de moy;
 Quand on l'accorde à ce qu'on aime,
 Ah! que malaisément peut-on s'en reseruer,
 Et si l'on en veut pour soy-même,
 Souuent on n'en sçauroit trouuer.
 Si ton amour est veritable,
 Cheris & ma gloire & mes jours,
 De tes ardens desirs arreste vn peu le cours,
 Et ne me rend pas miserable;
 Tu ne peux arriuer au but où tu pretens,
 Et que ton amour se propose.
 N'espere rien de moy, n'espere rien du temps;
 Le Ciel à tes desseins s'oppose,
 La Terre resiste à tes vœux,
 Et la Mort puniroit nos feux:
 Mais ce qui sur mon ame a bien plus de puissance,
 Et qui doit regler mes desirs,
 Mon honneur me defend d'écouter tes soupirs,
 Et de flater ton esperance.
 Ainsi redonne-moy la paix.

F I D E L L E ✓

21.

Que ta poursuite m'a ravie,
Buite ma présence, & pren soin deormais
De ton repos & de ta vie:
Se laisser vaincre à la douleur,
Et desirer la mort pour vaincre son malheur,
N'est pas le sentiment d'une ame magnanime:
Mais le cœur qui résiste aux doux charmes des sens,
Quand ils ne sont point innocens,
Mérite une éternelle estime.

M I R T I L.

Lors qu'on nous arrache le cœur,
En vain contre la mort on prétend se défendre:

A M A R I L L I S.

Armé de la Vertu, l'on peut tout entreprendre.

M I R T I L.

La Vertu ne peut vaincre, où l'Amour est vainqueur:

A M A R I L L I S.

Qui ne peut parvenir à tout ce qu'il aspire,
Se borne à ce qu'il peut, non à ce qu'il désire.

M I R T I L.

Vn violent amour nous en ôste le choix.

A M A R I L L I S.

L'absence bien souvent affranchit de ses Loix.

MIRTIL.

Quand on a dans le cœur la mortelle blessure,
L'absence ne peut rien sur les maux qu'on endure.

AMARILLIS.

Tâche de soupirer pour vne autre Beauté,
Romps tes premiers liens, reprends ta liberté.

MIRTIL.

Il faudroit que les Dieux m'eussent fait vne autre âme,
Mon cœur ne peut brûler d'une seconde flamme.

AMARILLIS.

Le temps qui détruit tout, peut détruire l'Amour.

MIRTIL.

Avant qu'il me l'arrache, il m'ôtera le jour.

AMARILLIS.

Quoy, le mal que tu fais seroit-il sans remède?

MIRTIL.

Je ne vois que la mort au mal qui me possède.

AMARELLIS.

La mort? Ah! ie n'approuve pas,

F I D E L L E.

23

Que pour guerir ton mal, tu cherches le trépas:
 Ecoute, & dans ton cœur imprime ces paroles.
 Je sçay que les Amans, pour orner leurs discours,
 Disent incessamment qu'ils vont finir leurs jours;
 Mais ce sont des discours friuoles,
 Et les maux qu'on leur voit souffrir
 Ne leur inspirent pas de dessein de mourir.
 Mais enfin si jamais il t'en prenoit enuie,
 Et si le desespoir te pouloit à la mort,
 Sçache que par vn mesme sort
 Tu ternirois ma gloire en l'arrachant la vie.
 Conserve donc tes jours, si je suis dans ton cœur,
 Et tu me feras voir ton amoureuse ardeur;
 Euite ma rencontre avec vn soin extrême,
 Et fais en ma faueur cet effort sur toy-même.

M I R T I L.

Que cet Arreſt est rigoureux!
 Et qu'il me va couſter de larmes!
 Puis-je viure éloigné d'un objet plein de charmes,
 Qui seul ſoutient ma vie, & conſerue mes feux?
 Ou comment, ſans mourir, puis-je finir les peines
 Qu'Amour me fait ſouffrir ſous le poids de mes chaî-
[nes.

A M A R I L L I S.

Mirail, il eſt temps de partir.
 J'ay trop écouté ton marryre:
 Mais certes je veux bien encore t'avertir,
 Que tu n'eſ pas le ſeul dans l'amoureux Empire
 Qui ſe plaigne de ſon deſtin,
 On en voit en tous lieux, le nombre en eſt ſans fin,
 Et bien d'autres que toy viennent dans la ſouffrance;

LE BERGER

Chaque blessure a ses douleurs,
Et mille Amans versent des pleurs
Qui les versent sans esperance.

MIRTIL.

Je croy que parmi les Amans
Je ne suis pas le seul de qui la destinée
Soit à de rigoureux tourmens,
Sans nul secours abandonnée:
Mais quel Amant est icy bas
Le rebut de la vie ainsi que du trépas?
Est-il quelque douleur à la mienne semblable?
Je pers tout espoir de guerir,
Et mon sort est si déplorable,
Que ie ne dois pas viure, & ne scaurois mourir.

AMARILLIS.

Console-toy, Mirtil, dans le mal qui te presse:
Adieu, montre moins de foiblesse.

MIRTIL.

Ah! triste & funeste départ,
Qui viens par ce dernier regard
Renoueler tous mes supplices,
Et finir toutes mes delices!
Beaux yeux si charmans & si doux,
Puis-je bien, sans mourir, me separer de vous?
Je souffre en ce moment les peines effroyables
Que la mort fait souffrir à tous les misérables;
Et ie sens au fonds de mon cœur
Une certaine mort viuante;
Qui rend mon ame languissante,
Qui consume ma vie, & nourrit ma douleur.



SCENE IV.

A MARILLIS seule.

CHer objet pour qui ie soupire,
 Mirril, qui causes ma langueur,
 Si tu pouvois voir le martyre
 Que tu fais souffrir à mon cœur,
 Loin de m'appeler inhumaine,
 Tu connoistras bientôt ce que ie sens pour toy,
 Et tu m'accorderois sans peine
 Cette même pitié que tu voudrois de moy.

1004
 1010

Mais hélas! qu'en amour ie suis infortunée!
 Et que ton sort est rigoureux!
 Vne cruelle destinée
 Nous fait pousser en vain des soupirs & des vœux:
 Car enfin que me sert de posséder ton ame?
 Et de quoy peut servir à ton cœur amoureux,
 Que le mien brûle aussi d'une pareille flamme,
 Si ie ne puis te rendre heureux?

1005
 1011

Pourquoy, cruel Destin, par vne Loy barbare,

C

Viens-tu rompre des nœuds que l'Amour a formez?
 Et toy, perfide Amour, qui nous as enflamez,
 Pourquoi nous vnis-tu, si le Ciel nous separe?

Que vous estes heureux, mais heureux-mille fois,
 Sauvages habitans des Bois,
 Où vous errez à l'avanture!
 Et qui dès le moment que vous venez au jour,
 Ne recevez de la Nature
 D'autre regle en aimant, que celle de l'Amour?

Nos Loix sont bien plus inhumaines,
 D'imposer à l'Amour la dernière des peines,
 Lors que le penchant est si doux,
 Et que c'est vne Loy pour nous,
 De vaincre l'attrait qui nous presse:
 Quel party doit prendre mon cœur?
 La Nature a trop de foiblesse,
 Et la Loy nous condamne avec trop de rigueur:
 Vous qui voyez du Ciel les peines que l'endure,
 Rçuoquez vos Arrests, ou combattez pour moy;
 Grands Dieux, corrigez la Nature,
 Ou bien reformez vostre Loy.

Mais qui craint de mourir pour vn objet aimable,
 N'a iamais de l'Amour ressenty le pouvoir.
 Ah! Mixtil, que la mort me seroit agreable,
 Si ie pouvois t'aimer sans blesser mon deuoir!

Sainte Loy de l'honneur que ie garde & que j'aime,
 Mon vnique Diuinité
 Immole à ta feuerité,
 Par les mains de la pudeur mesme;
 Cette amoureuse volonté.

1894

Et toy, mon cher Mirtil, qu'une Loy rigoureuse
 M'empesche de pouuoir guerir,
 Pardonne à cette malheureuse
 Qui voudroit bien se secourir:
 Sçache que dans le cœur ie suis tendre & fidelle,
 Que j'ay pitié de ton tourment,
 Et que ie ne te fais cruelle
 Qu'en apparence seulement.

1894

Que si de ma rigueur tu veux tirer vengeance,
 Tu me punis assez par ta propre souffrance:
 Car enfin si ie puis t'appeller mon Amant,
 Mon espoir, mon cœur, & ma vie,
 Comme tu l'es assurément,
 Malgré tous les traits de l'Enuie,
 Et malgré la Terre & les Cieux,
 Lors que ie vois couler des larmes de tes yeux,
 C'est mon sang que ie vois répandre;
 Je pousse de mon cœur mes soupirs languissans,
 De tes propres douleurs ie ne puis me défendre;
 Et ces pitoyables accens
 Que ta foible voix fait entendre,
 Sont les tristes échos des peines que ie sens.



SCENE V.

CORISQVE, AMARILLIS.

CORISQVE.

NE dissimule plus ta passion secrète,
En vain voudrois-tu la cacher.

AMARILLIS.

Helas! que ie suis indiscrete!

CORISQVE.

Je sçay ce qui t'a pû toucher.
N'avois-je pas raison, quand tu m'entendois dire:
Que ton cœur germeissoit sous l'amoureux Empire:
Maintenant ie n'en puis douter,
Et ce que ie viens d'écouter
Soutient ma première creance.
Je te suis donc suspecte, & loin d'avoir en moy
Une parfaite confiance,
Ma Sœur, tu doues de ma foy:
Cependant tu sçais que ie t'aime
Aussi chèrement que moy-même.
Mais d'où vient cette émotion

FIDELLE.

29

Qui change tout à coup ta couleur ordinaire
L'Amour est vn mal necessaire,
Et ne faut point rougir de cette passion.

AMARILLIS.

Je ne puis te cacher plus long-temps ma foiblesse,
L'aime, il est vray, ie le confesse.

CORISQVE.

Certes il est temps d'en parler,
Quand tu ne sçauois plus me le dissimuler.

AMARILLIS.

Ah! ie reconnois bien par mon experience,
Que lors que l'Amour regne avecque violence,
Le cœur est vn Vaisseau, qui dans ses foibles bords
Ne sçauroit retenir les amoureux transports.

CORISQVE.

Cruelle à ton Berger qui t'adore & qui t'aime,
Songe que tu deurens plus cruelle à toy-même.

AMARILLIS.

Voudrois-tu nommer cruauté
Ce que la pitié seule inspire à ma bonté?

CORISQVE.

Voit-on par vn effet contraire.

C iij

Naître vn mortel poison, d'un Arbre salutaire?
 La cruauté qui fait souffrir,
 Dans ses plus rudes coups n'est pas si dangereuse,
 Que cette pitié rigoureuse
 Qui refuse de secourir.

AMARILLIS.

Ah! Corisque.

CORISQUE.

Ma Sœur, ces soupirs tout de flamme
 Qui sortent du fond de ton ame,
 Me font voir ta foiblesse, & sont les vrais témoins
 De tes peines & de tes soins.

AMARILLIS.

Sans doute ie ferois encore plus cruelle,
 Et i'aurois pour Mirtal moins d'amour & de zèle,
 Si i'entretenois sans espoir
 Vne ardeur qui s'oppose aux loix de mon deuoir.
 Lors que i'écoute sa présence,
 Et que tu fuis son entretien,
 Je montre assez par ma souffrance
 Que ie plains son mal & le mien.

CORISQUE.

Pourquoy sauoir l'espoir à son ame attachée?

AMARILLIS.

Quoy, ne sçais-tu pas bien que ie suis engagée,
 Et que si ie manquois de foy,
 J'éprouuerois bien-tôt la rigueur de la Loy?

F I D E L E E.

31

C O R I S Q V E.

Innocente, faut-il que cela te retienne?
 Dy-moy quelle des Loix est la plus ancienne,
 Ou celle de Diane, ou celle de l'Amour?
 Celle cy naist en nous quand nous venons au jour,
 Et se fortifie avec l'âge.
 Les preceptes de l'Art n'en montrent pas l'usage;
 La Nature elle-mesme, & de sa propre main,
 Comme vne sçauante Maistresse,
 Et sans autre secours humain,
 L'imprime dans nos cœurs sur vn fonds de tendresse,
 Et quand elle commande, on écoute sa voix;
 Les Hommes & les Dieux sechiffent sous ses Loix.

A M A R I L L I S.

Mais si l'autre Loy rigoureuse
 M'alloit condamner à mourir,
 Celle qu'on voit regner sur vne ame amoureuse.
 Pourroit-elle me secourir?

C O R I S Q V E.

Ton esprit est rempli de mille vains scrupules.
 Si les Femmes auient ces craintes ridicules,
 Il faudroit étouffer les amoureux desirs,
 Et bannir loin de nous les jeux & les plaisirs.
 Les malhabiles sont sujettes
 A souffrir de nos Loix le rude chastiment;
 Mais ces Loix n'ont pas esté faites
 Pour celles qui sçauront aimer adroitement.
 Si l'on donnoit la mort à tous les coupables,

LE BERGER

Ces lieux se changeroient en vn desert affreux,
 Que d'Amans seroient malheureux!
 Et que de Femmes miserables!
 Celles qui n'ont pas l'esprit fin,
 Eprouuent sottement vne Loy si seueré,
 Et certes il est bon de punir le larcin
 Qu'on ne sçait pas cacher dans l'amoureux mystere.
 Enfin cet honneur délicat
 Où nostre Sexe nous engage,
 A proprement parler, n'est rien qu'un faux éclat,
 Et qu'un art de paroistre sage:
 Chacun sur ce sujet parle diuersement;
 Pour moy c'est là mon sentiment,
 Et ie tiens toujours ce langage.

AMARILLIS.

Corisque, ton discours est vain,
 Ce n'est qu'un feu brillant que ton esprit fait naistre;
 Il faut abandonner soudain
 Ce qu'on ne peut garder, & d'où on n'est pas maistre.

CORISQUE.

Dy-moy qui t'en empesche, & pourquoy t'afflige;
 Le Ciel de nostre vie a borné la carrière;
 Veux-tu si mal la ménager,
 Et dans vn seul amour la passer toute entiere.
 Les Hommes maintenant ne font pas ce qu'il faut,
 Ils sont trop fiers & trop auares,
 Leurs faueurs deuiennent trop rares,
 Et c'est là leur commun defaut:
 Nous ne leur sommes agreables
 Qu'autant que nous auons d'éclat & de blancheur;

Et ce qui peut nous rendre aimables,
C'est la jeunesse & la fraicheur.
Si-rost que la beauté nous quitte,
Nous sommes sans Amans, nous sommes sans merites:
Quand le temps a rayé cette faveur du Ciel,
Nous n'avons plus la préférence,
Nous sommes des ruches sans miel,
Le joliet du mépris & de l'indifférence.
Des Hommes de ce temps méprise les discours,
Ils sont libres par tout, ils vivent à leur mode,
Nostre façon de vivre est bien plus incommode,
Et mille vains respects la traversent toujours,
Les Hommes avec l'âge acquiescent la sagesse,
Ils deviennent parfaits en perdant la jeunesse:
Mais quand nous perdons la beauté,
La jeunesse, & les autres charmes,
(Qui par vne agreable & douce autorité
Aux Esprits les plus forts ont fait rendre les armes)
Il ne nous reste rien alors,
Nous voyons expirer toute nostre puissance,
Et nous perdons tous nos tresors,
Sans retour & sans esperance.
On ne scauroit rien voir plus digne de mépris,
Que des Femmes abandonnées
A la mercy de leurs années,
Qui pour tout agrément n'ont que des cheveux gris.
Si tu suis mon conseil, préviens cette infortune
Si rigoureuse & si contrainte;
Connoy mieux ton mérite & tes farés appas;
Amarillis, crôy-moy, ne leur refuse pas
Les plaisirs les plus doux où l'âge te conuie;
Enfin ménage mieux les momens de ta vie:
Le Lyon auroit vainement
Receu tant de force en pottage,

Et l'Homme le rare avantage
 De l'esprit & du jugement,
 S'ils ne mettoient jamais ces beaux dons en usage.
 Ainsi la fleur de la Beauté
 Qui nous tient lieu d'esprit, de force, & de prudence,
 Ne seroit qu'une ingrate & vaine qualité,
 Si nous n'en avions pas la douce jouissance.
 Pendant qu'elle est à nous, il faut en bien user,
 Et jouir d'un trésor qu'on ne peut trop priser.
 Il faut que les plaisirs viennent à nous en foule,
 Pour nous faire passer les plus beaux de nos jours,
 Et puis qu'on ne sçauroit en arrester le cours,
 Profitons du temps qui s'écoule.
 Dans un âge plus avancé,
 Nous voyons mourir toutes choses,
 Et quand le Printemps est passé,
 Il ne nous reste plus de roses,
 La jeunesse ne revient plus,
 Et pour la rappeler, les vœux sont superflus:
 L'Amour, malgré les ans, peut enflammer nos ames,
 Par un rigoureux châtiment;
 Mais s'il revient avec ses flammes,
 Il ne ramène pas l'Amant.

AMARILLIS.

Ma chere Corisque, j'admire
 Tout ce que tu viens de me dire,
 Mais ie veux croire aussi que par cet entretien.
 Tu me caches ton cœur, & tu sondes le mien;
 Si tu ne trouves point quelque pretexte honneste
 Pour rompre cet Hymen qui menace ma teste,
 Ah! j'aime mieux cent fois en souffrir la rigueur,
 Que de laisser ternir l'éclat de mon honneur.

FIDELLE.

35

CORISQUE.

Dieux! que ie te trouue obstinée!
Hé bien, il faut te contenter,
Et si tu veux changer ta triste destinée,
Daigne seulement m'écouter.
Croy au que Siluio, ce Berger si rebelle,
Se pique fort d'estre fidelle?
Pense-tu qu'il soit comme toy
Delicat sur l'honneur, & jaloux de sa foy.

AMARILLIS.

Pour la foy, ce n'est pas, ie croy, ce qui le gésne;
Luy qui porte à l'Amour vne si grande haine.

CORISQUE.

Tu crois donc que son cœur est vn cœur de rocher;
Et qu'Amour de ses traits ne sçauroit le toucher?
Ah! que tu connois mal son cœur & sa tendresse!
Pour mieux cacher ses feux, il use de finesse:
Il faut se défier de ces Esprits cachez
Qui semblent de l'Amour n'estre iamais touchez;
Le larcin amoureux est bien plus agreable,
A qui sçait aimer finement,
Et se fait bien plus seurement,
Quand on le peut cacher sous vn voile honnorable;
Enfin ce Berger aime, & son cœur amoureux
N'adresse point à toy ses soupirs, ny ses vœux.

AMARILLIS.

Apprens-moy donc quelle est la Beauté qui te blesse,

LE BERGER

Quels attraits ont pû le charmer?
 Sans doute c'est vne Déesse,
 Les Beautés d'icy bas ne scauroient l'enflamer.

CORISQVE.

Celle à qui son cœur songe à plaire,
 Et qui retient sa liberté,
 N'est pas vne Diuinité,
 Ny mesme vne Nymphé ordinaire.

AMARILLIS.

Dois-je à tout ce discours adjouster quelque foy?
 Ne re raille-tu point de moy?

CORISQVE.

Dy-moy, connois-tu pas Lisette?

AMARILLIS.

Celle qui garde tes troupeaux?
 Et qui sur le bord des ruisseaux
 Fait entendre souuent le son de la Musette?

CORISQVE.

C'est celle qu'il adore, & qu'il voit tous les jours.

AMARILLIS.

Voila de fort belles amours
 Pour vn Esprit si difficile.

FIDELLE.

37

CORISQUE.

Pour elle il en quitteroit mille
Dont les attraits seroient plus nobles & plus doux;
Son cœur en est épris, il en ressent les coups;
Et feignant d'aller à la Chasse,
Il la voit tous les jours, sans que rien l'embarasse.

AMARILLIS.

Auant le leuer du Soleil,
Tous les jours de son Cor il trouble mon sommeil.

CORISQUE

Et quand sur le Midy tout le monde travaille,
Il vient par vn secret chemin,
Et se rend sans témoins aupres de mon jardin,
Qu'une haye environne, & lay sert de muraille:
C'est là que pour flater ses amoureux desirs,
Et soulager l'ennuy de son esprit malade,
Au trauers de la palussade,
Lisette écoute ses soupirs:
Après elle vient me le dire,
Et presque tous les soirs nous ne faisons qu'en rire.
Voicy ce que j'ay projeté
Pour donner à ton cœur le repos qu'il desire,
Et te rendre la liberté:
Tu sçais bien que la Loy dont la rigueur mortelle
Punit toute Femme infidelle,
La dispense de son serment,
Quand on voit son Epoux manquer de foy pour elle,
Qu'elle peut alors chercher vn autre Amant.

D

AMARILLIS.

Je sçay bien cette circonstance
 Qui nous est confirmée assez,
 Par l'infailible experience
 De quelques exemples passez.

CORISQUE.

Donc pour te rendre vn bon office,
 Et pour te faire vn sort plus doux,
 Lisette par mon ordre, & par mon artifice,
 Dans la Grote voisine a donné rendez-vous
 A ce credule Amant, qui d'vne attente vaine
 Croit finir aujourd'huy son amoureuse peine:
 Tu pourras l'y surprendre avec vn peu de soin,
 Et ie seray de tout vn fidelle témoin;
 Mon témoignage est necessaire
 Pour bien conduire cette affaire.
 Ainsi tu peux te dégager
 Des nœuds de ce triste Hymenée,
 Et retirer la foy donnée
 Avec honneur & sans danger.

AMARILLIS.

Corisque, cet auisme paroist admirable:
 Ah! que ie te suis redevable!
 Mais est-ce là tout le dessein?

CORISQUE.

Tu sçauras que sur la main droite

F I D E L L E.

39

Cette Cauerne a dans son sein
Vn Antre dont la forme est longue & fort étroite,
Caché dans le Roc par hazard,
Mais si bien, qu'on diroit que l'Art
A voulu dans ce lieu seconder la Nature:
Il reçoit du Soleil vn favorable jour
Par vne petite ouuerture,
Qui le rend fort commode aux larcins de l'Amour;
Vn Lierre l'entoure, & le rend agreable,
Et c'est là qu'aux Amans Vénus est favorable.
Dans cet agreable Rocher
Les deux Amans doiuent se rendre;
Auant leur trinité, il faudra t'y cacher,
Et là fort seurement tu pourras les attendre.
Selon que nous auons concerté toutes deux,
Liéte y sera la première;
Moy ie suiuyay de loin le Berger amoureux,
Et ne viendray que la dernière:
En entrant, ie pourray le saisir par le corps,
Pour empêcher sa fuite, & rompre ses efforts.
Au bruit que nous ferons, il te faudra parestre,
Et luy reprocher hardiment
Le larcin qu'il alloit commettre
Contre la foy promise & contre son serment;
Après nous irons voir ensemble le Grand Prestre
Qui te deliurera de ce perfide Amant,

A M A R I L L I S.

Mais comment l'accuser? le Grand Prestre est son Pere.

C O R I S Q V E.

Qu'importe : Pense-tu que tout Pere qu'il est,
D ij

Il nous laisse perir pour son propre intérêt,
 Et qu'aucuglément il prefere
 Le profane au sacré, la maison-aux Autels,
 Les droicts de la Nature aux droicts des immortels.

AMARILLIS.

Sans craindre d'en estre seduite,
 Je m'abandonne à ta conduite.

CORISQUE.

Entre donc dans la Grotte, & sans plus différer,
 Attens-y le succès que tu dois esperer.

AMARILLIS.

Souffre que j'aille au Temple, avant que je m'engage
 A t'accorder ce que tu veux;
 L'évenement n'est point heureux,
 Lors que nous n'avons pas le celeste suffrage.

CORISQUE.

Vn cœur ardent trouue en tous lieux
 Vn Temple & des Autels pour inuoquer les Dieux
 Tu perdras trop de temps, & l'affaire te presse.

AMARILLIS.

Puis-je mieux l'employer-qu'à demander sans cesse
 Le secours necessaire à ceux dont ie l'attens,
 Et qui sont les maistres du temps.

CORISQUE.

Va donc viste, & reuiens avecque diligence,
 L'affaire, ce me semble, est en assez bon train,
 Sa scrupuleuse bienſeance
 Va retarder vn peu l'effet de mon deſſein;
 Il faut que par ma ruse elle me ſerue encore.
 Le Berger Coridon qui m'aime & qui m'adore,
 Ne pourra pas me reſuſer,
 Quand ie luy feray propoſer
 Qu'aujourd'huy ie l'attens dans la Grotte voiſine;
 C'eſt là qu'Amarillis trouuera ſa ruine.
 Si-toſt qu'il y ſera venu,
 Je conduiray Montan dans ce lieu ſolitaire,
 Non par le chemin ordinaire,
 Mais par vn ſentier inconnu.
 Ainſi ma Riuale ſurpriſe
 Sera condamnée à mourir,
 Et ie pourray mieux m'acquieſcir
 Ce Berger qui pour elle aujourd'huy me mépriſe.
 Mais il vient à propos, & ſelon mon deſir,
 Seruons-nous du peu de loifir
 Qu'Amarillis me laiſſe prendre,
 Et tâchons de le faire rendre
 A la force de mes appas,
 Amour, ne me reſuſe pas
 D'animer à ce coup mes yeux & mon viſage;
 Je deuray la victoire à ta diuine ardeur;
 De mille petits traits embellis mon langage,
 Et parois au-dehors ſans ſortir de mon cœur.





SCENE VI.

MIRTIŁ, CORISQVE.

MIRTIŁ.

E Sprits condamnez aux tenebres,
 Qui ne voyez iamais que des objets funebres,
 Sortez du profond des Enfers,
 Ecoutez mon tourment & ma nouvelle peine;
 Voyez la Beauté que ie fers,
 Qui sous vne apparence humaine
 Est plus cruelle que vos fers.
 Ce n'est pas assez pour luy plaire,
 De vouloir vne fois expirer à ses yeux,
 Il faut pour calmer sa colere
 Vn supplice plus ennuyeux,
 Elle me commande de viure,
 Et ne veut pas me laisser suiure.
 D'un iuste desespoir les violens transports,
 Pour me faire souffrir tous les jours mille morts.

CORISQVE.

Pour mon dessein il me faut feindre
 De ne l'auoir point veu paroistre deuant moy:
 Mais i'entens vne voix se plaindre.
 Ah! mon cher Mirtıl, est-ce toy?

M I R T I L.

Que ne suis-je aujourd'huy priué de la lumière,
Ou plustost reduit en poussiere!

C O R I S Q V E.

Hé bien, en quel estat est maintenant ton cœur?
Amarillis par sa presence
A-t'elle soulagé ton amoureuse ardeur,
Et par son entretien flaté ton esperance?

M I R T I L.

Je suis comme vn malade ardemment alieré,
Et qui long-temps a soupiré
Après vne liqueur qu'on luy defend de boire:
S'il ne peut sur soy-mesme obtenir la victoire,
Et s'il se laisse vaincre à son brûlant desir,
Lors qu'il contente son enuie,
Il voit par ce foible plaisir
Eteindre en mesme temps & sa soif & sa vie.
Ainsi ie me sentoïs tous les jours consumer
Par les viues ardeurs d'une soif amoureuse,
Je voulois voir les yeux qui m'auoient sceu charmer,
Esperant que mon ame en seroit plus heureuse.
Je les ay veu ces yeux ; mais qu'il me couste cher
D'auoir obtenu cette grace!
Ils ont esté pour moy deux fontaines de glace,
Dont la source secreete est vn cœur de rocher:
J'ay puisé dans ses yeux vn venin qui me tue,
Et qui cause mon desespoir:
Oüy, ie me meurs pour l'auoir veuë,
Et ie conserve encor le desir de la voir.

CORISQUE.

Si l'Amour a de la puissance,
 Il la reçoit de nostre cœur,
 Et n'a le titre de vainqueur,
 Que parce qu'on le flatte au point de sa naissance:
 On peut dire que les Amours
 Naissent comme les petits Ours,
 Qui sont sans forme & sans figure,
 Et que leur Mere leche avecque tant d'effet,
 Que d'une masse où la Nature
 N'a pas tracé le moindre trait,
 Par sa langue elle en forme un ouvrage parfait.
 Un Amant en use de mesme,
 Lors que flaté d'un doux plaisir
 Il sent au dedans de soy-mesme,
 Sans trouble & sans effort, naistre un simple desir
 Dont le commencement n'a que de la foiblesse:
 Mais il devient plus fort, si l'esprit le caresse;
 Et quand il est puissant, on voit paroistre au jour
 Un effet merueilleux que l'on appelle Amour.
 Cet Amour en naissant est délicat & tendre,
 C'est un petit Enfant dans un berceau de fleurs,
 Et de qui l'on ne doit attendre
 Dans ce premier estat qu'un amas de douceurs;
 Mais lors qu'il avance dans l'âge,
 Il est cruel & plein de rage:
 Enfin s'il s'établit dans le cœur d'un Amant,
 Il y fait un triste ravage,
 Et ne donne que du tourment.
 Que si l'ame est ensevelie
 Dans cet unique souvenir,
 Et qu'elle veuille entretenir

Cette ingenieuse folie,
 C'est alors que l'Amour qui ne deuroit auoir
 Que joye & que plaisir, que douceur, & qu'espoir,
 Dégénere en melancolie,
 Qui par vn insensible effort
 Nous oste la raison, ou nous donne la mort.
 Ainsi loia de juger qu'un Amant soit volage,
 Lors qu'il vient à changer d'amour,
 Il faut croire qu'il est bien sage,
 Quand il en change chaque jour.

M I R T I L.

Ah! plutost que ma triste vie
 Me soit cruellement rauie,
 Auant que ie puisse changer!
 Et bien qu'Amarillis, insensible & cruelle,
 Refuse de me soulager,
 Je ne veux vivre que pour elle,
 Que si ie pouuois conceuoir
 Le dessein de brûler d'une seconde flame,
 Certes il me faudroit auoir
 Et plus d'un cœur, & plus d'une ame.

C O R I S Q V E.

Berger infortuné, que tu sçais mal user
 Des plaisirs que l'Amour icy bas nous presente!
 Tu te laisses tyranniser
 Avec ton humeur trop constante:
 Peux-tu te resoudre d'aimer
 Une fiere Beauté qui se rit de ta peine?
 Et ton cœur peut-il s'enflamer
 Par le mépris & par la haine?

Pour moy j'aimerois mieux mourir,
Que d'estre constant pour souffrir.

MIRTEL.

Comme l'or dans le feu se polit & s'épure,
De mesme la fidelité,
Dans les maux qu'un Amant endure,
Reçoit & plus de force, & plus de pureté.
Enfin rien ne sert tant d'épreuve à la constance
Qu'une impitoyable fierté
Qui nous laisse dans la souffrance:
Mais ce qui me console en répandant des pleurs,
Et ce qui flate mes douleurs,
C'est le sujet de mon martyre,
Il est digne de mes soupirs,
Il merite tous mes desirs;
Et si mon cœur languit, s'il brûle, s'il soupire,
Quand ce seroit jusqu'au tombeau,
Il est doux de souffrir pour un objet si beau;
Le nœud qui tient mon ame à mon corps enchaînée;
Se rompra bien plutôt que le nœud de ma foy,
Et je choisiray sans effroy
De finir par la mort ma triste destinée,
Plutôt que de changer & de vivre icy bas,
Sans adorer ses doux appas.

CORISQUE.

Ô l'Amant genereux! Ô la belle entreprise!
Aimeras-tu toujours celle qui te méprise?
Et seras-tu comme un Rocher
Que le mépris ne peut toucher?
La peste, cher Mirtil, n'est pas si dangereuse,

Et l'on ne peut trouver de plus mortel poison,
Que cette vaine foy dont vne ame amoureuse
Contre son repos meisme infecte sa raison.

Certes vn Amant est à plaindre,
Lors qu'il laisse piper son cœur
A ce vain fantôme d'erreur

Que toute la Terre doit craindre,
Qui fait par tout des malheureux;

Et trouble les plaisirs de l'Empire amoureux.
Amant infortuné, qui vis dans la souffrance,

Et qui te piques de constance,

Dy-moy ce que tu peux aimer

En celle qui t'a sceu charmer?

Est-ce la Beauté qui te tuë,

Et que pour ton malheur le Ciel t'a defenduë?

Est ce la joye & ses appas,

Ou sa tendre pitié, que tu ne ressens pas?

Est-ce la recompense à tes feux preparée,

Et que ton triste cœur a long-temps désirée?

En vain elle te fait en tous lieux soupirer,

Il ne t'est pas permis, Mirtil, de l'esperer:

Enfin tu n'aimes rien, plus ie te considere,

Que tes pleurs & que ta misere.

Es-tu donc resolu de garder ton amour,

D'aimer jusqu'au trépas, & d'aimer sans retour?

Rappelle tes esprits, & reuiens à toy-même,

Disipe ton erreur extrême,

Mille petits Amours te suivront en tous lieux,

Et tu trouueras d'autres Belles

Qui ne te seront pas cruelles,

Et qui t'aimeront beaucoup mieux.

M I R T I L.

Ah! j'aime mieux souffrir pour celle qui m'enflame,

Que d'estre caressé de mille autres Beutez:

Et si le Sort jaloux des fers que i'ay portez

Me raut cet objet qui regne sur mon ame,

Qu'il étouffe tous mes desirs,

Et qu'il fasse mourir tous mes autres plaisirs;

Pourrois-jeviure heureux en portant d'autres chaines

D'autres feux aigriroient mes douleurs & mes peines,

Je ne puis soupirer apres d'autres appas,

Et quand ie le pourrois, ie ne le voudrois pas.

Que si par vn malheur étrange

Je pouuois, ou voulois m'abandonner au change,

O Ciel, & vous Amour, qui fondez mon espoir,

Ostez-m'en le desir, ostez-m'en le pouuoir.

CORISQUE.

Dieux! quel enchantement & quelle frenesie

S'empare de ton cœur & de ta fantaisie?

Faut-il te raualer, pour rehausser le prix

De celle qui te traite avec tant de mépris?

MIRTI.

Celui qui n'attend de personne

Ny de secours dans ses trauaux,

Ny mesme de pitié sous le poids de ses maux;

Aux plus rudes tourmens sans crainte s'abandonne.

CORISQUE.

Tu te flates peut-estre, & tu crois que son cœur

N'est pas toujours d'accord avecque sa rigueur,

Tu crois peut-estre qu'elle t'aime:

Mais, crois-moy, sur ce point ton erreur est extrême;

Si

FIDELLE.

49

Si tu sçavois comment elle parle de toy,
Tu te piquerois moins de constance & de foy.

MIRTI L.

De ma fidelité ce sont les beaux trophées,
Et les eternels monumens,
Sous le nombre de mes tourmens
On ne verra jamais mes flammes étouffées :
Avec cette fidélité
Je veux vaincre sa dureté,
Et tous les ennemis qui me liurent la guerre,
Ainsi je flechiray la rigueur de mon Sort,
Et ie triompheray du Ciel & de la Terre,
De la Fortune, & dela Mort.

CORISQVE.

Que ne feroit-il pas eneore,
S'il croyoit estre aimé de celle qu'il adore?
Mirtil, i'ay pitié de ton mal,
Et ie le trouue sans égal:
Mais, dy-moy, n'as-tu point aimé quelqu'autre Belle,
Et n'aurois-tu jamais soupiré que pour elle?

MIRTI L.

La belle Amarillis fut le premier objet
Qui posseda mon cœur, & regna sur mon ame;
Ce sera le dernier sujet
De mes soupirs & de ma flame.

CORISQVE.

Tu n'es donc éprouvé jamais

E

Que d'un cruel Amour les rigoureux supplices?
 Ah! si ton cœur goustoit les aimables delices,
 Apres auoir senty la rigueur de ses traits!
 Eprouue ses douceurs, donne ton ame en proye
 A tous les doux transports d'une sensible joye,
 Aupres d'une Beauté qui te cherisse autant
 Que pour Amarillis ton cœur paroist constant.

Apprens par ton experience
 Quels sont les plaisirs infinis
 D'une parfaite jouissance,

Lors que deux tendres cœurs ensemble sont vnis?
 Certes il est bien doux apres vn long martyre,
 D'auoir tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on desire;
 De pousser tour a tour mille amoureux soupirs,
 Et goûter à l'ennuy les plus tendres plaisirs.

Ce bonheur n'est-il pas extrême?
 Ne comble t'il pas pleinement
 Le cœur d'un veritable Amant,
 Lors que l'unique objet qu'il aime
 Le regarde amoureuxment,

Et luy dit dans l'excès de l'ardeur qui le presse;
 Cher objet de mon cœur, digne de ma tendresse;

Les appas que tu vois en moy,

Cette bouche, ce sein, ces cheveux, ce visage,
 A qui tes yeux rendent hommage,
 Ne sont reservez que pour toy:

C'est pour toy seulement que ie veux estre belle;

Tu causes toute mon ardeur,

Ie rends à ton amour vne amour mutuelle,
 Et c'est toy seul enfin qui possedes mon cœur;
 Mais ce n'est qu'un ruisseau de la source seconde

Des plaisirs dont l'Amour abonde,
 Quand on sçait tendrement aimer,

Et qui ne l'a senty, ne le peut exprimer.

FIDELLE.

51

MIRTIL.

Bienheureux est celui qu'un Astre favorable
Regarde avec des yeux si doux !
Le Ciel de mon bonheur jaloux
M'a voulu rendre misérable.

CORISQUE.

Ecoute-moy Mirtil (i'allois sans y penser
T'appeller mon ame & ma vie)
Ton destin est digne d'envie,
Et rien ne peut le traverſer :
Vne Nymphe agreable & blonde,
Digne de ton amour, comme tu l'es du ſien,
De qui le charmant entretien
Fait le plaifir de tout le monde,
Elle eſt l'amour des cœurs, l'ornement de nos Bois,
Nos Bergers les mieux faits ſoupirent ſous ſes loix,
Mais au lieu d'appaiſer l'ardeur qui les deuore,
Elle t'aime, Mirtil, c'eſt toy ſeul qu'elle adore :
Crois-moy, ne la m'eprife pas,
Cette Beauté n'eſt point commune,
En tout temps, en tous lieux elle ſuiura tes pas,
Tu peux facilement poſſeder ſes appas,
Ne ſois point ennemy de ta bonne fortune.
Que ce plaifir eſt doux, qu'on n'a point achete
Par les ſoupirs, ny par les larmes !
C'eſt un trefor ſans prix, un bonheur plein de charmes,
Vne pure felicité,
Ioüis de ce plaifir ſi commode & ſi rare,
Que ton heureux deſtin aujourd'huy te prepare,
Quitte l'ingrate qui reſuit,

E ij

LE BERGER.

Et répons à l'amour de celle qui te suit:
 On n'entretiendra point d'une esperance vaine
 Les doux transports de ton amour,
 Et tu peux soulager ta peine
 Avant que de finir ce jour;
 Elle n'est pas bien loin, la Nymphé qui t'adore;
 Commande, & tu verras le feu qui la deuore.

MIRTIL.

Mon cœur ne pousse point de vœux
 Pour jouir des plaisirs de l'Empire amoureux.

CORISQUE.

Sçache au moins vne fois ce que l'on en peut dire,
 Et s'ils sont dégoûtans, reuiens à ton martyre.

MIRTIL.

Vn goust comme le mien abhorre les douceurs.

CORISQUE.

Ne laisse pas mourir, sans flater son enuie,
 Celle de qui tes yeux entretiennent la vie;
 Tu sçais ce qu'il en coûte à qui veut des faueurs,
 Combien il est fâcheux de demander sans cesse,
 Et ne rien obtenir qui flate nostre espoir.
 Ne refuse donc pas à celle qui t'en presse,
 Cette mesme pitié que tu voudrois auoir.

MIRTIL.

Comment veux-tu que ie te donne

F I D E L L E.

53

Ce que ie ne possède pas?
Enfin, quoy que le Sort ordonne,
Ie veux garder jusqu'au trépas,
A mon Amarillis insensible & cruelle,
Vn cœur amoureux & fidelle.

C O R I S Q V E.

Auëugle & malheureux Berger,
A qui veux-tu garder vne foy si constante?
Ie ne voulois point t'affliger,
Ny rendre ta douleur encor plus violente:
Mais on te trahit lâchement,
Et moy qui t'aime tendrement,
Ie ne sçaurois souffrir qu'on fasse vn sacrifice
De ton amour & de ton cœur,
Et qu' Amarillis te trahisse
Sous vn faux pretexte d'honneur.
Ce n'est pas cet honneur qui la rend si farouche,
Vn autre a pris ta place, vn autre objet la touche;
Et quand vn autre rit, ton sort est de pleurer
Le tresor precieux que son amour te vole:
Mais as-tu perdu la parole?
Tu m'écoutes sans murmurer.

M I R T I L.

Si ie garde vn profond silence,
Et si ie ne te répons pas,
C'est que mon ame est en balance
Entre la vie & le trépas:
Ie doute, en t'écoutant, d'une action si noire,
Et mon cœur ne sçait pas encor ce qu'il doit croire.

C O R I S Q V E.

Tu doutes donc, Mirtil, de ma sincerité?

E iij

MIRTI L.

Si ie ne dontois pas de cette verité,
 Tu me verrois finir ma vie & ma disgrâce,
 Et si ton discours est certain,
 Et qu'un autre occupe ma place,
 Je veux mourir sur l'heure, & mourir de ma main.

CORISQVE.

Ce seroit te punir de sa propre inconstance,
 Il faut te conseruer pour en tirer vengeance.

MIRTI L.

Non, non, ie ne crois point qu'elle manque de foy,
 Et ce honteux soupçon est indigne de moy.

CORISQVE.

Tu ne crois pas encor mon discours veritable:
 Cependant tu voudrois sçavoir
 Ce qui rend ton sort déplorable,
 Et ce qui va causer ton juste desespoir.
 Voy-tu cette Grotte voisine,
 C'est la Cauerne d'Ericine,
 C'est le lieu qui garde l'honneur
 De l'ingrate Beauté qui capriue ton cœur;
 C'est l'endroit où certe inhumaine
 Se rit en secret de ton mal,
 Et c'est là qu'elle fait de l'excès de ta peine
 Mille nouveaux plaisirs à ton heureux Rival;
 Enfin c'est où l'Amour l'inuite

FIDELLE.

55

Aux doux embrassemens d'un Berger sans merite.
Sôûpire maintenant, plains-toy, verse des pleurs,
Comme un fidelle Amant signale ta constance,
Voila la digne récompense
De tes soins & de tes douleurs.

MIRTEL.

Mais dis-tu vray, Corisque, & faut-il que ie croye
Ce qui m'oste toute ma joye?

CORISQUE.

Plus dans sa trahison tu chercheras de jour,
Et plus tu plaindras ton amour.

MIRTEL.

Ah! Corisque, as-tu veu ce qui me desesperé?

CORISQUE.

Non seulement j'ay veu ce qui fait ton ennuy,
Mais tu peux toy-même aujourd'huy
T'éclaircir de tout ce mystere,
L'heure est prise, & bien-tôt ils se rendront icy,
La belle Amarillis, & son Berger aussi:
Derriere ce Buisson tu pourras les attendre,
Et dans l'Antre tous deux tu les verras descendre.

MIRTEL.

Ah! courons plutost au trépas.

LE BERGER

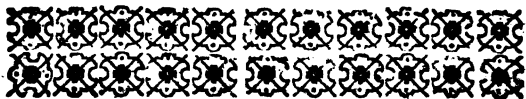
CORISQUE.

Voy comme elle vient pas à pas
 Par le chemin du Temple, au lieu de ses delices;
 De son perfide cœur ses pieds sont les complices:
 Attens icy quelques momens,
 Et tu verras bien-tost venir les deux Amans,
 Après nous parlerons ensemble.

MIR TIL.

Je suis assez pres, ce me semble,
 De sçavoir ce qui fait la rigueur de mon Sort:
 Ainsi jusqu'à ce temps ie suspendray ma mort.





SCENE VII.

A M A R I L L I S.

DAns vne entreprise importante
Qui fait le repos de nos jours,
Nostre industrie est impuissante,
Si nous n'implorons pas le celeste secours,
J'estois auparauant dans vne incertitude
Qui rendoit mon esprit confus,
A mon retour ie ne l'ay plus,
Et ie suis, grace aux Dieux, libre d'inquietude.
Pendant que ie pouissois des vœux avec ardeur,
Il sembloit qu'une voi x secrete,
Des volonte z du Ciel la fidelle Interprete,
Rasseroit mon esprit, & releuoit mon cœur.
Ainsi puis que le Ciel me guide,
Je veux marcher sans crainte, & n'estre plus timide.
Diuine Mere de l'Amour,
Daignez seconder en ce jour
Les justes desseins de ma flame,
Et si vostre fils par ses feux
A rendu sensible vostre ame,
Fauorisez les miens, & rendez les heureux;
Du perfide Berger à qui ie suis promise,
Excitez aujourd'huy les desirs amour eux,

Et secondez son entreprise,
 Et toy, chere Cauerne, à mon juste dessein
 Si propice & si necessaire,
 Dérobe aux yeux de tous, & reçois dans ton sein
 Cette esclaue d'Amour qui veut se satisfaire:
 Mais entrons sans plus diferer,
 D où me vient encore ce doute?
 Personne ne me voit, personne ne m'écoute,
 Et j'ay tout sujet d'esperer,
 Ah! Mirtin, je voudrois que tu pûsses comprendre
 Quel sujet dans ce lieu m'oblige de me rendre!





SCENE VIII.

MIRTI.

CE n'est pas vn Songe trompeur
Qui trouble mon esprit, & seduise mon cœurs
Ah! ie ne vois que trop le malheur déplorable
 Qui me va rendre miserable.
Que ne suis-je sans yeux ou pourquoy mon berceau
 N'est il deuenu mon tombeau?
 Falloit-il venir dans le monde
Pour traifner vne vie en misere seconde?
Ne m'as-tu conserué, Destin trop rigoureux,
 Que pour me rendre malheureux?
La rage, les douleurs, les feux, & la torture,
 Et les autres tourmens diuers
 Que l'on souffre dans les Enfers,
Ne sont pas si cruels que les maux que i'endure.
 Puis-je douter de mon malheur,
 Et suspendre encor ma creance?
Infortuné témoin de sa lâche inconstance,
I'ay veu malgré mes yeux ce qui fait ma douleur;
Ce ne sont point les Loix qui me separent d'elle,
L'Amour me la raut cette Nymphé cruelle,

Je me plaindrois à tort de la rigueur des Loix,
Il ne faut accuser que son injuste choix.
Cruelle Amarillis, inconstante & volage,
N'estoit-ce pas assez de me donner la mort?
Falloir-il augmenter la rigueur de mon sort,
Et trahir vn Amant qui te rendoit hommage,
Et de qui tu receus autrefois les soupirs,
Les innocens transports & les tendres desirs?

Après vne action si noire
Qui rend mon tourment infiny,
Mon nom est sans doute banny
De ton cœur & de ta memoire;
Il ne t'en souuient plus dans tes plus doux transports;
Et lors qu'il t'en souuient, ce n'est que par remors.
Celle qui par ses yeux entretenoit ma vie,
Pour vn autre me l'a rauie;

Et puis que mes plaisirs meurent en ce moment,
Faisons tout d'un coup ma vie & mon tourment;
Il ne faut plus languir, Mirtil, brise tes chaînes,
Termine par la mort ton amour & tes peines.

Mais dois-je mourir sans venger
L'affront que me fait ce Berger?
Il faut qu'au desespoir mon ame s'abandonne;
Punissons par la mort celuy qui me la donne,
Suspendons le desir qui me pousse à la mort,
Jusques à ce moment propice
Où ie dois terminer le sort

De celuy qui m'arrache avec tant d'injustice
Mon cœur, ma joye, & mes plaisirs;
Et qui dans ce cœur mesme étouffe mes desirs.
Il faut que la douleur laisse agir la vengeance,
Que la pitié cede au courroux;
Les sentimens tendres & doux
Sont d'une trop foible defense;

Je veux surmurer à ma douleur,
 Pour venger en vivant mon funeste malheur
 Il faut que mon Rival perisse,
 Ce dard luy percera le flanc,
 Avant qu'il fume & qu'il rougisse,
 Tout trempé de mon propre sang;
 Et mon bras repoussant ce qui me desesperé,
 Avant que de finir mon mal,
 Sera le Ministre fatal
 Des transports violens de ma juste colere:
 Je scauray te punir, infame, ravisseur
 De l'adorable objet qui regne dans mon cœur;
 Je prepare à mes feux vn sanglant sacrifice:
 Deussay-je en te perdant trouver vn precipice,
 Je veux dans ce Buisson l'attendre & me cacher;
 Et de l'Autre voisin le voyant approcher,
 Je veux tout à coup le surprendre,
 Avant que de mon dard il puisse se defendre.
 Mais ne seroit-ce point l'attaquer lâchement?
 Il vaut mieux qu'un combat décide pleinement
 A qui doit estre la victoire,
 Il faut par vn coup de valeur
 Couronner mon amour d'une immortelle gloire,
 Et faire triompher mon extrême douleur:
 Mais les Bergers du voisinage
 Qui viennent icy tous les jours,
 Accourront à nostre secours,
 Et ie ne pourray pas satisfaire ma rage:
 Ils voudront peut-estre scavoir
 Le sujet de nostre querelle,
 En le cachant, ie feray voir
 Que la crainte me rend à moy-mesme infidelle.
 Que si ie dis la verité,
 Et que mon douloureux serment,

Le nom d'Amarillis sera couuert de honte,

Par mon trop de sincerité,

Et cette Nymphe m'est si chere,

Qu'il faut à son honneur immoler ma colere;

Et i'y respecte encor ce qu'elle eut autrefois,

Lors que ie commençay de viure sous ses loix:

Mais ie balance trop à m'immoler ce traistre

Qui raut son honneur, & qui deuient son Maistre.

Quoy, ie ne verray pas perir

Ce Berger qui m'outrage, & qui me fait mourir

Mais son sang répandu decouurira mon crime,

Et peut-estre ma vie en sera la victime.

Qu'importe, soutenons la cruauté du Sort,

Quand ie cherche à mourir, dois-je craindre la mort

Mais ce qui fait ma peine, & qui me rend timide,

On sçaura le sujet d'un si prompt homicide,

Et ie pretens sauuer l'honneur

De l'ingrate Beauté qui captive mon cœur.

Entrons dans la Cauerne, & cherchons le silence,

A la clarté du jour dérobons ma vengeance,

Aux yeux d'Amarillis ie puis bien me cacher,

Elle est auant dans le Rocher.

Sur la main gauche est vn passage

Propre pour mon dessein, & couuert de feuillage

Là ie veux accomplir ce que i'ay projeté,

Et quand il sera mort, exposer à la vue

De cette perfide Beauté

Cet Amant trop heureux, sans Panoir merist.

A ce funeste objet sensiblement émue,

Elle succombera sans doute à sa douleur,

Et moy du mesme fer ie m'ouuriray le cœur.

Ainsi deux par le fer verront finir leur vie,

A l'autre de douleur elle sera rauie:

Cette ingrate verra le Destin rigoureux.

FIDELLE.

63

Du malheureux Amant, & de l'Amant heureux;
Et dans cette Caverne obscure,
Destinée aux plaisirs d'une douce aventure,
Par un sort étrange & nouveau,
L'Honneur & les Amans trouveront leur tombeau;
A ce petit sentier ie me laisse conduire;
Corisque, tu ne mentois pas;
Tu ne m'as point voulu séduire,
Je te crois maintenant, & tu guides mes pas.





SCENE IX.

SATYRE.

IL est bien-aisé de comprendre,
 Par le discours de ce Berger,
 Que pour luy Corisque est fort tendre,
 Et qu'elle veut le soulager:
 Il la tient mieux que moy par de plus fortes chaînes
 Que par celles de ses chœurs,
 Les présens le rendent heureux,
 Et finissent toutes les peines:
 La perfide a vendu cherement ses faveurs,
 Et c'est dans cette Grôte, où secondant sa flame,
 Elle donne le prix de ce commerce infame,
 Qu'elle auoit diféré par ses feintes rigueurs:
 Mais peut-estre le Ciel à mes vœux favorable
 Veut en la punissant venger vn misérable.
 Sans doute elle est dans ce Rocher,
 Il faut que cette pierre en ferme l'ouuerture,
 Et que j'apprenne l'auanture
 A Montan que j'iray chercher.
 Ses Ministres viendront pour rendre témoignage
 De l'indigne mépris qu'elle fait de la Loy:
 Je sçay qu'à Coridon elle a donné sa foy,
 Qui n'ose se vanter d'un si cher auantage;

F I D E L L E.

65

Mais ie veux venger en ce jour

Et Coridon, & mon amour.

Sans perdre en vains discours & mô tēps & ma peine;

Il me faut arracher vne branche de Chesne,

Pour remuer la pierre. & la déracer.

Mais que ie sens de resistance!

Et plus ie m'y veux obstiner,

Plus ie connois mon impuissance.

Ie sens pourtant que ce Rocher

Semble vouloir se détacher,

Ie l'ébranle vn peu ce me semble;

Il faut qu'encore ie r'assemble

Toute la force de mon corps.

O Ciel! ne rendez pas impuissans mes efforts:

Et toy, Pan, de qui la science

Egale l'extrême puissance,

Si tes feux mal récompenses

Ont laissé dans ton cœur vn desir de vengeance;

Fay que mes vœux soient exaucez,

Venge-toy sur Corisque & punis son offence;

L'éprouue déjà ton pouvoir,

Et ie sens que bien-tost cette masse va choir;

Elle m'est enfin échapée,

Et l'attente où i'estois n'a pas esté trompée.

Certes c'est maintenant que le Renard est pris,

Il faut le punir par les flammes;

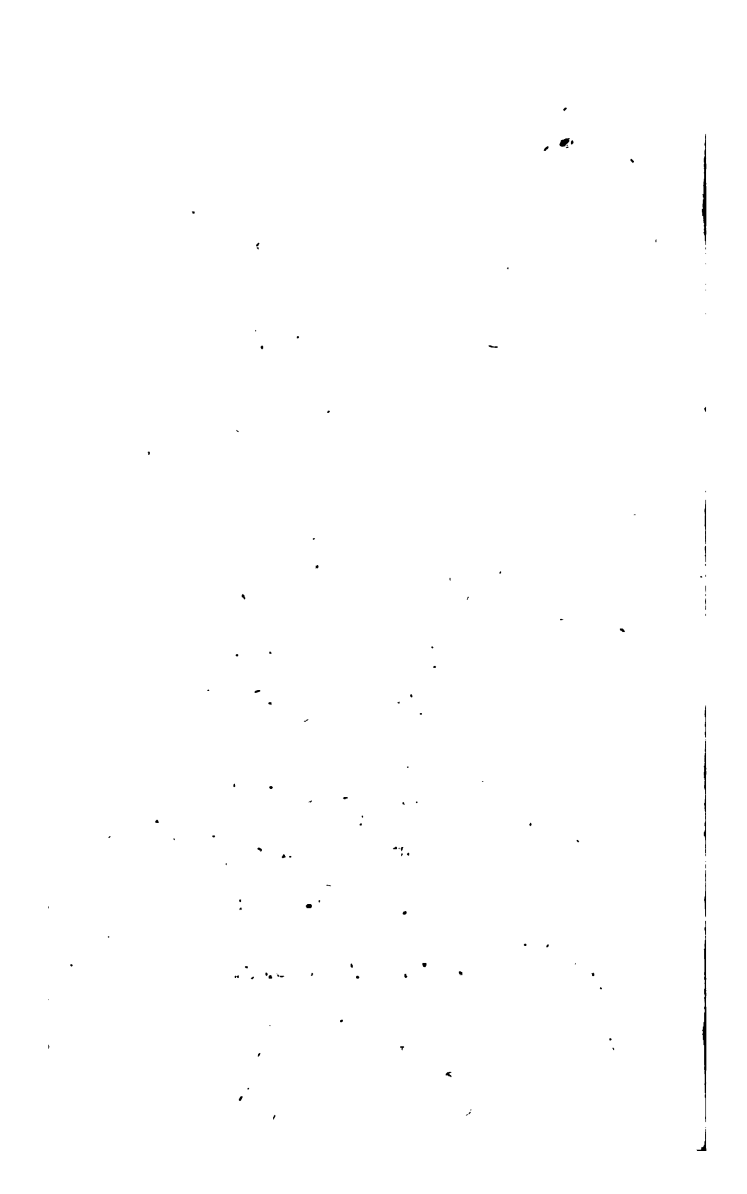
Corisque va payer ses injustes mépris:

Ie voudrois que toutes les Femmes

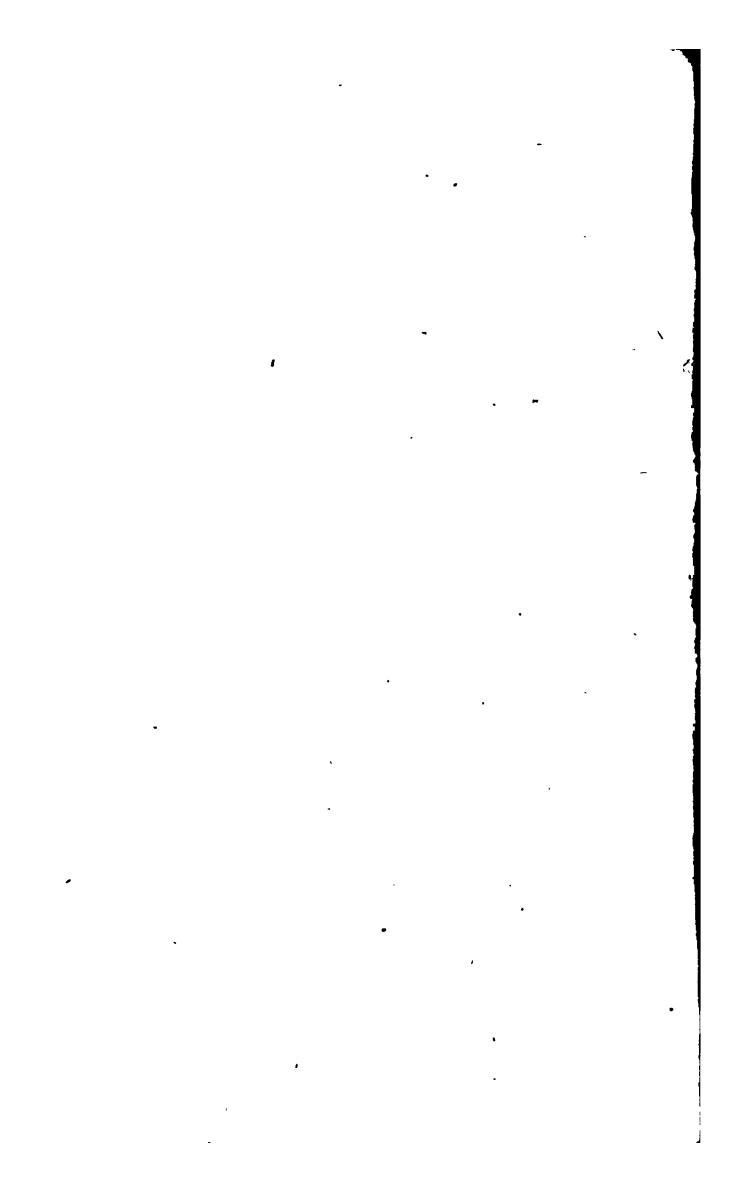
Qui trahissent impunément,

Eussent pour nous venger vn pareil traitement.

Fin du Troisième Acte.







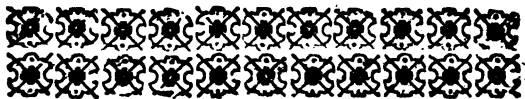
IL
PASTOR FIDO.
LE
BERGER
FIDELLE,
TRADUIT DE L'ITALIEN
DE G V A R I N I,
En Vers François.
ACTE QUATRIESME.



A PARIS,
Chez GABRIEL QUINET, au Palais,
dans la Galerie des Prisonniers,
à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A V

LECTEUR.



E touche presque au
bout de la carrière,
& rien ne console
tant dans vn long Voyage,
que de se voir pres du lieu
où l'on veut arriuer. Je
pourrois sans doute, si i'a-
uois voulu, n'auoir plus de
chemin à faire ; mais ie suis
comme ceux qui font des
Voyages pour leur plaisir;

AV LECTEUR.

qui ne s'obligent pas à courir toujours, & à se fatiguer sans relâche; qui font quelque séjour dans les Villes les plus agreables; qui se détournent volontiers de leur route pour voir ce qu'il y a de rare dans les Pais où ils passent; & qui s'arrestent enfin par tout où ils peuvent contenter leur curiosité. Comme c'est la satisfaction de l'esprit & le plaisir des yeux qu'ils cherchent, il ne faut pas que les objets se presentent à eux comme des éclairs; & s'ils voyageoient en Courriers, il

AV LECTEUR.

ne leur resteroit que la lassitude & la peine d'avoir couru.

Je me suis ménagé de la mesme sorte dans la Traduction que i'ay entreprise: Je me suis quelquefois détourné de mon chemin ordinaire, pour voir ce que la nouveauté m'offroit de plus agreable; & i'ay séjourné dans les lieux où mon esprit a pû trouuer des charmes qui l'ont arresté. C'est ce qui a retardé sans doute l'impression de cet Acte, où vous trouuerez des choses

AV LECTEUR.

assez agreables pour vous diuertir. Il y a deux ou trois Scenes où la pitié & l'amour font voir ce qu'ils ont de plus touchant : Amarillis condamnée à la mort, toute innocente qu'elle est dans cette Scene, où Nicandre juge qu'elle est coupable, inspire par ses paroles le desir de la defendre ; & il n'est point de cœur assez farouche pour luy refuser la compassion & le secours qu'elle merite.

Dans la derniere Scene, l'amour & la tendresse re-

AV LECTEUR.

gnent absolument : Dorinde est blessée par celui qu'elle aime; & Siluio frappé du coup qu'elle a reçu, deuient sensible au sang qui coule de sa blessure; & ce cœur qui auoit résisté aux charmes de la beauté & aux attraits de l'amour, se rend enfin à la pitié: ils se disent l'un & l'autre des choses si touchantes, qu'on voit bien qu'ils ont mesmes desirs, & qu'ils brulent de mesmes flammes.

L'Echo qui se trouue dans cet Acte, estoit vne chose

AV LECTEUR.

assez malaisée à tourner en
nostre maniere; les mots qui
viennent bien en Italien, ne
sont pas propres pour nostre
Langue: i'en ay pourtant
conserué quelques - vns; &
pour les autres ie me suis
attaché, en les changeant au
sens & à la suite des pen-
sées qui alloient à mesme fin.
Ce n'est pas que ie n'aye ba-
lancé quelque temps pour
sçauoir laquelle des deux
manieres ie deuois choisir
pour la cheute du mot: I'ay
veu des Comedies où le mot
de l'Echo entroit dans la

AV LECTEUR.

composition du Vers, & le finissoit; i'en ay veu d'autres où il commençoit le Vers suiuant. Ma premiere pensée fut d'abord de laisser le mot de l'Echo superflu, sans le faire entrer dans la structure du Vers, puis que ce n'est qu'une repetition d'un mot qui a esté prononcé; mais comme ce mot fait un sens different, & qu'il n'y doit rien auoir de superflu dans la mesure des Vers, i'ay pris le party de faire commencer le Vers suiuant par le mot de l'Echo, parce que

AV LECTEUR.

Ies Vers en sont plus doux;
& que de l'autre maniere ils
sont beaucoup plus justes,
& le repos du Vers ne se
trouue qu'auec peine, à cause
de la chute qu'il faut ménager
aux despens de l'oreille.

Vous jugez bien que ie
ne seray pas long-temps à
finir cét Ouurage, puis qu'il
ne me reste qu'à trauailler
au dernier Acte, que i'ay
déjà commencé.



2001001:2001001:2001001:2001001:2001001

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 28. jour de Fevrier 1664. Signé, MARESCHAL, Il est permis à Gabriel Quinet, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer *Le Berger Fidelle, traduit de l'Italien de Guarini, en Vers François*, pendant sept ans : Et defenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de confiscation des Exemplaires, & de tous despens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

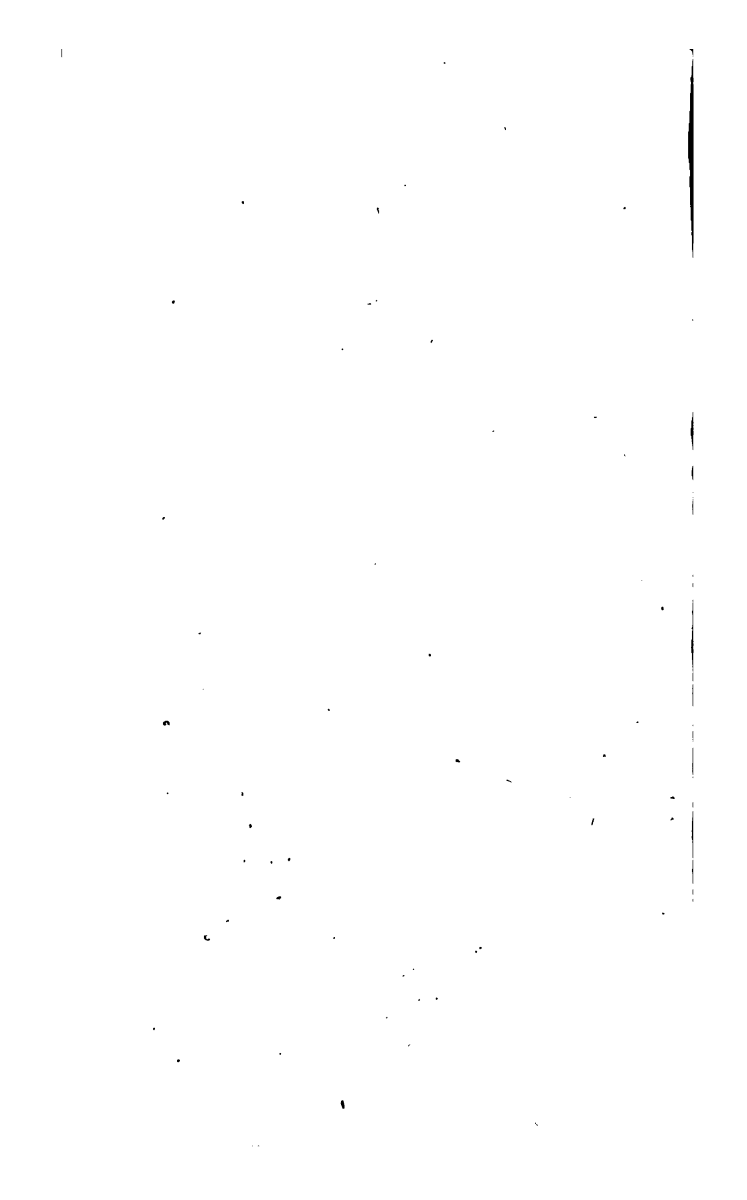
Registré sur le Liure de la Communauté, le 26. Mars 1664. conformément à l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653.

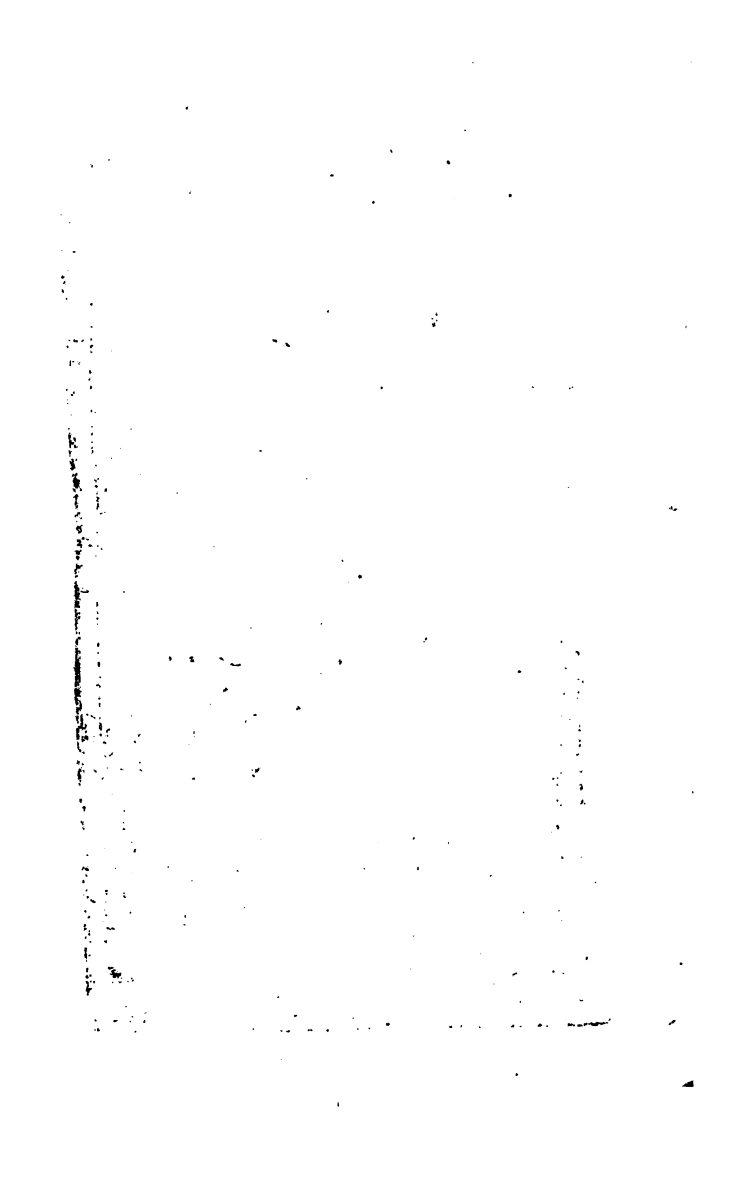
Signé, E. MARTIN, Syndic.

Et ledit Sieur Quinet a fait part du present Priuilege, à Claude Barbin, pour en jouir suiuant l'accord fait entr'eux.

*Acheué d'imprimer pour la premiere fois
le 17. Novembre 1665.*

Les Exemplaires ont esté fournis.









LE BERGER FIDELLE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CORISQUE.



E soin de tromper ma Rivale
A si fort partagé mon esprit & mon
cœur;

Et ce que l'artifice étale,

A durant si long-temps suspendu ma douleur,
Que j'ay presque oublié l'ornement de ma teste,
Qu'un Satyre insolent, infame, & demy-beste,
M'auoit arraché dans le Bois,
Pour n'auoir pas voulu me soumettre à ses Loix;
Et ie ne sçay comment, apres vn tel outrage,
Ie pourray retirer ce gage.

A

Quel fut mon déplaisir en ce funeste jour,
 De me voir raurir cet atour,
 Pour me tirer des mains de l'infame Satyre!
 Je ne puis aisément le penser, ny le dire:
 Comme il est sans honte & sans cœur,
 Il eût usé de violence,
 Pour satisfaire sa vengeance,
 Et me punir de ma rigueur.
 J'ay ry de ses soupirs, j'ay méprisé sa flâme,
 Et ie l'ay fait servir toujours à mes desseins;
 C'est injustement qu'il me blâme
 D'auoir rendu ses vœux inutiles & vains:
 Si ie l'auois aimé, ie me croirois coupable,
 Mais on ne peut aimer ce qui n'est point aimable;
 Mon cœur n'en fut iamais charmé,
 Je le regarde & ie le traite
 Comme les herbes qu'on rejette
 Quand le suc en est exprimé.
 Sçachons si Coridon s'est rendu dans cet Antre,
 De ses plus doux plaisirs cette Grotte est le centre:
 Mais que vois-je deuant mes yeux?
 Est-ce vne illusion qui surprenne ma veüe?
 Suis-je de raison dépourueüe?
 Ou seroit-ce du Ciel vn coup prodigieux?
 Par quelle soudaine auanture
 Vne si lourde pierre a pû se détacher,
 Et tomber sur cette ouuerture
 Qui conduisoit dans le Rocher?
 Il n'est point arriué de tremblement de terre,
 Et le Ciel n'a pas fait éclater son Tonnerre:
 Tous mes vœux seroient accomplis,
 Si Coridon estoit avec Amarillis
 Dans cette paisible retraite.
 Guidé seulement de l'Amour,

FIDELLE,

3

Il doit estre arriué dans ce sombre séjour,
Si i'ay bien entendu ce que m'a dit Lizette.

Mirtil de fureur animé,

L'a peut-estre dans l'Antre avec elle enfermé;
Vn Amour en courroux a beaucoup de puissance,
Il peut tout renuerfer au gré de sa vengeance.
Mirtil pouuoit-il mieux seconder mes desirs,
Quand i'eusse esté l'objet de ses tendres soupirs?

Mais pour m'éclaircir de ce doute,
Du costé de ce Mont: prenons vne autre route.





SCENE II.

DORINDE, LINCO.

DORINDE.

SI tu veux parler franchement;
 Dès le moment que tu m'as veüe,
 Tu ne m'aurois point reconnuë
 Sous ce sauvage habillement.

LINCO.

Hé ! qui pourroit te reconnoistre,
 En te voyant ainsi paroistre?
 Quoy, Dorinde avec tant d'attraits
 Se cache sous les peaux des Hostes des Forests?
 Si les Chiens t'auoient veüe ainsi défigurée;
 Sans doute ils t'auroient déchirée:
 Mais quel est ton dessein? veux-tu perdre le jour?

DORINDE.

Tu vois vn effet de l'Amour
 Aussi nouveau que déplorable,
 Qui m'oste le repos, & me rend miserable.

F I D E L L E.

L I N C O.

Toy, Dorinde, qui sors à peine du Berceau,
Qui viens d'ouvrir les yeux au celeste Flambeau,
A qui ie formois le langage,
Que ie portois entre mes bras,
Et dont ie conduisois les pas
Dans ce foible & ce premier âge.
Toi qu'un Lezard & qu'un Oyseau
Ou le moindre bruit d'un Rameau,
Avant que de sentir les amoureuses peines,
Effrayoit si legerement,
Tu cours sans crainte incessamment
Les Forests, les Monts, & les Plaines;
Et depuis que tu sçais aimer,
Il n'est rien dans nos Bois qui te puisse alarmer.

D O R I N D E.

Vn cœur blessé d'amour, craint-il d'autre blessure?

L I N C O.

Ie connois que l'Amour, plus fort que la Nature,
Sur ton cœur amoureux exerce son pouvoir,
Puis que dans vne Fille il peut nous faire voir
Le courage d'un Homme, & d'un Loup la figure.

D O R I N D E.

Ah! si tu pouvois voir les peines que j'endure,
Tu verrois que mon cœur, sans oser soupirer,
Par un Loup devorant se laisse déchirer
De même qu'un Agneau qui souffre sans murmure.

L I N C O.

Ce Loup est Siluio qui déchire ton cœur.

D O R I N D E.

C'est luy de qui ie sens la funeste rigueur.

L I N C O.

Tu ne l'as pû toucher sous vne forme humaine,
 Ce cruel fut toujours insensible à ta peine,
 Et tu veux attirer son amour & ses yeux
 Par tout ce qui le charme & qu'il aime le mieux,
 Tu prens pour le gagner vne forme sauuage,
 Lors qu'il n'a pû se rendre aux traits de ton visage,
 Mais qui t'a pû seruir à ce déguisement?

D O R I N D E.

Ie t'expliqueray tout, écoute seulement.
 Ce matin, pour flater ma peine & mon attente,
 I'auois porté mes pas au pied de l'Erimante,
 (C'estoit là des Chasseurs le commun rendez-vous;
 Ils denoyent terrasser sous l'effort de leurs coups
 Cet affreux Sanglier, l'effroy de la Campagne)
 I'ay rencontré Melampe au bord de ce Ruisseau
 Qui d'un rapide cours descend de la Montagne,
 I'ay veu qu'il reposoit à la fraischeur de l'eau
 Dans vn Pré que borde cette Onde.
 Moy qui cheris plus tendrement
 Que toutes les choses du monde,
 Ce qui plaist à celuy que i'aime uniquement,

F I D E L L E.

Et dont ie cheris, quand il passe,
Jusqu'à l'ombre & jusqu'à la trace;
Lors que ie rencontray son Chien,
Ie ne puis t'expliquer quel plaisir fut le mien,
Ie le careffe & ie le flate.
Luy comme vn doux Agneau me presente la pate,
Quand ie voulus le ramener,
Croyant par ce present pouuoir plaire à son Maistre;
J'entendis sa voix resonner,
Et soudain ie le vis paraistre.
Ie ne te diray point quels furent nos discours;
Après mille fausses promesses,
Après mille & mille détours,
Il emmena son Chien, & garda ses careffes,
Et loin d'auoir pour moy quelque chose de doux,
Cet ingrat est party transporté de couroux.

L I N C O.

O cœur impitoyable, insensible, & farouche,
Que rien n'apriuoise & ne touche!
Mais, dy-moy, cette dureté
N'a point réueillé ta fierté?

D O R I N D E.

Ce Berger inhumain, par vn effet contraire,
Enflamant mon cœur amoureux,
A par le feu de sa colere
Redoublé mon amour, & fait croistre mes feux:
Après i'ay marché sur sa trace
Vers le rendez-vous de la Chasse;
J'ay rencontré Lupin, i'ay pris son vestement,
Afin de voir plus aisément

†

LE BERGER

Dans cet équipage champêtre
 Cet incomparable Chasseur,
 Sans que l'on pût me reconnoître,
 Et sans faire éclater le secret de mon cœur.

L I N C O.

Tu n'estois point accompagnée,
 Et sous la peau d'un Loup les Chiens t'ont épargnée,
 C'estoit bien exposer tes jours,
 Et vouloir en borner le cours.

D O R I N D E.

Les Chiens ont respecté celle qui devoit estre
 La proie & le butin de leur aimable Maître:
 Cependant j'ay suivi la foule des Bergers,
 Et me tenant hors de l'enceinte,
 Je regardois l'objet dont mon ame est atteinte,
 Qui d'un courage ferme affrontoit les dangers:
 Tout mon sang se glaçoit, j'estois dans la souffrance,
 Quand l'affreux Sanglier venoit à s'élançer,
 La valeur du Berger flattoit mon esperance,
 Quand ie luy voyois repousser
 Du terrible Animal l'extrême violence;
 Mais enfin sa fureur contraire à mes desirs,
 Troubloit cruellement ma joye & mes plaisirs:
 Comme vne tempeste soudaine,
 Offusquant tout à coup le Père des Saisons,
 Renuerse les Rochers, les Arbres, les Maisons,
 Et rauage tout dans la Plaine;
 Ainsi par un desordre égal
 Cét épouvantable Animal
 Méprisant des Chasseurs les fleches dangereuses,

F I D E L L E.

Et devenant plus furieux,
De ses defenſes écumeuſes

Déchiroit les limiers, & briſoit les épieux;

Helas! dans ce peril extrême

J'ay voulu mille fois compoſer par mes vœux

Avec ce Sanglier affreux,

Et ſauver par mon ſang l'unique objet que j'aime:

J'ay mille fois eu le deſſein

De faire de mon corps vn rempart à ſon ſein,

Et j'ay dit dans le cœur, au milieu des alarmes

Qui m'arrachotent ſouvent des ſouſpirs & des larmes:

Fier Animal, pardonne à l'objet de mon cœur,

Et ſur ma propre vie exerce ta fureur,

Quand Siluio pouſſé du beau feu qui l'anime,

Voulant du Sanglier ſe faire vne victime,

A détaché Melampe au combat préparé

Contre cet ennemy, qui de ſang alteré

Redoubloit en tous lieux ſa force & ſon courage,

Par les ſanglans effets de ſa funeſte rage.

Enfin ie ne puis t'exprimer

Quelle fut de ce Chien l'ardeur inſatiable;

Son Maître a ſujet de l'aimer,

Et ſon adreſſe eſt incroyable:

Comme on voit vn Lyon ardent & genereux

Euit du Taureau la corne meurtriere,

Et pour mieux ſ'affeurer l'honneur de la carrière,

Attendre le moment heureux

Qui découure ſon dos à ſes griffes mortelles,

Alors, certes, alors il déchire ſon flanc,

Et par mille atteintes cruelles,

Il rend vains ſes efforts, & verſé tout ſon ſang;

Ainſi d'une adreſſe pareille

Melampe éuite à tous momens

Du cruel Sanglier les premiers mouvemens,

LE BÉRGER

Et l'atteint enfin à l'oreille:
 C'est en vain qu'il veut résister,
 Alors il le secouë, & le fait arrêter;
 Il expose son corps aux mortelles atteintes,
 Et Silvio soudain a dissipé mes craintes,
 Il a pris & lancé le plus fort de ses traits
 Sur le Monstre de nos Forests;
 A la chaste Diane il a promis la hure,
 Et cet ennemy redouté
 'Au dessous de l'oreille a reçu la blessure
 Qui finit les malheurs où nous avons esté.
 Si-tost que ie l'ay vu terrassé sur le sable
 Aux pieds de l'aimable Berger,
 Mon cœur s'est réjoui d'un coup si favorable
 Qui d'un si cher objet écartoit le danger:
 Trop heureux Animal, que ie te porte enuie!
 Vne si belle mort vaut bien mieux que ta vie,
 Tu verses ton sang, & tu meurs
 Par les mains de celui qui ravit tous les corps.

L I N C O:

Mais que fera-t'on de la Beste
 Qui du noble Berger est la chere conquête?

D O R I N D E.

Ie n'en ay rien appris, & i'ay quitté ces lieux:
 Pour me dérober à leurs yeux:
 Je pense toutefois que selon la promesse
 Que le Berger a faite en cette extremité,
 On doit avec solennité
 Aller offrir la hure à la grande Déesse.

F I D E L L E .

29

L I N C O .

Mais quand veux-tu quitter ce rude habillement?
Veux-tu toujours paroître en ce déguisement?

D O R I N D E .

Lupin a mes habits, & ce n'est pas sans peine
Que pour le rencontrer ie porte icy mes pas;
Il me deuoit attendre aupres de la Fontaine,
Ie le cherche par tout, & ne le trouue pas.
Si tu m'aimes, Linco, soulage ma foiblesse,
Cherche-le dans ce Bois & ces lieux d'alentour,
Aupres de ce Buisson i'attendray ton retour;
Le trauail m'a laissée, & le sommeil me presse.

L I N C O .

Ne pars donc pas d'icy, ie vay pour le chercher;
Aupres de ce Buisson tu peux t'aller coucher.





SCENE III.

CHOEVR DE BERGERS,
ERGASTE.

LE CHOEVR.

Bergers, auez-vous sceu la fameuse victoire
 Que Silu'o vient de gagner?
 La mort du Sanglier l'a couronné de gloire,
 Au Temple de Diane il faut l'accompagner;
 Signalons aujourd'huy nostre reconnoissance,
 Il est nostre Libérateur,
 Honorons sa vertu de la bouche & du cœur,
 Et rendons cet hommage à sa haute vaillance;
 La Vertu n'attend pas icy sa recompense,
 Elle est au dessus des Autels
 Que luy peuuent dresser les profanes mortels;
 A de plus hauts honneurs elle a droict de pretendre,
 Mais c'est le seul tribut que nous pouuons luy rendre.

ERGASTE.

O funeste accident qui n'a point de pareil!
 Misérable Prouince aux pleurs abandonnée;
 Triste & lamentable journée,
 Que ne deuoit iamais éclairer le Soleil!

LE CHOEVR.

F I D E L L E.

15

L E C H O E V R.

Quelle est la triste voix qui donne ces alarmes,
Qui parle de malheurs, de soupirs & de larmes?

E R G A S T E.

Ennemis de nos jours, Astres pernicious,
Méprisez-vous la foy que nous devons aux Dieux?
Ne flatez-vous nos esperances,
Que pour nous condamner à de rudes souffrances?

L E C H O E V R.

C'est Ergaste qui vient, Bergers, qu'en dites-vous?
C'est luy que nous voyons, il s'approche de nous.

E R G A S T E.

[extrême]

Pourquoy m'en prendre aux Cieux dans ce malheur
Le Ciel est innocent, ie m'accuse moy-mesme,
I'ay produit cet embrasement,
Et causé le malheur qui menace nos testes:
Mais les Dieux sçauent bien que c'est innocemment
Que i'ay sur l'Arcadie attiré ces tempestes.
Amans infortunez, Mirtil, Amarillis,
Dans vn gouffre de maux tous deux enseuelis,
Que ie plains vostre sort, & que mon cœur soupire!
Et toy, triste Montan, miserable Titire,
Pere trop malheureux sur la fin de tes jours,
Prouince desolée, Arcadie affligée,
Tu ne seras iamais de tes maux soulagée,
Ie ne vois rien qui puisse en arrester le cours.

B

LE BERGER

LE CHOEVR.

Quel est cét accident qui nous rend misérables?
 Allons tous au deuant de luy,
 Bergers, apprenons aujourd'huy
 Quelles sont du Destin les Loix inévitables.
 Dieux immortels, lancerez-vous
 Sans cesse & sans pitié vostre foudre sur nous?
 Et rien ne pourra satisfaire
 Les ardeurs de vostre colere?
 Cher Ergaste, dy nous la cause de tes pleurs,
 Quelle est ton infortune, & quels sont nos malheurs.

ERGASTE.

Que voulez-vous que ie vous die?
 Ah! ne demandez pas vn si triste entretien,
 Je plains vostre sort & le mien,
 Je déplore les maux de toute l'Arcadie.

LE CHOEVR.

Dieux! que tu nous surprends par ces tristes discours!

ERGASTE.

En vain nous attendions d'une illustre Alliance,
 Et du repos, & du secours;
 Le Ciel ennemy de nos jours.
 A renuersé l'appuy d'une juste esperance.

LE CHOEVR.

Quels sont donc nos malheurs? parle plus clairement.

F I D E L L E.

15

E R G A S T E.

La Fille de Titire, hélas! quelle disgrâce?
L'appuy de sa vicillesse, & l'honneur de sa race,
De tout nostre Pais le plus bel ornement,
Celle qui par l'espoir d'un heureux Hyménée,
 Au Fils de Montan destinée,
 Deuoit enfin tarir nos pleurs,
Et par l'ordre des Cieux finir tous nos malheurs,
Ce modele parfait d'honneur & de sagesse,
 Cette incomparable Beauté,
 Ce miracle de pureté,
Je ne puis acheuer, & la douleur m'oppresse.

L E C H O E V R.

Quoy, seroit-elle morte?

E R G A S T E.

 Hélas! non, mais son sort
N'est pas fort éloigné d'une tragique mort.

L E C H O E V R.

Quelle triste nouvelle!

E R G A S T E.

 Ah! ce n'est rien encore;
Pleurez, Bergers, pleurez, sa mort la deshonoré.

L E C H O E V R.

La belle Amarillis meurt infame? & comment?

B ij

Nous fûmes tous saisis d'une crainte soudaine;
 Et nous voyans desesperez,
 Les Prestres se sont retirez,
 Pour appaiser du Ciel la vengeance prochaine;
 Nous répandîs des pleurs, & nous faisons des vœux;
 Lors qu'un Satyre malheureux,
 Est venu demander au Grand Prestre audience,
 Avec beaucoup d'empressement,
 Pour vne affaire d'importance
 Qui venoit d'arriver assez subitement.
 Par le devoir de mon office,
 Je l'ay dans le Temple introduit,
 Où d'abord cet Infame a pleinement instruit
 Les Ministres du Sacrifice.
 Si vous voyez, dit-il, des Signes malheureux,
 Si le Ciel reçoit mal vostre encens & vos vœux,
 Et si la flamme n'est pas pure,
 Apprenez aujourd'huy quelle en est l'auteur;
 Sçachez qu'une infidelle a violé sa foy,
 Et c'est dans l'Autel d'Erébins,
 Où suivant les transports du feu qui le domine,
 Elle commet un crime au mépris de la Loy.
 Allons dans l'Autel, & suivez moy,
 Nous surprentrons ces deux coupables,
 (Mais que nos esprits sont plongez
 Dans des tenebres effrayables!)
 Les Ministres alors ont esté soulagez,
 Ils ont cessé de craindre une commune peur;
 Voyant de leur malheur la cause découverte,
 Nicandre le premier des Ministres des Dieux,
 Fut nommé par Momus pour suivre le Satyre;
 Nous l'avons escorté dans ces funestes lieux,
 Où nous avons trouvé ce que je crains de dire;
 Des flambeaux allumez la soudaine clarté,

F I D È L L E :

A de cét Antre noir percé l'obscurité,
De la Nymphé coupable elle a frappé la veuë,
Et ne sçachant où se cacher,
Elle a voulu sortir par l'endroit du Rocher
Dont le malin Satyre auoit fermé l'issuë.

L E C H Œ V R.

Luy, que faisoit-il cependant?
Estoit-il le témoin d'un si triste accident?

E R G A S T E.

Après auoir montré le chemin à Nicandre,
Et le moyen de les surprendre,
Il s'est retiré promptement:
Mais hélas! pourray-je vous dire
Quels furent nos soupirs, & nostre étonnement?
Quand nos yeux eurent veu la Fille de Tirire?
Si-tost qu'elle fut prise, on vit sortir soudain
Mirtil animé de colere,
Qui le jagelet à la main,
S'efforça de venger la Nymphé qu'il reuere;
Le trait sur Nicandre lancé,
Par bonheur ne l'a point blessé,
Ou par hazard, ou par souplesse,
Il euita le coup qui portoit le trépas:
Mais malgré toute son adresse,
Sans ses habits pour estre il ne s'en sauoir pas,
Et Mirtil accablé d'une douleur extrême,
Demeura prisonnier avec celle qu'il aime.

L E C H Œ V R.

Que deuineriez vous, quand il fut arresté?

LE BERGER

ERGASTE.

Par vn autre chemin on l'a conduit au Temple:

LE CHOEVR.

Et pourquoy?

ERGASTE.

Pour ſçauoir de luy la verité,
Ou pour punir peut-eſtre vn crime ſans exemple;
Car enſin on l'a veu hautement violer
La Majeſté Sacerdotale;
Mais ie ne l'ay pû conſoler,
Et ma douleur eſt ſans égale.

LE CHOEVR.

Dans cét éuenement fatal,
Qui pouuoit t'empêcher de ſoulager ſon mal?

ERGASTE.

La Loy, qui nous defend de parler aux Coupables;
Sous des peines inéuitables:
Ainſi ne pouuant l'aborder,
Ie me ſuis ſeparé des autres.
Chers Bergers, à mes vœux daignez joindre les voſtres;
Ie m'achemine au Temple, & i'y vay demander,
Qu'il plaiſe aux juſtes Dieux d'arreſter les tempeſtes
Qui menacent nos teſtes.

LE CHOEVR.

Ergaſte, nous allons bien-toſt ſuivre tes pas.

F I D E L L E.

25

Quand nous aurons rendu l'honneur qu'il nous faut
A celui qui par ses combats [rendre
A secu du Sanglier hautement nous defendre.
Grands Dieux, par la pitié montrez-vous immortels.
Et calmez ce courroux contraire à vos Autels,





SCENE IV.

GORISQUE.

Glorieux ornemens d'une illustre Conqueste,
 Immortels & fameux Lauriers
 Qui couronnez le front des plus braues Guerriers,
 Seruez de parure à ma teste;
 J'ay vaincu dans le Champ d'Amour,
 Et ie dois pour ma gloire éterniser ce jour.
 Aujourd'hui le Destin, le Ciel & la Nature,
 Les Amis & les Ennemis,
 Par vne surprenante & nouuelle auanture,
 Semblent m'auoir esté soumis:
 J'ay tout ce que mon cœur desire;
 Tout m'a fauorisé, mesure jusqu'au Satyre.
 Coridon eust rendu mon sort moins glorieux,
 Et sans doute i'aime bien mieux,
 Pour rendre Amarillis beaucoup plus criminelle,
 Que Mirtil soit sorty de la Grotte avec elle.
 Qu'importe qu'il soit pris, si par l'ordre des Cieux
 On ne punit iamais que la Femme infidelle?
 Agreable Victoire! ô triomphe éclatant,
 Qui rendez mon esprit content!
 Mensonges amoureux, qui flatez ma memoire,
 Dressez vn trophée à ma gloire,

FIDELLE.

23

Sur cette langue, & dans ce cœur,
Vous avez vn pouuoir de tout autre vainqueur.
Mais c'est trop s'arrester, il faut prendre la fuite;
Je dois garder cette conduite,
Et dans vn lieu secret attendre tout du Sort.
Amarillis est prisonniere;
Mais enfin iusqu'apres sa mort
Ma vengeance n'est pas entiere.
Auant que de mourir elle peut m'accuser,
Et ie ne veux pas m'exposer
A parler deuant le Grand Prestre.
Fuyons, il n'est pas temps encore de parestre,
Il faut fauoriser par cét éloignement
Le succes du mensonge & du déguisement:
C'est dans cette Forest obscure
Que j'attendray la fin de toute l'auanture;
Et quand il sera temps, ma joye éclatera,
Peut-estre que Mirtil alors m'écouterà.
Que mon entreprise est heureuse!
Tout seconde les vœux de mon ame amoureuse.





SCENE V.

NICANDRE, AMARILLIS.

NICANDRE.

Celuy que ne pourroit toucher
 Vne si surprenante & si triste auanture,
 Auroit l'ame insensible & dure,
 Ou n'auroit point de cœur, ou l'auroit de rocher;
 Plus on te considere, & moins on le peut croire,
 Que ton cœur ait trahy ton deuoir & ta gloire,
 Et que la Vertu mesme ait pû se relascher.
 Qui pourroit voir sans pleurs vne Nymphé adorable,
 L'ouurage sans pareil de nos Dieux immortels,
 Digne de nostre encens, digne de leurs Autels,
 Dans vn estat si déplorable?
 Qui peut voir dans les fers de si charmans appas,
 Et ne s'affliger pas?
 Mais quand ie pense encor quelle est ton origine,
 Qu'elle est noble, qu'elle est diuine,
 Que Titire est ton Pere, & que l'Hymen vn jour
 Au Fils du grand Montan promettoit ton amour;
 Ces deux sages Bergers, nos Demons tutelaires,
 Qui tâchoient d'arrester le cours de nos miseres,
 Aigrissent mes justes douleurs.
 Et leur sort malheureux me fait verser des pleurs.
Quoy,

F I D E L L E.

25

Quoy, faut-il qu'une Nymphé & si digne, & si belle,
 Qui meritoit d'estre immortelle,
 Eprouve la rigueur du sort,
 Et soit si proche de la mort?
 Qui peut voir sans douleur cette funeste image,
 A plus de dureté qu'une Beste sauvage.

A M A R I L L I S.

S'il estoit vray que mon malheur
 Vint du déreglement de l'esprit & du cœur,
 Si ie me sentoie criminelle,
 Comme ie ne la suis que malheureusement,
 En apparence seulement,
 Alors, certes, alors la mort la plus cruelle,
 Seroit de mon amour le juste chastiment;
 Il faudroit dans mon sang laver mon innocence;
 Et mourant au pied des Autels,
 Je deurois appaiser la celeste vengeance,
 Et satisfaire encore à la Loy des Mortels:
 Ainsi mon ame consolée
 D'avoir mérité cette mort,
 Se soumettroit sans peine à la rigueur du Sort,
 Et souffriroit d'estre immolée:
 L'espoir de jouir d'un repos,
 Et plus tranquille & plus durable,
 Arresteroit le cours de mes tristes sanglots,
 Et me feroit trouver la mort plus agreable.
 Mais quelle est ma douleur, de voir finir mes jours;
 Avant que la Nature en ait borné le cours?
 D'un solide bonheur ie flatois mon attente,
 Mais hélas! ie meurs jeune, & ie meurs innocente.

NICANDRE.

Si les Hommes t'auoient accusé fausement
 D'un crime affez honteux pour noircir ta memoire;
 On repareroit aisément
 Ce qu'ils auroient pû faire au mépris de ta gloire;
 Mais les Dieux de leurs droicts paroissent si jaloux,
 Qu'on peut malaisément appaiser leur courroux.
 Dans vn malheur si déplorable,
 Je ne vois que toy de coupable;
 On vient de te trouuer dans le creux d'un Rocher
 Seule avec cet Amant qui t'auoit sceu toucher.
 Au Fils du grand Montan n'estois-tu pas promise?
 N'as-tu pas violé ta foy,
 Dans ce lieu malheureux où nous t'auons surpris?
 Peut-on estre innocente, en méprisant la Loy?

AMARILLIS.

Dy ce que tu voudras, exagere le crime,
 Dont ie suis aujourd'huy l'innocente victime;
 Je n'ay point attiré la colere des Cieux,
 Ny violé la Loy qui regne dans ces lieux.

NICANDRE.

Tu n'as pas violé la Loy de la Nature,
 Qui nous pousse à chercher ce qui plaist à nos yeux;
 Mais tu viens de pecher contre la Loy des Dieux,
 Qui veut que nous brulions d'une flamme plus pure.

AMARILLIS.

Les Hommes & les Dieux ont causé mon malheur;
 Et puis que le Ciel est l'auteur

F I D E L L E.

27

De toutes les tempestes
Qui tombent sur nos têtes,
Peut-on me punir aujourd'hui
D'une faute étrangère, & du crime d'autrui

N I C A N D R E.

Nymphé, modère ta colere,
Retiens ta langue & tes transports;
Les Dieux veulent que l'on reuere
Leurs impenetrables ressorts,
Que c'est injustement que de tous nos desastres
Nous voulons accuser & le Ciel, & les Astres!
Nous sommes icy bas de nos propres malheurs
Les instrumens & les auteurs,

A M A R I L L I S.

Aux volontez du Ciel mon ame abandonnée,
Accuse seulement l'aveugle Destinée,
Mais plutoſt il faut accuser
Celle dont la malice a voulu m'abuser,

N I C A N D R E.

Ton erreur amoureuse à ce malheur t'expose.

A M A R I L L I S.

Si ie me ſuis trompée, vne autre en eſt la cauſe.

N I C A N D R E.

On ſe laiſſe tromper, quand on aime vne erreur
Qui flatte la Nature, & qui charme le cœur.

C ij

A M A R I L L I S.

Auant ce malheur déplorable,
 T'ay-je donné sujet de me croire coupable?
 Et m'a-t'on iamais veu manquer à mon deuoir?

N I C A N D R E.

Ta derniere action nous le fait assez voir.

A M A R I L L I S.

Des sentimens du cœur, souvent les apparences
 Donnent à nostre esprit de fausses connoissances.

N I C A N D R E.

On ne sçauroit du cœur penetrer les ressorts,
 Et l'on en doit juger sur la foy du dehors.

A M A R I L L I S.

Par les yeux de l'esprit on en voit le mystere.

N I C A N D R E.

Sans le secours des sens, nostre esprit ne voit guere;

A M A R I L L I S.

Les sens, sans la raison, sont dans l'aveuglement.

N I C A N D R E.

Elle éclaire inutilement,
 Lors que l'apparence est contr'elle.

FIDELLE.

29

AMARILLIS.

Pense-tu me montrer que ie suis criminelle?

NICANDRE.

Quel dessein dans la Grote a pû guider tes pas?

AMARILLIS.

C'est ma credulité, ne m'en accuse pas.

NICANDRE.

Peux-tu, sans meriter du blâme,
Exposer ton honneur à l'objet de ta flamme?

AMARILLIS.

Vne Amie infidelle a trahy mon honneur,
Elle a seule causé mon funeste malheur.

NICANDRE.

Ta passion est ton Amie.

AMARILLIS.

C'est Corisque qui m'a trahie.

NICANDRE.

Il est doux de se voir liurer à son Amant,
C'est vne trahison qu'on pardonne aisément.

C iij

A M A R I L L I S.

Quand Mirtil est entré dans l'Antre d'Ericine,
 L'ignerois qu'il y fut, & ne m'en doutois pas.

N I C A N D R E.

Quel est donc le dessein, & quels sont les appas
 Qui t'ont conduite à ta ruine?

A M A R I L L I S.

Ce n'est pas pour Mirtil, si j'eus quelque dessein.

N I C A N D R E.

Nymphé, tu t'excuses en vain;
 Ta faute n'est que trop connue,
 Et ta cause est mal soutenue.

A M A R I L L I S.

Que sur cette imposture il soit interrogé.

N I C A N D R E.

Mirtil est dans ton crime vn peu trop engagé.

A M A R I L L I S.

Interroge Corisque, écoute son langage;
 Je m'en tiens à son témoignage.

F I D E L L E.

31

N I C A N D R E.

Et de quel poids peut estre vne Femme sans-foy,
Qui t'engage à trahir ton deuoir, & la Loy?

A M A R I L L I S.

Si tout le monde me condamne,
L'attesteray le nom de la chaste Diane.

N I C A N D R E.

Nymphé, ce seroit te flater,
Tu ferois à Diane vne sensible injure,
Ton crime feroit voir que ta langue est parjure,
Appaise son courroux, au lieu de l'irriter,
Parle plus clairement, & laisse le mensonge:
Tout ce que tu m'as dit peut passer pour vn songe,
Prepare ton esprit quand il faudra parler,
Et ne crois pas toujours pouuoir dissimuler.
On ne se peut lauer que d'une eau pure & belle,
Et le langage est faux quand l'ame est criminelle,
On se defend toujours en vain,
Et mesme on se fait tort, quand le crime est certain;
Tu deuois sur tes sens remporter la victoire,
Et plus que de tes yeux, auoir soin de ta gloire.
Pourquoy pers-tu le temps? pourquoy t'abuses-tu?
Ce n'est que par la mort qu'on venge la Vertu.

A M A R I L L I S.

Quoy, mourir de la sorte! Helas, sage Nicandre,
Nul ne prendra soin de mes jours.

LE BERGER

Me laissera-t'on sans secours,
 Sans m'écouter, ny me defendre?
 N'exciteray-je dans le cœur
 Qu'une pitié sans assistance?
 Et m'ostera-t'on l'esperance
 De voir la fin de mon malheur?

NICANDRE.

Nymphes, la plainte est inutile:
 Si tu n'as pas toujours écouté ton deuoir,
 Montre dans ta disgrâce une ame plus tranquille,
 Et bannis de ton cœur un lâche desespoir,
 Vers le lieu de ton origine
 Eleue ton cœur & tes yeux,
 Tout se fait par l'ordre des Dieux,
 Et tout coule icy bas d'une Source diuine,
 Comme d'une Fontaine on voit naistre un Ruissseau,
 Et comme on voit d'une racine
 Sortir & croistre un arbrisseau.
 Bien que par un ordre adorable
 Et les maux & les biens soient meslez icy bas,
 Ce qui paroist un mal, bien souuent ne l'est pas,
 Et tel nous semble heureux, qui n'est qu'un miserable.
 Le Souuerain Maistre des Dieux,
 Et la Diuinité que ie sers en ces lieux,
 Peuent voir aisément la peine & la tristesse
 Que me fait ressentir le malheur qui te presse.
 Si ie t'ay parlé librement,
 C'est comme un Medecin qui sonde hardiment
 L'endroit le plus profond d'une grande blessure,
 Et malgré les maux qu'on endure,
 N'a pas le cœur touché des plaintes ny des pleurs;
 Sa pitié deuiendroit mortelle,

F I D E L L E.

39

Si sa main estoit moins cruelle,
Et si de son malade il flatoit les douleurs,
Rassure ton esprit, appaise tes alarmes,
Retiens tes soupirs & tes larmes,
Souffre ce que le Ciel a de toy resolu,
Et reuere-en tremblant son pouuoir absolu.

A M A R I L L I S.

Helas! cette Sentence est vn coup de Tonnerre,
Soit qu'elle soit écrite au Ciel, ou sur la Terre:
Mais le Ciel ne peut pas me soumettre à ce Sort;
Puis qu'il connoist mon innocence,
N'est-il pas obligé de prendre ma defence,
Et de me deliurer d'une honteuse mort.

Mais dequoy me sert de me plaindre?
Et que puis-je esperer, lors que j'ay tout à craindre?
Nul ne vient pour me secourir;
Mourons donc sans tarder, puis qu'il me faut mourir:
Ha! qu'il est malaisé de subir sans murmure

Vne Loy si triste & si dure!
Nicandre, si mon sort a pû toucher ton cœur,
Disere encor vn peu de me conduire au Temple;
Et retarde l'effet de ce tragique exemple
Qui doit m'abandonner à mon dernier malheur.

N I C A N D R E.

Nymphe affligée & malheureuse,
Tu renst ta destinée encor plus rigoureuse;
Appaise ta douleur, modere tes transports,
Celuy qui craint la mort, endure mille morts;
La mort n'a rien d'affreux, que la crainte qu'imprime
La rigueur du suplice, & la honte du crime.

Et quiconque meurt promptement,
Se dérobe à la crainte, & finit son tourment.

A M A R I L L I S.

Il est vray ; mais enfin le mal qui me possède
Me permet d'espérer encor quelque remede.
Ha ! Pere infortuné, doux espoir de mes jours,
Me laisserez-vous sans secours ?
Abandonnerez-vous vne Fille si chere ?
Et ne serez-vous pas encor vn coup mon Pere ?
Ha ! si le dois mourir, ne me refusez pas
Les derniers baisers du trépas.
Dans cette funeste auanture
Le mesme fer sans doute ouurira nos deux cœurs,
Vostre sang coulera d'une mesme blessure,
Et nous aurons mesmes douleurs.
Pere trop malheureux, écoutez ma priere,
Je n'inuoquay iamais vostre nom vainement ;
Venez pour me donner quelque soulagement,
Auant que de fermer les yeux à la lumiere.
Quoy, faut-il que ie sois sans appuy, sans espoir,
Epouse le matin, & Victime le soir ?

N I C A N D R E.

Appaise ta douleur, ô Nymphe infortunée !
Tu murmures en vain contre la Destinée ;
Ne viens plus nous troubler par tes tristes accens,
Et souffre constamment la douleur que tu sens ;
Il est temps de partir, & mon deuoir m'oblige
A te conduire au Temple au pied de nos Autels ;
Quoy que ton infortune & me touche, & m'afflige,
Il me faut obeïr aux Loix des immortels.

AMARILLIS.

Adieu donc, paisibles retraites,
Agréables-Forests, doux séjour des Zephirs;
Vous fustes les témoins de mes peines secrètes,
Receuez mes derniers soupirs;
Et dans vostre demeure sombre,
Quand le fer de ma vie aura tranché le cours,
Receuez encore mon ombre,
Et dans ces Lieux sacrez conservez-la toujours;
Puis qu'il faut enfin que ie meure,
Je ne puis dans le monde avoir d'autre demeure;
L'Enfer n'est destiné que pour les criminels,
C'est là qu'ils sont punis par des feux eternels,
(Et puisqu'il plaist aux Dieux, ie ne suis point coupable)
Le Ciel est vn séjour digne de tous nos vœux;
Mais helas! vne misérable
Ne seroit point receuë au rang des Bienheureux.
Ah! Mirtil, que cette journée
Qui me fit voir aimable à tes yeux abusez,
Rend funeste ma destinée,
Par les maux qu'elle m'a causez!
Dequoy tsert enfin d'avoir chery ma vie,
Puis qu'elle va pour toy m'estre bientost ravie?
Quoy qu'on me condamne à la mort,
Je n'en suis pas plus criminelle;
C'est pour t'avoir esté cruelle,
Que i'éprouve aujourd'huy la cruauté du Sort;
Et tu sçais que mon innocence
Ne s'est iamais rendue à ta perseuerance.
Amant pour moy trop amoureux,
Ou pour toy trop respectueux,
Il valoit mieux sans doute, apres t'avoir sceu plaire,

Eviter ta presence, ou bien te satisfaire.
 Oüy, ie meurs innocente en ce funeste jour,
 Malgré ma retenüe, & malgré ton amour,
 Ie meurs sans toy, Mirtil, doux espoir de mon ame,
 Ie meurs sans te donner aucun fruit de ta flame.
 Ah! Mirtil..

N I C A N D R E.

Justes Dieux! elle finit ses jours;
 Venez la soutenir, venez à mon secours.
 Que cette aventure me touche!
 Et que cet accident paroist prodigieux!
 Cette Nymphé expire à mes yeux,
 Le nom de Mirtil à la bouche,
 L'amour & la douleur dans cet événement
 Ont prévenu le châtiment
 Que luy reseruoit la Justice
 Par vn rigoureux sacrifice:
 Mais elle n'est pas morte, & ie sens que son cœur
 Palpite encore avecque peine;
 Il faut secourir sa langueur,
 Portons-la, sans tarder, au bord de la Fontaine,
 Rappelions avec l'eau ses esprits égarez
 Qui se sont pres du cœur sans doute retirez.
 Mais quoy, cette pitié n'est-elle pas cruelle?
 Peut-estre il vaudroit mieux ne la point secourir,
 Elle cede à l'excès d'une douleur mortelle
 Pour éviter le fer dont elle doit mourir.
 Ce seroit luy manquer, & manquer à moy-même;
 Il faut la soulager dans ce peril extrême;
 Il n'appartient qu'aux Dieux de sçavoir l'avenir,
 Et iamaïs nostre esprit ne le doit prévenir.

SCENE



SCENE VI.

CORIDON.

IE crois malaisément tout ce que le Satyre
 Contre Corisque a pû me dire,
 Il l'a, pour me tromper, finement inuenté,
 C'est vn piège qu'il tend à ma credulité,
 Il la veut à mes yeux faire voir infidelle.
 Quoy, l'auroit-on surprise avec vn autre Amant,
 Dans l'Antre où ie deuois me trouuer avec elle:

Si Lizette ne ment.

Mais que vois-je? cette ouuerture
 Est fermée ainsi qu'il m'a dit,
 C'est vne forte conjecture

Qui trouble ma raison, & me rend interdit.

Connoissant ton humeur volage,
 I'auois bien préueu ton malheur,
 Corisque, vn esprit si trompeur,

Estoit de ta ruine vn assuré présage,
 Ou plustost vn remède à mon cœur enflamé,
 Si de tes feints regards il n'eut esté charmé.

Que ie suis aisé que mon Pere
 M'ait fait arrester pres de luy!

L'en auois vn mortel ennuy,

Et ce commandement me sembloit bien seuer.

D

Que d'ennuis & de soins m'alloit coûter ce jour;
 Si l'eusse esté dans l'Antre au gré de mon amour!
 Mais dois-je en ce malheur courir à la vengeance?
 Et contre cette ingraté exciter mon courroux?
 Ah ! l'ay pour elle encor, malgré son inconstance,
 Des sentimens tendres & doux;
 Mais sa perfidie est extrême,
 El'e m'a trompé lâchement.

Non, non, elle s'abuse, & se trompe elle-même,
 Lors qu'elle me prefere vn miserable Amant:
 Je vivois sous ses loix, & ie n'aimois rien qu'elle,
 L'estois discret, i'estois fidelle,
 Celuy qu'elle caresse est vn petit Berger,
 Perfide, vagabond, indiscret, étranger:
 L'outrage est réparé, cette ingrate me vange,
 Lors qu'elle m'abandonne, & qu'elle court au changs
 Et quand ie pers son amitié,

J'ay bien moins de courroux que ie n'ay de pitié:
 Elle me fait honneur, lors qu'elle est inconstante,
 Et ie suis redevable à son humeur changeante.

Quelle est la gloire & le plaisir,
 D'avoir part à l'amour d'une Femme indiscrette,
 Perfide, legere, & coquette,
 Qui se laisse emporter à son premier desir?
 Mais si tant de mépris ne peut toucher ton ame,
 Regrette au moins le bien qu'on dérobe à ta flamme,
 Songe à ce que tu pers par vne injuste Loy.

Non, non, ie ne l'ay point perduë,
 En vain l'aurois-je retenuë,
 Puis qu'elle n'estoit point à moy:
 J'ay dissipé la nuit de mon erreur extrême,
 Et ie me suis rendu pleinement à moy-même,
 Apres avoir repris & mon cœur & ma foy.
 Est-ce vne perte enfin qu'une Femme volage,

F I D E L L E :

39

Et qu'une Beauté sans pudeur,
De qui les sentimens cachez au fond du cœur
Estoient aussi fardez que l'estoit son visage?
C'estoit vne ingrante Beauté,
Vn phantôme d'amour & de fidelité,
Vne Femme sans cœur, & pleine d'artifice;
Et ce favorable accident
Me dérobe à son injustice,
Et malgré ses desseins, ie gagne en la perdant:
Oüy, ie scauray trouver de plus aimables Femmes,
Qui me traiteront mieux que celle que ie perds;
Mon cœur brûlera d'autres flammes,
Et ne gemira plus sous de si rudes fers:
Elle ne peut gagner vn cœur aussi fidelle
Que celui qu'elle perd par son indigne choix,
Et l'Amant qui viura sous ses injustes Loix,
N'aura pas tant que moy de constance & de zele:
Elle m'auoit donné sa foy,
Mais n'estant plus sous son empire,
Je pourrois l'accuser d'auoir blessé la Loy,
Selon le conseil du Satyre:
Mais ie suis au dessus de mon ressentiment,
Vn cœur comme le mien doit agir autrement,
L'inconstance d'une Maistresse
Ne doit causer en luy ny trouble, ny tristesse;
Et quiconque en est allarmé,
N'a pas le cœur bien fait, & doit estre blâmé.
Je consens donc, quoy qu'il m'arriue,
Que Corisque aujourd'huy me quitte, & qu'elle viue,
Qu'elle se dérobe au trépas,
Et qu'un autre Berger adore ses appas:
Je veux qu'elle suruiue à sa lâche inconstance,
Et que sa trahison me serue de vengeance,
Je ne l'aime, ny ne la hais,

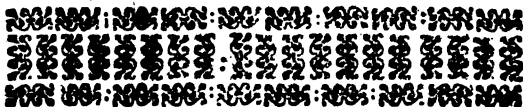
D ij



LE BERGER

Je l'abandonne pour iamais,
Sans dépit & sans jalousie,
Aux desirs de son Fauory,
Son inconstance m'a guery
De l'amoureuse frenesie,
Et ie méprise enfin ce que i'auois chery.





SCENE VII.

SILVIO.

NOn, tu n'es pas vne Déesse,
 Et les Esprits impurs te dressent des Autels;
 Ce sont, lâche Vénus, de profanes mortels
 Qui vivent sous tes Loix, & cherchent ta molesse.
 Tes Temples sont toujours ouverts
 Aux crimes de tout l'Vniuers;
 Mais ce sont plustost des aziles
 Du Vice & de la Volupté,
 Où sous le nom fameux d'une Diuinité,
 L'injustice est permise, & les crimes faciles.
 Tu produis le déreglement
 Par des amorces agreables,
 Et par le nombre des coupables
 Tu peches plus impunément.
 La raison est ton ennemie,
 Le crime & les larcins sont l'objet de tes vœux,
 Tu gastes les esprits, tu les rends malheureux,
 Et tu les couures d'infamie.
 Digne Fille du Flot amer,
 Cruel Monstre conçu dans le sein de la Mer,

Tu n'excites que des orages
 Sous l'esp'oir des appas qui nous trompent toujours;
 Tu ne causes que des naufrages,
 Et l'on doit t'appeller la honte de nos jours,
 La mere du desordre & non pas des amours.
 Dans quel gouffre de maux, & dans quelle infortune,
 As-tu plongé ces deux Amans?

Si ta force n'est pas commune,
 Brise, brise leurs fers, & finy leurs tourmens,
 Sauve-la, si tu peux, cette Nymphe opprimée,
 Et de tes vains appas honteusement charmée.
 Belle & chaste Diane, ah! qu'heureux est le jour
 Que ie vous consacray mon cœur & mon amour!
 Vous estes mon secours, vous estes ma Déesse,
 C'est pour vous seulement que i'ay de la tendresse;
 Les Astres les plus beaux qui brillent dans les Cieux,
 Ont moins d'éclat que vous, moins pures sont leurs
 Et vous regnez dans ces bas lieux [flames;
 Sur les cœurs genereux, & sur les belles ames.
 Vos deuots ont toujours de plus nobles emplois
 Que ces effeminez qui vivent sous les Boix
 D'une Diuinité sans honneur & sans gloire.
 La mort des Sangliers fait nos plus doux ébats,
 Nous remportons sur eux vne pleine victoire,
 Et ces lâches Amans en souffrent le trépas.

Bel Arc, & vous traits inuincibles,
 Defendez-moy toujours de ces traits inuisibles
 Dont Amour attaque les cœurs;
 Parois effeminé, parois avec tes armes,
 Ie me moque de tous tes charmes,
 Ie ne seray iamais de tes adorateurs:
 Non, ie ne te crains point, Enfant plein de foiblesse,
 Ie veux malgré ton Arc te mépriser sans cesse.
 C'est. Il me semble auoir oüy

Echo, qui dans ce Bois résonne:

Mais n'est-ce point Amour qui toujours m'entourne,
Et qui vient me vanter son pouuoir inouï?

Oüy. C'est toy qui répons, Enfant plein d'imposture:
N'es-tu pas le Fils de Vénus?

Ses larcins amoureux ne sont que trop connus,
Et tu dois ta naissance à cette Mere impure.

Pere. Elle estoit fort pure, & conseruoit sa foy,
Quand Mars auoit pour elle vne ardeur legitime:
N'es-tu pas conçu par vn crime?

Peux-tu me démentir, infame? répons-moy.

Moy. Toy-mesme & Vulcain, ne fut iamais ton Pere;
Il faut te découurir cet important mystere.

Tatie. Dois-je obéir à ce commandement?
Cherche ailleurs de l'obeïssance.

Que feras-tu de moy, qui crains peu ta puissance,
Et qui sçay t'opposer vn cœur de diamant?

Amant. Jeune insensé, quelle est ta resverie,
Tu crois m'inspirer de l'amour:

Mon ame est elle propre à ton affecterie?

Quand veux-tu dans mon cœur établir ton séjour?

Ce jour. Si promptement? ah! ne vien pas encores:

Mais quelle est la Beauté qu'il faudra que j'adore?

Dore... C'est begayer, c'est mal articuler,

Tu veux dire Dorinde, apprens donc à parler.

N'est-ce point cette Nymphé à qui ie suis rebelle?

Dorinde, à qui ie porte vne haine mortelle?

Elle. Veux-tu dompter mon cœur comme le sien?

Est-ce avec mon Arc, ou le tien?

Le tien. Quoy donc, mon Arc seruiroit à me nuire?

Ie sçauray bien mieux me conduire.

Tu te vantes à tort d'auoir l'esprit Diuin;

Tu n'es qu'un faux Prophete, & tout remply de vin.

Deuin. Mais c'est un Loup que ie vois, ce me semble;

Caché dans ce Buisson épais,
 Cette Beste au moins luy ressemble.
 C'en est vn, preparons le plus fort de mes traits.
 O que ce jour m'est agreable!

Que Diane aujourd'huy me paroist favorable!

Elle couronne mes travaux

Par la mort de deux animaux.

Mais pourquoy diferer plus long-temps ma victoire?

Belle & chaste Diane à qui ie dois ma gloire,

Ie prens en vostre nom le trait le plus fatal

Pour terrasser cet animal:

Conduisez cette fleche, assurez ma conqueste,

C'est vous que ie veux implorer,

Et ie pretens vous consacrer

La dépouille de cette Beste,

O le beau coup! qu'il est heureux!

Qu'il a bien secondé mes vœux!

Il faut que les cailloux rendent sa mort certaine,

Il faut que i'en aille chercher,

(Il pourroit icy se cacher)

Mais ie n'en trouue qu'avec peine.

Suis-je pas aueuglé du bonheur de mon sort?

Ce que i'ay dans les mains va luy donner la mort.

Iustes Dieux! quel objet se presente à ma veüe?

Que l'auanture est impréueüe!

Malheureux que ie suis, quel coup a fait ma main?

Helas! qu'il est funeste, & qu'il est inhumain!

Accident triste & déplorable,

Qui me va rendre misérable!

Quoy, sous la peau d'un Loup un Berger est blessé?

Helas! qui l'eut iamais pensé?

Si ie ne suis déceü, ie croy le reconnoistre:

Linco le soutient par les bras.

Comment oseray-je paroistre,

F I D E L L E.

45

Le voyant si pres du trépas?
O fleche infortunée! ô funeste-Diane!
Chasseur malheureux & profane,
Brise ton Arc, brise tes traits,
Et quitte le soin des Forests:
Pour sauuer mes amis, i'eusse donné ma vie,
Et j'ay versé le sang d'autrui.
Mais voicy le Berger à qui ie l'ay ranie,
Le suis plus malheureux que luy!





SCENE VIII.

LINCO, SILVIO, DORINDE.

LINCO.

Soutiens-toy sur mes bras, soulage ta foiblesse,
 J'ay pirié du mal qui te presse.

SILVIO.

O Dieux! c'est Dorinde: Ah! ie meurs.

DORINDE.

Cher Linco, dans l'excès de mes vives douleurs,
 Que ton secours m'est salutaire!
 Tu me donnes la vie, & tu me fers de Père.

SILVIO.

Oüy, c'est Dorinde, c'est sa voix:
 O funeste auanture! elle est presque aux abois.

DORINDE.

Par vne suprême puissance
 Qui nous fait dépendre du Sort,

F I D E L L E.

47

Tu reçois mes soupirs le jour de ma naissance,
Et tu vas recueillir les soupirs de ma mort;
Tes soins dans le berceau m'ont esté salutaires,
Ils me seront encor au tombeau nécessaires.

L I N C O.

Quand ie te vois souffrir tant de viues douleurs,
Ie ne puis te répondre; accablé de tristesse:
Tu fais mourir ma voix, & le mal qui te presse
Dissout mes paroles en pleurs.

S I L V I O.

O terre, sous mes pas ouvre tes noirs abîmes,
Et ne retarde point la vengeance des crimes.

D O R I N D E.

Modere ta plainte & tes pas,
Cher Linco, ta viresse augmente ma blessure,
Et ta pitié ne guerit pas
La douleur que ie sens, ny les maux que i'endure.

S I L V I O.

Ah! malheureuse Nymphe à qui i'oste le jour,
C'est mal récompenser tes soins & ton amour.

L I N C O.

Ne te rends pas, Dorinde, à ta douleur cruelle,
Ta blessure n'est pas mortelle.

DORINDE.

Ah! ie n'ignore pas que le meſme Deſtin
 Qui nous fait commencer, nous conduit à la fin:
 Mais dy moy par quelle auanture,
 Et de qui i'ay receu cette grande bleſſure?

L I N C O.

Dorinde, il n'eſt pas temps encor de ſe venger,
 Il faut ſonder ta playe, il faut te ſoulager.

S I L V I O.

Que fais-je dans ces lieux? ſouffriray-je ſa veuë?
 Et mon cœur aura-t'il aſſez de dureré?
 Euitons ſes regards, cherchons l'obſcurité,
 Sa preſence déjà me tourmente & me ruë,
 Ses yeux redoublent ma douleur,
 Sa voix eſt vn poignard qui me perce le cœur;
 Mais hélas! ie ne puis éuiter ſa preſence,
 Et mon Deſtin m'entraîne avecque violence.

DORINDE.

Auant que de ceder à la rigueur du Sort,
 Que ie ſçache du moins qui m'a donné la mort.

L I N C O.

C'eſt Silvio qui t'a bleſſée,
 En chaffant dans ce Bois d'une ardeur inſenſée.

DORINDE.

DORINDE.

Helas! comment sçais-tu que c'est vn de tes coups?

LINCO.

Je reconnois le trait.

DORINDE.

Ah! que ce coup m'est doux;
 Je ne regrette point la vie,
 Si Silvio me l'a ravie.

LINCO.

Le voila qui paroist, ce Chasseur malheureux;
 Cet indigne objet de tes feux,
 Il a les yeux baissés, & le visage blême,
 Et semble s'accuser soy-même.
 Hé bien, es-tu content de ce coup inhumain?
 Voy ce qu'a fait ton Arc, voy ce qu'a fait ta main,
 Méprise mes conseils & mon experience,
 Aux plaisirs de nos Bois donne la préférence,
 Pour suivre ton humeur, tu causes le trépas
 D'une Nymphé qui t'aime, & que tu n'aimes pas.
 Mais que deviendras-tu, si par cette blessure
 Elle finit sa vie, & les maux qu'elle endure?
 Pourras-tu t'excuser sur ton aveugle erreur?
 Mais quoy, dois-tu chasser avec tant de fureur?
 Tous les Bergers du voisinage
 Sont couverts de la peau des Loups:
 Tu devois regarder où tu vides tes coups,

E

Et vaincre les transports de ton humeur sauvage;
 Qui présume de soy, par soy-mesme est seduit,
 Et c'est de son orgueil le miserable fruit.

Cet accident triste & funeste,
 Sans doute est arrivé par vn ordre Celeste;
 Ce n'est point par hazard, & ce fantôme vain
 N'a pas guidé le trait qui partoit de ta main;
 Les Dieux ont des desseins qui sont impénétrables,
 Ils permettent souuent ces malheurs déplorables;

Ta cruauté déplaist aux Dieux,
 Le mépris de l'amour leur est injurieux,
 Ils ne peuvent souffrir qu'on ait tant de constance,
 Qui veut estre comme eux, irrite leur vengeance.
 Mais tu ne parles point, toy qui d'un ton altier
 Me répondois tantost, & paroissais si fier?

DORINDE.

Laisse dire à Linco tout ce qu'il voudra dire,
 Il ne connoist pas bien le pouuoir & l'empire
 Que l'amour, Siluio, te donnoit sur mon cœur;
 Depuis l'heureux moment qu'il en estoit vainqueur,

C'est injustement qu'il te blâme,
 Tu m'as percé le sein, mais il estoit à toy;
 Malgré ta cruauté, tu regnois sur mon ame,

Je ne vivois que sous ta loy;
 Ce qu'auoient fait tes yeux, tes mains l'ont voulu faire,
 Et l'amour auoit fait ce qu'a fait ta colere.

Tu me vois maintenant dans l'estat malheureux
 Qui fait le comble de tes vœux;

J'ay rendu parfaite ta joye,
 Tu m'as voulu blesser, & c'estoit ton dessein.

Hé bien, tu m'as percé le sein,
 Et je suis à ce coup ta malheureuse proye;

F I D E L L E.

51

Si tu nes pas encor satisfait de mon sort,
Tu le vas estre par ma mort,
La pitié dans ton cœur n'a point trouué de place,
Tu fus toujours pour moy de rocher ou de glace,
Tu te moquois toujours d'un air plein de rigueur,
Quand ie disois qu'Amour m'auoit blessé le cœur.
Cruel, peux-tu douter que tes mains m'ont blessée?
Tu vois ta fleche encordans mon sein enfoncée,
Insensible à l'amour, tu riois de mes pleurs;
En croiras-tu mon sang, & mes vives douleurs?
Que si ton ame encore est assez genereuse,
S'il reste dans ton cœur quelque doux sentiment,
Pousse au moins vn soupir à mon dernier moment,
Et ie me croiray trop heureuse:
Tu couronneras mes souhaits,
Si d'une parole obligeante,
Lors que tu me verras mourante,
Tu me dis seulement, Dorinde meurs en paix.

S I L V I O.

Ah! ma chere Dorinde, objet digne de larmes,
Ie souffre mille maux diuers:
Helas! tu n'es à moy que lors que ie te perds,
Et tu meurs sous l'effort de mes cruelles armes.
Si par le caprice du Sort,
Pendant tes plus beaux jours mon cœur te fut rebelle,
Il viura sous tes loix, malgré mesme la mort,
Et te sera toujours fidele.
Ie viens de te blesser, auance mon trépas;
Oüy, venge ton amour, & venge tes appas,
Sois cruelle à ton tour, & sois inexorable:
Si ie fus l'ennemy de tes plus doux plaisirs,
Tu me vois à tes pieds, méprise mes soupirs,

E ij

Et ne m'accorde pas vn regard favorable.

Voila mon Arc, voila mes traits,

Ne punis pas mes yeux pour venger ces attraitz,

C'est peu que la clarté par toy leur soit ravie,

Perce, perce mon sein, & m'arrache la vie,

Le le découvre à tes regards:

Tu seras aujourd'huy justemens inhumaine,

Je suis trop digne de ta haine;

Que mille traits sur moy volent de toutes parts.

DORINDE.

Quoy, fraper ce beau sein! cet écueil de mes larmes,

Battu du vent de mes soupirs!

Ah! tu ne devois pas m'en faire voir les charmes,

Pour me faire approuver tes violens desirs.

Quoy, Berger, est-il bien possible

Que ton cœur à mes maux soit devenu sensible?

Je me trompe peut-estre, & ce sein que je vois

Est vn marbre poly dont la blancheur éclate;

Peut-estre qu'il résiste aux amoureuses Loix,

Qui peuvent rendre vno ame & tendre & delicate,

Non, non, je ne veux pas m'abuser à mon tour,

Et s'il faut te blesser, j'en conjure l'Amour:

Pour satisfaire ma vengeance,

J'appelle à mon secours son Arc & sa puissance;

Ja ne puis me venger plus agreablement;

Que de te voir enfin devenir mon Amant.

Heureux soupirs, heureuses peines,

Bien heureux est le jour que je sentis vos coups,

Et qu'Amour me donna des chaisnes

Qui m'ont fait vn destin si charmant & si doux!

Mais c'est trop à mes pieds marquer ton esclavage;

Et si je suis l'objet de tes tendres amours,

FIDELLE.

53

Quitte cette posture, & conserue tes jours:
Je ne veux de ta foy que ce dernier hommage,
Que le Ciel à son gré dispose de mon sort;
Qu'il m'ordonne de viure ou de souffrir la mort;
Le pouuoir de l'Amour est vn pouuoir suprême,
En dépit du tombeau ie viuray dans toy même;
Et quoy qu'il me faille souffrir;
Siluio, si tu vis, ie ne scaurois mourir.
Que s'il faut venger ma blessure,
Brise l'Arc qui l'a faite, & qui seul m'a causé
Toutes les peines que i'endure,
Puis qu'il en est coupable, il doit estre brisé.

LINCO.

Sentence juste & fauorable!

SILVIO.

Qu'il périsse donc aujourd'huy
Cet Arc funeste & miserable
Qui fait mon crime & mon ennuy:
Et vous fleches encore teintes
Du sang de l'aimable Beauté
A qui ie rends ma liberté,
Vous ne causerez plus de mortelles atteintes,
Sœurs d'un Arc funeste & fatal,
Vous ne serez plus décochées;
Vous m'avez causé trop de mal,
Vos plumes seront arrachées:
Tu me l'auois bien dit, Amour, à qui nos cœurs
Rendent tost ou tard vn hommage,
Par la voix de l'Echo dans ce sombre Bocage:
Tu m'auois annoncé ma joye & mes douleurs.
E iij

54

LE BERGER

Amour, à qui les Dieux rendent obeissance,
 Mon suplice autrefois, maintenant mon plaisir,
 Si ton pouuoir éclate au gré de ton desir,
 A te soumettre vn cœur rebelle à ta puissance,
 Defens-moy du trait de la mort.
 Si Dorinde périt, ie périray comme elle,
 Et nous aurons vn mesme sort:
 Si tu ne sauues cette Belle,
 La mort triomphera de ses diuins appas,
 Elle te rauira ta gloire,
 Et tu perdras enfin sous les loix du trépas
 Et ta conquête & ta victoire.

LINCO.

Vous estes donc bleffez tous deux également.
 Que vous estes heureux dans ce nouveau tourment!
 Mais il faut empescher, pour asseurer ta joye,
 Que de l'affreux trépas Dorinde soit la proye.

DORINDE.

Oste-moy, cher Linco, ces sauvages habits,
 Auant que d'arriuer au logis de mon Pere:
 Dans cet habillement ie pourrois luy déplaire;
 Songe, sans diferer, à ce que ie te dis.

SILVIO.

Dorinde, voudrois-tu dans ce péril extrême
 Aller autre-part que chez moy?
 Non, non, quoy que le Ciel par vn pouuoir suprême
 Puisse auoir résolu de toy,
 Soumettons-nous tous deux aux Loix de l'Hyménée;

FIDELLE.

Je veux bien t'engager ma foy,
Et suivre dès ce jour la même destinée.

LINCO.

T'admire la conduite & le pouvoir des Dieux,
Par leurs ordres secrets tout roule en ces bas lieux:
Après qu'Amarillis vient de perdre la vie,
L'espoir de l'Hymen, & l'honneur,
Soudain le Ciel permet que d'un autre bonheur
Cette disgrâce soit suivie.
O Dieux! ne laissez pas cet ouvrage imparfait,
Conservez aujourd'huy ce que vous avez fait,
Et par la guérison d'une seule blessure,
Donnez la vie à deux Amans.

DORINDE.

Helas! Silvio, que t'endure!
Je sens que ma douleur redouble à tous momens.

SILVIO.

Prends courage, mon cœur, dans le mal qui te presse,
Nous soulagerons ta foiblesse,
Nous te soutiendrons aisément.
Linco, donne ta main, donne-la promptement;
Un juste deuoir nous engage
A luy former tous deux, de ton bras & du mien,
Un siege aisé qui la soulage,
Et qui luy ferne de soutien,
Assis-toy sur nos bras, Dorinde, & nous embrasse;
Je te vois si foible & si lasse.

36

LE BERGER

DORINDE.

O Dieux ! le mouvement augmente ma douleur.

SILVIO.

Cherche un plus doux repos, cher objet de mon cœur.

DORINDE.

Enfin me voila bien.

SILVIO.

Linco, ne va pas viste,
De peur que son mal ne s'irrite.

LINCO.

Silvio, tien ferme ton bras,
Je sçauray bien regler mes pas.
N'es-tu pas plus heureux de servir cette Belle,
Que d'estre à l'Amour si rebelle?
Et ne vaut-il pas mieux te soumettre à ses Loix.
Que d'estre le vainqueur des Hostes de nos Bois.

SILVIO.

La douleur que tu sens est-elle violente?

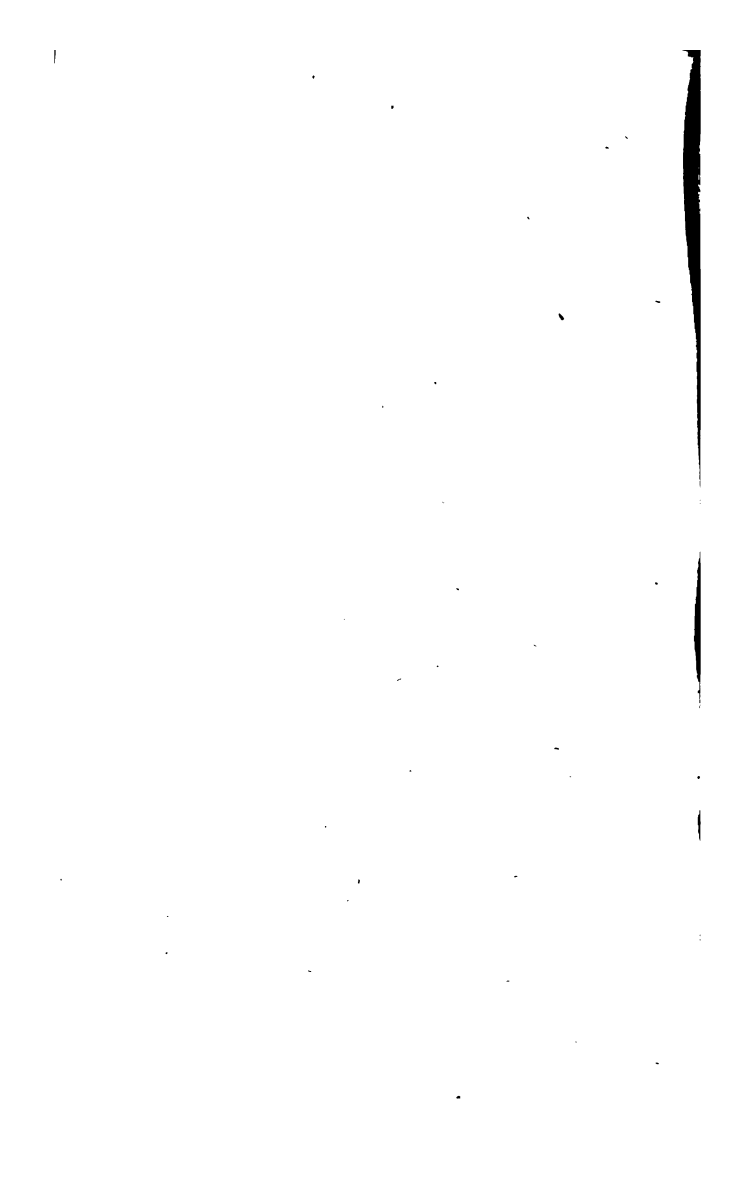
FIDELLE.

57

DORINDE.

J'en ressens vivement les coups:
Mais enfin, quoy qu'elle s'augmente,
La mort entre tes bras prendra mon sort plus doux.

Fin du quatrième Acte.





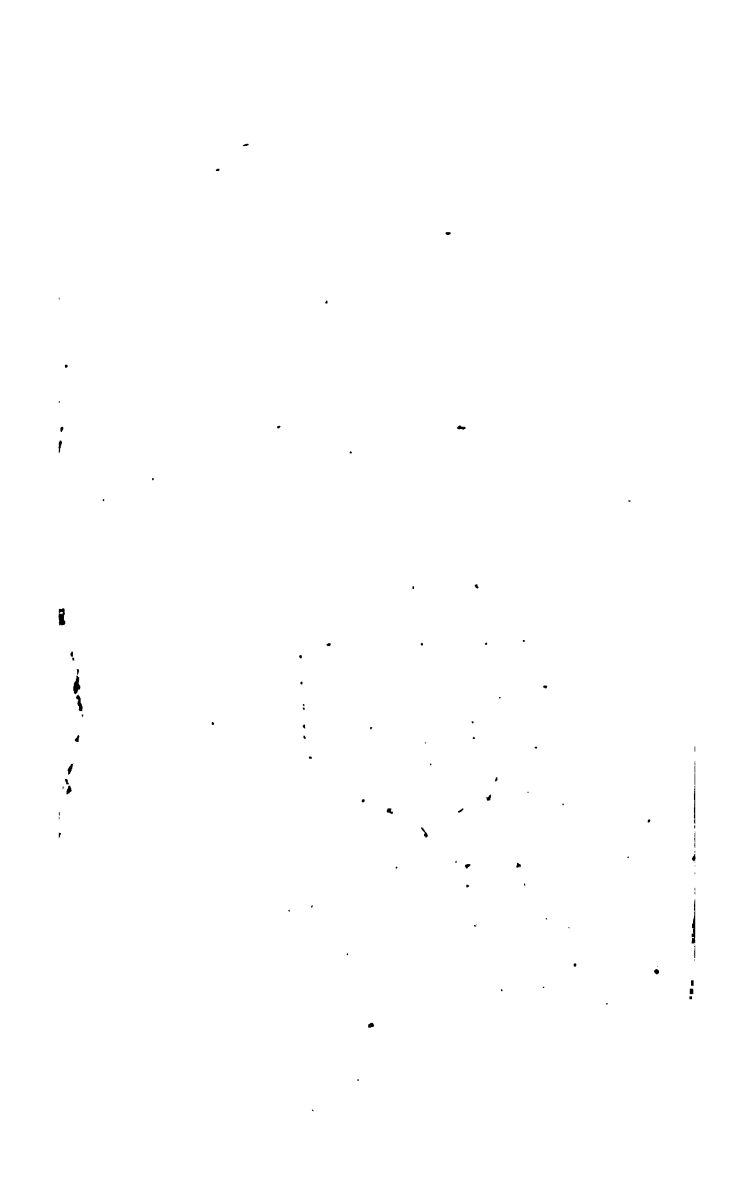


IL
PASTOR FIDO.
LE
BERGER
FIDELLE,
TRADVIT DE L'ITALIEN
DE GVARINI.
En Vers François.



A PARIS,
Chez GABRIEL QVINET, au Palais, dans la
Galerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A
MADAME.



ADAME;

*C'est estre sans doute bien
bardy, que d'oser offrir quel-*
à ij.

EPISTRE..

*que chose à V. A. R. pour qui
l'on ne peut rien trouver d'as-
sez précieux, ny d'assez digne
d'Elle.*

*Peut-estre ce Berger est-il trop temeraire,
De vouloir paroître au grand jour:
Mais comme ce n'est pas un miracle ordinaire
Qu'il vient admirer à la Cour,
On luy doit pardonner, s'il quitte son séjour.*

*Peut-on, MADAME,
lors qu'on voit briller tous vos
charmes, tenir secrets les hom-
mages que nous devons à vostre
Gloire? Il est vray que l'ad-
miration produit le silence;
mais quand il a duré quelque*

EPISTRE.

*temps, on éclate enfin, & l'on
ne peut se taire de ce qui nous
auoit si justement surpris.*

Nous sommes contraincts d'auouer,
Qu'il n'est rien qui ne cède à de si douces armes:
Mais si l'on est forcé d'admirer tant de charmes,
Qu'on est aise de les louer.

*Aussi, M A D A M E,
comme i'estois préuenu de ces
éclatantes veritez, i'ay crû
ma venue trop foible pour vous
aborder tout d'un coup; ie me
défiois de mon Ouurage, i'en
ay donné quelques essais qui
n'ont pas esté mal receus; E*

EPISTRE,

*ne voulant vous rien offrir qui
fut indigne de V. A. R. i'ay
sondé l'approbation des Gens
délicats, Et ie suis enfin in-
sensiblement Et comme par de-
grez arrivé jusqu'à Vous; Et
comme rien n'est si rare à la
Cour qu'un Berger Fidelle,
cette belle qualité luy a donné
la hardiesse d'y paroistre.*

*Daignez-y jeter ces regards
Si fins, si doux, si redoutables,
Qui partent de ces yeux, que le cœur des Césars
Trouveroit sans doute adorables.*

*Si cette charmante Comedie
les peut attirer, ie ne doute*

EPISTRE.

point que V. A. R. n'y trouve
des caracteres qui luy plairont
assez.

C'est un Berger constant, amoureux, & fidelle,
Il est du plus pur sang des Dieux;
La Bergere est illustre, elle est modeste & belle,
Et par tout son esprit brille autant que ses yeux.

On sçait, M A D A M E,
que vous aimez la Chasse, &
que ce Royal Exercice fait un
de vos plus doux plaisirs; Et
vous verrez icy un Berger qui
fait gloire de cette innocente
passion. Vous avez le Cœur du
monde le mieux fait & le plus
nable. Et vous y trouverez des





AV LECTEUR.



VELQUE longue que fut la course que i'auois commencée, ie suis enfin arriué jusqu'au bout, & ie me suis fait vne necessité de la complaisance que i'auois eüe, en ébauchant cét Ouurage, pour plaire à quelques Personnes à qui ie ne deuois pas refuser vne si legere satisfaction ; Quelques endroits choisis que i'auois mis en Vers selon les occasions qui s'estoient presentées, m'ont insen-

AV LECTEUR.

seulement engagé à vne Traduction plus suiuite.

Elle a commencé de naistre à la Campagne, & ie puis dire que c'est le fruit de quelques heures negligées que l'on pourroit sans doute passer plus à propos : ie luy ay fait prendre en naissant cet air agreable, & cette douce liberté des champs, & ie n'ay cherché dans les Vers que la douceur, & la facilité de l'expression, pour m'accommoder au Génie de l'Auteur, qui est facile, doux & delicat.

On ne verra point icy de ces elevations pompeuses, qui sont si voisines du galimathias, & que l'on peut appeller justement

des

AV LECTEUR.

des caprices d'une imagination emportée qui va plus loin qu'elle ne veut aller. Comme les sentimens qui regnent dans cet Ouvrage sont extrêmement doux & tendres, il a fallu que la maniere de les exprimer n'eut pas moins de douceur ny de tendresse; & i'ay crû que les Vers irréguliers qui ont quelque chose de fort aisé, & de fort coulant, seroient d'un grand secours pour donner à cette Traduction un caractère doux & facile, & même auroient plus de rapport aux Vers Italiens, qui sont irréguliers, & sans contrainte.

Quoy qu'il soit malaisé de tourner en nostre Langue les

AV LECTEUR.

pensées des Italiens, qui sont quelquefois de pures essences qui s'évanouissent quand on les montre à l'air ; l'ose dire que ie les ay assez fidèlement exprimées, & que sans estre esclau de Guarini, i'ay tâché de conseruer les beautez de l'Original autant que nostre Langue l'a pû permettre ; & ceux qui sçauent l'Italien , trouueront que i'ay esté assez fidelle, lors que sans scrupule ie pouuois m'en dispenser. Quiconque en voudra reconnoistre la fidelité, pourra aisément contenter son esprit, & ie ne seray point fâché qu'on en vienne à cette curieuse recherche.

AV LECTEUR.

Cette Comedien'est pas comme les autres, qu'on ne prendroit pas plaisir de lire, si elles n'estoient entieres, & si l'on n'en voyoit toute la suite: Celle-cy sera toujours belle quand elle sera diuisée, parce que les parties qui la composent sont fort étendues, ont des beautez particulieres & indépendantes de tout le corps; outre qu'il n'est gueres de personne qui n'ait eu la curiosité de la lire en Italien, ou en François, & qui n'en sçache toute l'intrigue. Ainsi l'esprit n'est point inquieté par le desir de sçavoir le dénouement de la Piece; aussi est-elle plus du Cabinet que du Thea-

AV LECTEUR.

tre, & plus propre pour estre
leuë que pour estre represen-
tée.

Comme ie ne m'estois point
engagé à travailler sans cesse à
cét Ouvrage, qui ne deuoit estre
que l'amusement de quelques
heures, ie ne me suis point pressé
de l'acheuer, & i'ay esté à peu
pres comme ceux qui font des
Voyages pour leur plaisir, qui ne
s'obligent pas à courir tousiours
& à se fatiguer sans relâche, qui
font quelque séjour dans les
Villes les plus agreables, qui se
détournent volontiers de leur
route pour voir ce qu'il y a de
rare dans les Pais où ils passent, &
qui s'arrestent enfin par tout où

AV LECTEUR.

ils peuvent contenter leur curiosité : Comme c'est la satisfaction de l'esprit & le plaisir des yeux qu'ils cherchent, il ne faut pas que les objets se présentent à eux comme des éclairs; & s'ils voyageoient en Courriers, il ne leur resteroit que la lassitude & la peine d'avoir couru.

Je me suis ménagé de là mesme sorte, pendant le temps que ie travaillois à cette Traduction; ie me suis quelquefois détourné de mon chemin ordinaire pour voir ce que la nouveauté m'offroit de plus agreable, & i'ay séjourné dans les Lieux où mon esprit a pû trouver des charmes qui l'ont arresté.

AV LECTEUR.

· L'auouë que cette belle Scene d'Amarillis, qui est dans le Troisième Acte, a long-temps balancé mon esprit; Je la voyois traduite si heureusement par cette illustre Personne à qui tout le monde la donne, & que l'on peut justement appeller la Mere des tendres Elegies, que ie desespérois de la rendre aussi belle, & de la tourner aussi agreablement. On estoit si preuenue de sa beauté, que j'auois enuie de m'en faire honneur & de l'enchasser parmy les autres Scenes de ma façon. Je voulois luy emprunter cet ornement comme on emprunte des pierreries pour briller dans vne Assemblée; mais peu de gens

AV LECTEUR.

m'ont conseillé de m'en seruir, & sur la foy des autres i'ay entrepris vne chose assez difficile. Il m'a donc fallu chercher vn tour agreable & different de celuy qu'on auoit donné à cette Scene; & de peur de tomber dans les mesmes expressions, i'ay pris soin de les éuiter, non pas comme des écueils, mais comme on éuite les appas & les charmes dont il est malaisé de se defendre.

Peut-estre ay-je plus trauaillé à la gloire de celle qui l'a traduite qu'à la mienne; mais comme ce n'est pas le premier Sacrifice qu'elle a receu, il me doit estre glorieux de ceder à vne Personne à qui nostre Sexe n'a pas accou-

AV LECTEUR.

rumé de rien disputer. J'auray
toujours pour moy le charme de
la nouveauté, & la satisfaction
d'auoir donné à cet endroit vne
maniere pareille à celle qui est
répandue dans les autres, malgré
la difficulté qu'il y auoit d'y
reüssir.

L'Echo qui se trouue dans le
Quatrième Acte, estoit vne chose
assez malaisée à tourner en
nostre maniere; les mots qui
viennent bien en Italien, ne sont
pas propres pour nostre Langue.
L'en ay pourtant conserué quel-
ques vns, & pour les autres ie me
suis attaché en les changeant au
sens & à la suite des pensées qui
alloient à mesme fin; Ce n'est

AV LECTEUR.

pas que ie n'aye balancé quelque temps pour sçauoir laquelle des deux manieres ie deuois choisir pour la chute du mot. I'ay veu des Comedies, où le mot de l'Echo entroit dans la composition du Vers, & le finissoit; l'en ay veu d'autres, où il commençoit le Vers suiuant. Ma premiere pensée fut d'abord de laisser le mot de l'Echo superflu, sans le faire entrer dans la structure du Vers, puis que ce n'est que la repetition d'un mot qui a esté prononcé; mais comme ce mot fait un sens diferent, & qu'il n'y doit rien auoir de superflu dans la mesure des Vers, i'ay pris le party de faire commencer le Vers sui-

AV LECTEUR.

nant par le mot de l'Echo, parce
que la cadence en est plus douce;
& de l'autre maniere les Vers sont
beaucoup plus rudes, & le repos
ne se trouue qu'avec peine, à
cause de la châte qu'il faut mén-
ager aux despens de l'oreille.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy., Donné à Paris le 28. jour de Fevrier 1664. Signé, MARECHAL. Il est permis à Gabriel Quinet, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, *Le Berger Fidelle, traduit de l'Italien de Guarini, en Vers François*, pendant sept ans: Et defences sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de confiscation des Exemplaires, & de tous despens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Et ledit Sieur Quinet a fait part du present Privilege à Claude Barbin, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 2. d'Avril 1666.

Registré sur le Liure de la Communauté le 26. Mars 1664. conformément à l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653.

Signé, MARTIN, Syndic,
Les Exemplaires ont esté fournis.

Fautes survenues dans l'impression.

Acte Premier.

Page 5. vers 8. & de jouïr, *lisez* te.

Page 10. vers 1. plus rien, *lisez* rien si.

Page 36. vers 15. quatre lustres encore, *lisez* encor.

Page 38. vers 1. peut auoir, *lisez* peut voir.

Page 42. vers 2. insensible, *lisez* sensible

Acte Second.

Page 41. vers 17. l'excuser, *lisez* l'executer.

Page 43. vers 25. cent fois, *lisez* vne.

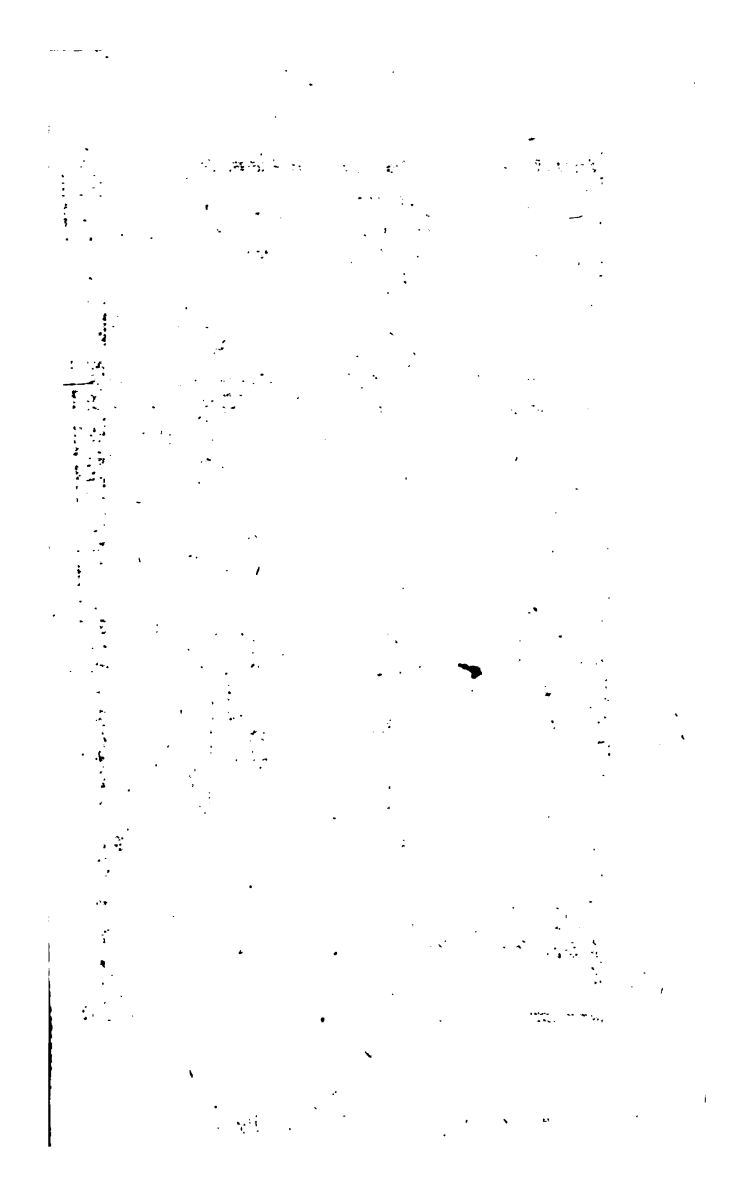
Acte Troisième.

Page 17. vers 3. immole, *lisez* i'immole.

Page 30. vers 15. tu suis, *lisez* ie suis.

Acte Quatrième.

Page 25. vers 1. si digne, *lisez* si jeune.







LE BERGER FIDELLE.

ACTE V.
SCENE PREMIERE.
VRANIN, CARIN.

VRANIN.



Q u o y bon affecter vn séjour ordi-
naire?

Le Sage en tout Pais trouue à se satis-
faire.

CARIN.

Je le sçay par moy-mesme, & i'en suis le témoin.



Car enfin dès mon premier âge
 Je quittay ma maison, i'abandonnay le soin
 Des troupeaux & du labourage.
 L'erre depuis en diuers lieux
 A la mercy des Destinées;
 Mais ie me trouue enfin où furent mes Ayeux,
 Plus foible & plus chargé d'années.
 Apres tant de trauaux, respirer l'air natal,
 Est vn plaisir si doux, qu'il n'en est point d'égal:
 Nous aués pour les lieux où nous primes naissance,
 Vn penchant agreable & doux,
 Qui ne vieillit iamais, & vit toûjours en nous,
 Malgré les longueurs de l'absence.
 Comme l'aymant au Pôle est toûjours attaché,
 (Quoy que sur sa liquide plaine
 Du Leuant au Couchant le Pilote l'entraîne)
 Il ne peut en estre arraché;
 Ainsi quand nous voyons les plus superbes Villes,
 Apres auoit couru l'un & l'autre Element,
 Et les Pais les plus fertiles,
 Chacun trouue le sien encore plus charmant.
 Agréable Contrée, ô ma chere Patrie,
 Terre que j'ay toûjours cherie,
 Je te reuois enfin au gré de mes desirs:
 Mais quand l'injuste Sort n'auroit osté la veüe,
 Je t'aurois toûjours reconnuë,
 Puis que tu m'as causé mille secrets plaisirs;
 J'ay senty couler dans mes veines
 Vne sensible joye avec vn doux transport,
 Qui par vn agreable effort
 A soulagé toutes mes peines.
 Cher Compagnon de mes trauaux,
 Si tu fus sensible à mes maux,
 Partage avecque moy les transports de ma joye,

F I D E L L E.

3

Et ressens le bonheur que le Destin m'envoie.

V R A N I N.

J'ay souffert avec toy les plus cruels ennuis,
 Et les fatigues du voyage;
 Mais loin de ma famille, en l'estat où ie suis,
 Je ne vois rien qui me soulage:
 Je traîne mon corps languissant,
 Et si ie puis icy luy donner du relâche,
 Mon esprit me tourmente, & la douleur qu'il sent,
 Aux charmes du repos me dérobe & m'arrache.
 Je me souviens toujours de ce que j'ay quitté,
 Et i'en suis en secret sans cesse inquieté:
 Tout autre que Carin n'eut point eu la puissance
 De me faire sortir du lieu de ma naissance,
 Pour me faire entreprendre vn voyage ennuyeux,
 Sans sçavoir le sujet qui nous mene en ces lieux.

C A R I N.

Tu sçais bien que Mirtil par l'ordre de l'Oracle,
 A qui rien ne peut faire obstacle,
 Apres avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir,
 Est venu dans ces lieux afin de se guerir.
 Depuis deux ou trois mois ie souffre son absence,
 I'en suis tourmenté nuit & jour,
 Et pour apprendre son retour,
 J'ay consulté le Ciel dans mon impatience.
 Le Ciel répondit à mes vœux,
 Que si ie retournois à ma chere Patrie,
 Malgré ma jeunesse stérile,
 Avec mon cher Mirtil ie pourrois estre heureux,
 Mais qu'icy seulement ie sçaurois le mystere

LE BERGER

De ce qu'il m'a promis, & de ce que j'espère.
 Toy d'oc, cher cōpagnon des maux que j'ay soufferts,
 A qui tous mes secrets furent toujours ouverts,
 Délasse ton esprit, prends part à ma fortune;
 Vranin, entre nous elle sera commune:
 Enfin, quoy qu'il m'arriue icy,
 Je ne puis être heureux, si tu ne l'es aussy.

VRANIN.

Si mon travail te plaist, c'est le but où j'aspire,
 Et j'ay tout ce que je desire:
 Mais dy-moy quel sujet, ou quel événement,
 Te fait abandonner vn Pais si charmant?

CARIN.

Le desir d'acquérir vne plus grande gloire,
 Et d'immortaliser ma Muse & ma memoire:
 Je voulus par mes Vers estre ailleurs estimé,
 Et d'un desir d'honneur mon cœur fut enflamé.
 Le séjour d'Elide & de Pise,
 Qui rend les Esprits si fameux,
 Fut d'abord l'objet de mes vœux,
 Et d'un si beau Climat ma Muse fut éprise.
 J'y vis le grand Egon de Lauriers couronné,
 Et d'écarlate environné,
 Mais de qui les vertus ne se peuuent décrire:
 Je le pris pour le Dieu des Vers,
 Tous mes vœux luy furent offerts,
 Et ie luy consacray ma Lyre;
 Heureux si j'eusse pû conserver mon bonheur,
 Si des appas de la Fortune
 Que suit vne foule importune,

F I D E L L E.

P'eusse pû garentir mon cœur.
Je fus voir Argos & Micene;
Mais que malheureux est le jour
Qui me fit souffrir tant de peine,
Et qui rendit mon cœur esclaue de la Cour!
Mes jours auparauant estoient doux & tranquilles,
Je commençay dès-lors à souffrir mille maux;
Mais tous mes soins sont inutiles,
Et i'ay perdu tous mes trauaux,
I'ay donné de l'encens aux Dames,
Je me suis plaint du siecle & de sa dureté,
I'ay composé des Vers, i'ay couru, i'ay chanté
Mars, Vénus, l'Amour, & les flammes.
I'auois beau m'eleuer au rang des beaux Esprits,
I'ay languy sans espoir, i'ay souffert le mépris,
Mon esprit s'est tourné de diuerse maniere
Dans cette trompeuse carriere;
De mesme que le Fer, quand il sort du Fourneau,
A quoy qu'on le destine, obeit au marteau,
I'ay changé de desseins, de mœurs, & de langage,
I'ay pris d'autres cheueux, & changé de visage;
Mais tous ces changemens ne m'ont point soulagé,
Et mon sort n'en est point changé.
Enfin apres beaucoup de peine,
I'abandonnay la Cour, cette inconstante Scene,
Ce dangereux écueil de la felicité,
Et mon cœur soupirant apres la liberté,
Je fus reuoir encor la maison de mon Pere,
Où par vn inconnu mystere
Reserué seulement aux Dieux,
Mirtil me fut donné comme vn present des Cieux;
Il est seul deuenu l'objet de mes pensées,
Et le soulagement de mes peines passées.

LE BERGER

V R A N I N.

Heureux, mais mille fois heureux,
 Qui content de son sort, règle ses esperances,
 Et qui sans se flater de vaines apparences,
 Donne des bornes à ses vœux!

C A R I N.

Auroit-on jamais crû devenir misérable
 Dans vne Cour pompeuse au milieu des grandeurs,
 Et dans le séjour agreable
 Des richesses & des faueurs?
 Quand ie voyois la Cour si riante & si belle,
 Je croyois que l'humanité
 Estoit inseparable d'elle,
 Et que l'on y trouuoit de la fidelité;
 Mais i'éprouuay tout le contraire,
 Elle brille à nos yeux d'un éclat deceuant,
 Son bonheur est imaginaire,
 Et ce n'est qu'un amas de titres & de vent;
 Rien de si doux que son langage.
 Les dehors en sont beaux, tout y rit, tout y plaist;
 Mais quiconque peut voir le dedans tel qu'il est,
 N'y trouue qu'enuie & que rage.
 C'est vne Nation tranquille apparament;
 Mais pire que la Mer par les vents agitée,
 Elle est sans cesse inquietée,
 Sans trouuer de soulagement;
 Elle se plaist au faste, elle aime l'apparence;
 Sous un vilage gracieux
 Elle cache un cœur enuieux,
 Où regne l'injustice avec la violence.

F I D E L L E.

7.

Ce n'est qu'un art continuel,
 Les regards en sont doux, l'esprit fourbe & cruel;
 Elle pense à trahir lors qu'elle vous caresse;
 La Vertu qui par tout a des adorateurs,
 N'y trouve point de protecteurs,
 Et passe pour une foiblesse;
 Qui fait gloire d'aimer avec fidélité,
 Qui se pique de probité,
 D'un injuste mépris est la triste victime;
 Et si l'on n'est méchant, on n'acquiert point d'estime;
 Le vice auprès des Courtisans,
 Trouve toujours des Partisans:
 La malheureuse politique
 De cette Nation en titres magnifique,
 Consiste à s'élever par la chute d'autrui,
 A chercher baslement quelque nouvel appui,
 A trahir en secret l'amy le plus fidelle;
 Et sans considérer l'amitié, ny le sang,
 Ny le mérite, ny le rang,
 Pratiquer tous les jours quelque ruse nouvelle.
 Le devoir le plus saint cede à l'ardent desir
 Qui nous pousse à chercher l'honneur & les richesses;
 Et qui nous fait aimer avec tant de plaisir
 Et la Fortune, & ses caresses.
 Moy qui de ces détours diuers
 Ignoreis le fin artifice,
 Et qui ne suivois pas tous ces chemins couverts,
 Je fus le but de l'injustice,
 Et comme sur mon front on lisoit mes secrets,
 Ils me firent tomber aisément dans leurs rets.

V R A N I N.

Qui pourra se vanter d'estre heureux sur la terre,
 Si l'Ennui aux Vertus a déclaré la guerre?

C A R I N.

Si depuis le moment que ie fus voir Argos,
 Et que ie quittay ma Prouince,
 I'eusse pû goûster le repos,
 I'eusse chanté si haut les exploits de mon Prince,
 Qu'il n'eût point enuié le sort des demy-Dieux,
 Ny la juste beauté des chants harmonieux
 Dont la Muse d'Homere en merveilles fertile
 Honora la valeur d'Achile;
 Et mon cher Pais où sont nez
 Les Poètes infortunez,
 Ent merité sans ma disgrâce
 Le second Laurier du Parnasse,
 Mais dans nostre siecle peruers
 On est trop malheureux dès quel'on fait des Vers,
 Les Esprits que Phébus inspire,
 Qui sçauent accorder les beaux Vers à la Lyre,
 Demandent les appas d'un honneste loisir,
 Un accueil fauorable, un tranquille plaisir;
 Les soins & les soucis, cette foule importune
 Qui suit roûjours de pres la mauuaise fortune,
 Les empesche d'entrer dans le sacré Valon,
 Et qui contre le Sort sans cesse s'inquiete,
 Loin d'estre chery d'Apollon,
 Perd tout le feu des Vers, & sa Muse est muette:
 Mais enfin il est temps de chercher en ces lieux
 Celuy qui m'est plus cher que ne le sont mes yeux,
 Ce Pais est changé, la face en est nouuelle;
 Toutefois, Vranin, tu peux suiure mes pas,
 Je seray ton Guide fidelle:
 Lors que l'on sçait parler, on ne s'égare pas.
 Je vay dans ces Maisons prochaines
 Chercher vne retraite à soulager tes peines.



SCENE II.

TITIRE, LE MESSAGER.

TITIRE.

DOis-je plaindre ta vie, ou plaindre ton hon-
 neur,
 Trop chere Amarillis, & trop infortunée?
 Helas! quelle est ma destinée!
 Je sens de tous costez vne extrême douleur.
 Je plaindray ton honneur & ta gloire rauie;
 Car si ie te donnay le jour,
 Tu le receus de moy pour le perdre à ton tour,
 Et non pas pour souïller le reste de ma vie;
 Mais plaignons-nous plustost de la rigueur du Sort,
 D'auoir jusqu'à ce jour de deuil & de disgrâce,
 Empesché le coup de ma mort,
 Pour voir des-honorer & voir perir ma race.
 Montan, tes Oracles trompeurs,
 Et ton Fils à l'Amour rebelle,
 Sont cause de tous mes malheurs,
 Et malgré nos desseins ont fait vne infidelle:
 Mes Oracles sont plus certains,
 Et mes discours ne sont pas vains.
 Quand ie dis que l'honneur a de trop foibles armes
 Dans vn jeune cœur où l'Amour

LE BERGER

LE MESSAGEUR.

Ta Fille est bien gardée, & ce seroit en vain
Qu'elle s'efforceroit d'accomplir ce dessein.

TITIRE.

Sois donc à mes vœux favorable,
Parle-moy sans déguisement,
Et fais vn recit veritable
De ce qui s'est passé dans cet événement.

LE MESSAGEUR.

Si-tost qu'Amarillis fut deuant le Grand Prestre,
Sa disgrâce toucha les cœurs;
Des Colomnes du Temple elle eust pû faire naistre
Vne source amere de pleurs;
Tout le monde plaingnoit sa triste destinée,
Mais soudain à la mort elle fut condamnée,

TITIRE.

Pauvre Fille! Eh pourquoy si-tost la condamner?

LE MESSAGEUR.

C'est que tout faisoit soupçonner
La perte de son innocence,
Et rien n'appuyoit sa defense;
Même on auoit cherché d'vn inutile soin
La Nymphé qu'elle vouloit prendre,
Pour vn veritable témoin,

De

F I D E L L E

151

De qui le témoignage auroit pû la defendre.
 Cependant on a veu des signes pleins d'horreur,
 Et qui nous-ont glacé le cœur,
 Depuis la triste mort d'Amince,
 (Lors que le Ciel vengea sur tout nostre País,
 Sa flamme méprisée, & ses amours trahis)
 On n'en auoit point veu dont on eut tât de crainte.
 La terre a tremblé sous nos pas;
 D'vne sueur de sang la Déesse couuerte,
 Sembloit presager nostre perte,
 Et nous annoncer le trépas.
 Soudain la Cauerne sacrée
 Dont on auoit ouuert l'entrée,
 A pouffé de son sein des hurlemens diuers,
 Et d'un air infecté la dangereuse haleine
 Nous a fait ressentir la peine,
 Et nous a figuré la terreur des Enfers.
 Montan se preparoit à conduire ta Fille
 Au lieu funeste de sa mort,
 Quand Mirtil touché de son sort
 Voulut en la sauuant garentir ta Famille.
 Arrestez, arrestez, Ministres inhumains,
 S'écria ce Berger fidelle,
 Et déliez ses belles-mains,
 Le veux souffrir la mort pour elle;
 Au lieu de l'immoler au celeste courroux,
 Je suis prest de mourir, tournez sur moy vos coups;
 Vous satisferez la Déesse,
 Tous mes vœux seront accomplis,
 Je seray par ma mort, comme par ma tendresse,
 La victime d'Amarillis.

T I T I R E.

Que cette action est belle & genereuse,

B

Et qu'elle est d'une ame amoureuse!

LE MESSAGE.

Ecoute seulement, & ne m'interromps pas.
 Ta Fille jusqu'alors avoit craint le trépas,
 Mais la voix de Mirtil anima son courage,
 Et soudain cet effet parut sur son visage.
 Quoy, penfes-tu, dit-elle, attendry par mon sort,
 Me conseruer la vie, en t'offrant à la mort?
 C'est en toy que ie vis, suspens ta noble enuie,
 Il faudra, si tu meurs, que ie perde la vie.
 Qu'attendez-vous encor, Ministres des Autels?
 Suiuez sans diferer l'ordre des immortels.
 Ah! belle Amarillis, dit le Berger fidelle,
 Souffre que ie meure à tes yeux,
 La mort est vn present que ie reçois des Cieux,
 C'est à moy de mourir, ta pitié m'est cruelle.
 Non, dit Amarillis, trop genereux Berger,
 La Loy veut que ie meure, hé! pourquoy la changer?
 Ainsi tous deux épris & d'amour & de gloire,
 Ils se dispuoient le trépas,
 Comme le prix de la victoire,
 Et comme si la mort eust eu beaucoup d'appas.
 O genereux Amans, de qui les belles flames
 Meritent justement vn digne souuenir
 De tous les siècles à venir;
 Que n'ay-je pour chanter, la grandeur de vos ames,
 Plus nobles que celles des Rois,
 Autant de langues & de voix
 Que le Ciel nous fait voir de brillantes Etoiles,
 Lors qu'une belle nuit étend ses sombres voiles,
 Ou que de grains de sable à la Mer sur ses bords!
 Je ferois mille beaux efforts

F I D E L L E.

17

Pour en conseruer la memoire.
O vous, Fille du Ciel, qui dérobez au Temps
Les projets glorieux & les faits éclatans,
Recueillez cette belle histoire,
Et grauez sur les diamans
La generosité de ce couple d'Amans.

T I T I R E.

Comment se termina cette guerre amoureuse?

L E M E S S A G E R.

La flamme de Mirtil sur la victorieuse;
Montan dit à ta Fille, appaise ta douleur,
C'est luy qui de la mort doit souffrir la rigueur,
Il s'est offert pour toy, c'est la Loy qui l'ordonne,
Elle n'en exempte personne.
Après pour éviter vn triste desespoir,
Dont son ame eust esté peut-estre possédée,
Il commanda d'un plein pouuoir
Qu'avec soin elle fût gardée.
Je suis party soudain, & quand ie l'ay quitté,
Tout estoit dans l'estat que ie t'ay raconté.

T I T I R E.

Certes il est bien vray, que plustost les riuages
Se trouuerôt sans fleurs pèdant les plus beaux jours;
Et l'on verra plustost les Forests sans ombrages,
Qu'il n'est aisé de voir la Beauté sans amours:
Mais comment pourrons-nous apprendre
En quel temps vers le Temple on peut s'acheminer.

LE BERGER.

LE MESSAGER.

C'est en ce lieu qu'il faut attendre
Le Berger qu'on y doit mener.

TITIRE.

Est-ce icy le lieu du supplice?
Le Temple n'est-il pas plus propre au Sacrifice?

LE MESSAGER.

Lors que l'on a commis quelque honteux forfait,
On fait souffrir la peine où le crime s'est fait.

TITIRE.

Il faut donc l'immoler dans l'Antre d'Ericine.

LE MESSAGER.

Le Soleil ne le verroit pas.
C'est à Ciel découvrir que l'ingrate Lucrine
Receut autrefois le trépas;
C'est Montan qui l'a dit, il le sçait de Tirene.
Mais enfin il est temps de partir de ces lieux,
La pompe se montre à nos yeux;
Et descend déjà dans la Plaine;
Si tu veux voir ta Fille, & soulager sa peine,
Allons au Temple de nos Dieux,
Par un autre chemin il faut que ie t'y mène.



S C E N E III.

CHOEVR DE BERGERS, CHOEVR
DE PRESTRES, MONTAN,
MIRTI.

CHOEVR DE BERGERS.

Fille de Iupiter, qui dans l'obscurité
Comme vn second Soleil faits briller ta clarté,
Dans ce solemnel sacrifice
Sur nos vœux innocens jette vn regard propice.

CHOEVR DE PRESTRES.

Eclatant flambeau de la nuit,
Qui temperes l'ardeur de l'Astre qui nous luit,
Et qui par ce secours rends la terre féconde,
Et remplis d'animaux l'air & le sein de l'onde,
Daigne en nostre faueur appaiser ce courroux
Qui depuis si long-temps éclate contre nous.

MONTAN.

Dressez l'Autel, Troupe sacrée;

B iiij

Vous, Bergers, vers le Ciel poussez toujours des
 Et faites que Diane agrée [vœux,
 Ce sacrifice rigoureux.

CHOEUR DE BERGERS.

Fille de Jupiter, qui dans l'obscurité
 Comme vn second Soleil fais briller ta clarté,
 Dans ce solennel sacrifice
 Sur nos vœux innocens jette vn regard propice..

M. O N T A N.

Bergers, retirez-vous d'icy;
 Vous, sacrez Ministres aussi,
 Entretenez toujours l'ardeur de vostre zelé;
 Et ne reuenez pas que ie ne vous r'apelle.
 Fidelle & genereux Berger,
 Tu dois mourir content de ton bonheur extrême;
 Et rien ne te doit affliger;
 Tu sauues par ta mort celle que ton cœur aime;
 Ce dernier soupir qui fait peur
 A toutes les ames vulgaires;
 N'est qu'un souffle leger qui fait nostre bonheur,
 Et qui nous affranchit de toutes nos misères.
 Tu cours par cette mort à l'immortalité,
 Et quand par le cours des années
 Tous les noms periront au gré des Destinées,
 Sçache que tu seras à la Posterité
 Vn exemple d'amour & de fidelité.
 Puis qu'il faut appaiser la celeste vengeance,
 Auant que de mourir, ne veux-tu point parler?
 Parle, & garde apres le silence,
 Sans t'alarmer du coup qui te doit immoler.

MIRTEL.

Mon Pere (car enfin malgré le sacrifice
 Je vous donne ce nom mal propre à vostre office)
 Je laisse mon corps icy bas,
 Et ie pretens laisser mon ame
 A l'unique objet de ma flame,
 En'qui seul ie puis viure en dépit du trépas :
 Mais si par vn malheur extrême
 La belle Amarillis que i'adore & que i'aime,
 Veut suivre la premiere Loy,
 Rien apres son trépas ne restera de moy.
 Ah ! Montan, si ie puis obtenir quelque grace,
 Empeschez, empeschez l'effét de sa menace,
 Pour mon propre repos conseruez luy le jour,
 Et i'iray sans regret dans vn plus doux séjour.
 Que le Sort rigoureux satisfait de ma vie,
 Sur mon corps languissant contente son enuie;
 Mais au moins quand ie seray mort,
 Qu'il souffre que mon cœur s'vnisse à cette Belle,
 Et qu'il ne fasse aucun effort
 Pour m'empescher de viure en elle.

MONTAN.

Je sens couler des pleurs que ie voudrois cacher,
 A ses tristes accens ie me laisse toucher:
 Prends courage, Mirtil, dissipe ta tristesse,
 Je te promets ce que tu veux;
 Je te donne ma main pour assurer tes vœux,
 Je dégayeray ma promesse.

M I R T I L.

Ah! que ce doux espoir contente mon desir,
 Et que ie meurs avec plaisir!
 Ma chere Amarillis, tout ce qui me console,
 C'est que ie t'aime encor en ce dernier moment,
 Et ce n'est que vers toy que mon ame s'envole;
 Reçois les derniers vœux de ton fidelle Amant,
 En prononçant ton nom ie finis ma carriere,
 Et ployant les genoux, ie ferme la paupiere.

M O N T A N.

Vous, Ministres qui m'assistez,
 Preparez tout, & m'écoutez,
 Sur cet Autel dressé répandez le bitume,
 Afin que le Bucher s'allume,
 Et de la Myrrhe & de l'Encens
 Tirez vne vapeur qui plaise à la Déesse,
 Qui porte jusqu'au Ciel nos parfums innocens,
 Et qui fasse cesser le malheur qui nous presse.

CHŒVR DE BERGERS.

Fille de Iupiter, qui dans l'obscurité
 Comme vn second Soleil fais briller ta clarté,
 Dans ce solennel sacrifice
 Sur nos vœux innocens jette vn regard propice,





SCENE IV.

CARIN, MONTAN, NICANDRE,
MIRTI, CHOEVRE DE BERGERS.

CARIN.

Q Voy, l'on ne trouue point d'habitans en ces lieux ?

Ah ! i'en vois vne troupe & nombreuse & fort belle,
C'est quelque pompe solemnelle,
Et sans doute l'on fait vn sacrifice aux Dieux.

MONTAN.

Donne-moy ce Vase, Nicandre.

NICANDRE.

Le voila.

MONTAN.

Que le sang que nous allons répandre,
Déesse de la Nuit, flechisse vostre cœur,
Comme le feu s'éteint avec cette liqueur,
Remets le Vase d'or, & sans me faire attendre,
Donne-moy la Coupe d'argent.

NICANDRE.

Le voila.

MONTAN.

Donnez-nous vn regard obligeant;
 Comme l'eau que ie verse amoistit cette flamme,
 Ainsi puisse mourir le courroux dans vostre ame.

CARIN.

Ah! c'est vn sacrifice, & ie vois à genoux
 La fatale Victime à la mort condamnée:
 Misérable Patrie, aux pleurs abandonnée,
 N'as-tu point apaisé le celeste courroux?

MONTAN.

Puis que l'infidelle Lucrine
 N'alpas encor éteint vostre fureur Divine,
 Diane, receuez le sang qui va couler
 De ce fidelle Amant que ie dois immoler.

CARIN.

Mais i'en voudrois bien voir le visage & la mine,
 Et soudain apres m'en aller.

MONTAN.

D'oùvient d'oc que mô cœur à mon deuoir s'opose?
 Vne tendre pitié resiste à mon dessein,
 Je veux l'immoler, & ie n'ose.
 Quoy, le glaiue fatal me tombe de la main?

F I D E L L E.

23

Peut-estre vne Victime humaine
Ne doit pas en mourant regarder le Soleil.
N'est-ce point la cause soudaine
De cet étonnement qui n'a point de pareil?
Tourne donc vers ce Mont tes yeux & ton visage,
Et regarde la mort d'un tranquille courage.

C A R I N.

Que vois-je, malheureux? n'est-ce pas là mon Fils?
A quelle dure Loy, Mirtil, es-tu soumis?
Arreste, que fais-tu, Ministre impitoyable?
Helas! mon cher Mirtil, ta disgrâce m'accable;
Mon unique trésor, & mon unique appuy,
Deuois-je en cet estat t'embrasser aujourd'huy?

M O N T A N.

Oses-tu bien toucher d'une audace profane
Vne Victime de Diane?
Temeraire Vieillard, retire-toy d'icy.

C A R I N,

Si vous plaidez aux Dieux, les Dieux m'aiment aussi;
Au nom de la grande Déesse,
Sacré Ministre, dites-moy
Par quelle auanture, & pourquoy,
Ce cher objet de ma tendresse
Souffre la rigueur de la Loy?

M O N T A N.

Je ne puis résister au nom que tu réclames;

Cette Divinité regne icy sur nos ames;
 A la mort pour vn autre il a voulu s'offrir,
 Et voila le sujet qui l'oblige à mourir.

C A R I N.

Je puis donc le sauuer, & me mettre en sa place;
 Neme refuse pas cette derniere grace.

M O N T A N.

N'es-tu pas Estranger?

C A R I N.

Non, ie ne le suis pas.

M O N T A N.

Qui s'offre pour vn autre à subir le trépas,
 Ne peut estre sauué luy-même,
 Et c'est de nostre Loy l'Ordonnance suprême.
 Mais quel est ton Pais? Si ie m'y connois bien,
 Tu n'as ny l'air, ny le visage,
 Ny les habits, ny le langage
 D'un veritable Arcadien.

C A R I N.

Je le suis toutefois, & bien plus, ie suis Pere
 De celuy que le Ciel immole à sa colere.

M O N T A N.

Toy Pere de Mirtil? Ah! quel est ton malheur?
 Epargne-toy cette douleur,

Et

FIDELLE.

25

Et détourne tes yeux du lieu de son supplice,
Ne viens pas par tes pleurs troubler le sacrifice.

CARIN.

Ha! si vous étiez Pere!

MONTAN.

Apprens que ie le suis,
Et que ie n'ay qu'un Fils unique:
Mais i'en ferois pourtant la Victime publique;
Quand i'en déurois souffrir les plus cruels ennuis;
Un Sacrificateur doit avoir l'ame forte,
Et digne du nom que ie porte.

CARIN.

Que ie le baise au moins avant que de mourir.

MONTAN.

Ne l'attens pas de moy, tu ne peux m'attendrir.

CARIN.

Quoy, tu ne répons rien à ce Pere qui t'aime?
N'as-tu point de pitié de ma douleur extrême?

MORTIL.

Eh! de grace, mon Pere, arrêtez vos soupirs,
La mort est maintenant l'objet de mes desirs.

MONTAN.

Craignons la celeste vengeance,
Il vient de rompre le silence.

MIRTIL.

Qu'ay-je fait, malheureux?

MONTAN.

Ah! ne balançons plus,
Tous les regrets sont superflus;
Reconduisez-le au Temple, afin qu'il renouvelle
Le vœu qu'il vient de faire en s'offrant à la mort,
Ministres, à ce coup redoublez vostre zele,
Et faites vn nouuel effort;
Ramenez ce Berger fidelle,
Et portez icy de nouveau
Du vin, du bitume, & de l'eau,
Deja le Soleil panche où son destin l'appelle,





SCENE V.

MONTAN, CARIN, DAMETE.

MONTAN.

Oùy, ie pardonne à ton amour,
 Car enfin si tu n'estois Pere,
 Je t'aurois fait sentir en ce funeste jour
 Les dangereux effets de ma juste colere.
 Sçais-tu point qui ie suis, & que ie tiens des Dieux
 Le pouuoir qu'ils ont en ces lieux?

CARIN.

On ne s'offense point des vœux & des prieres.

MONTAN.

Quoy, tu me dis encor des paroles si fieres?
 Sçais-tu que le courroux retenu dans le cœur,
 Quand on nous pousse, éclate avec plus de fureur?

CARIN.

Quand la colere anime vn genereux courage,
 Elle ne produit point la fureur, ny la rage;

C ij

C'est vne noble ardeur que la raison conduit,
 Qui nous pousse à la gloire, & que la gloire suit:
 Mais ta charge t'oblige à me faire justice;
 Plus ton pouuoir est grand, & plus tu me la dois;
 Je ne demande pas que tu me sois propice,
 Sois juste seulement, & respecte les Loix;
 Mirtil est Etranger.

MONTAN.

Quoy, n'es-tu pas son Pere?
 Serois-tu maintenant à toy-mesme contraire?

CARIN,

Il peut estre mon Fils, sans estre né de moy.

MONTAN.

L'extrême douleur qui te presse,
 Et ta languissante vieillesse,
 T'ont fait perdre le sens, & triomphent de toy.

CARIN.

C'est vn Fils del'Amour, & non de la Nature.

MONTAN.

Si ce n'est pas ton Fils, pourquoy mal à propos
 Viens-tu troubler nostre repos?
 Tu viens de faire aux Dieux vne sensible injure.

CARIN.

Si mon sort ne peut t'affliger,

FIDELLE.

29

Et si tu ne veux pas m'entendre,
Vous, Diane, écoutez ; Mirtil est Etranger,
Vous le sçavez, grâs Dieux, on ne peut vous surprendre.

MONTAN.

L'as-tu donc acheté? fut-il pris, ou trouvé?
En quel lieu fut-il élué?

CARIN.

On m'en fit vn present, & ce fut en Elide,
Celuy qui me l'offrit, l'auoit receu de moy.

MONTAN.

Tu n'as plus la raison pour guide,
Tu te troubles sans doute, & i'ay pitié de toy.

CARIN.

Pres d'un Myrthe touffu, dans vne petite Isle,
Il fut entraîné par les eaux,
Je le nommay Mirtil, du nom des arbrisseaux
Qui dans ce jour fatal luy seruirent d'azile:
Je le trouuay dans vn Berceau,
Entouré d'écume & de mousse,
Avec vne façon si douce,
Qu'on ne peut rien voir de plus beau.

MONTAN.

Quel temps s'est écoulé depuis cette auanture?

C in

CARIN.

Ce fut dans ce débordement,
 Qui fit dans la campagne vn affreux changement,
 Et qui de tous nos champs ruina la culture.
 Quatre lustres encor ne sont pas écoulés
 Depuis que nos guerets ont esté desolés.

MONTAN.

Quelle secrette horreur dans mon ame se glisse?

CARIN.

Il ne peut résister à cette vérité;
 Mais les esprits des Grands ont cette vanité,
 Qu'on ne les voit jamais céder à la justice;
 Ils veulent en toute saison,
 Ennemis de la résistance,
 Que rien ne choque leur raison,
 Comme rien ne combat leur suprême puissance.
 Il est persuadé de tout ce que j'ay dit;
 Mais il résiste encor, il ne veut pas se rendre,
 Et ne pouvant plus se défendre,
 Il ne sçait que répondre, & demeure interdit.

MONTAN.

Mais pourrois-tu bien reconnoître
 Celui qui te fit ce présent?

CARIN.

Oùy, s'il estoit icy présent,

FIDELLE.

32

Et si ie le voyois paroistre;
Il a les cheueux noirs, & les sourcils épais,
La taille petite & grossiere;
Son habit est rustique, ainsi que sa maniere.

MONTAN.

Venez icy, Bergers, avec tous mes Valets.

DAMETE.

Nous voicy.

MONTAN.

Carin, que t'en semble?
Pourras-tu démesler celuy qui luy ressemble?

CARIN.

Celuy qui parle à vous, est ce mesme Berger
Dont ie vous ay fait la peinture;
Ie reconnois son air, sa taille, & sa figure,
Et vingt ans ne l'ont pû changer.
Pour moy depuis ce temps i'ay veu blâchir ma teste.

MONTAN.

Retirez-vous, Bergers; & toy, Damete, arreste.
Dy-moy, connois-tu ce Vicillard?

DAMETE.

Ie croy l'auoir veu quelque part.

MONTAN.

Répons précisément à ce que ie vay dire,
Ne prétens pas me rien cacher.

DAMETE.

Bons Dieux! quel embarras? ie souffre le martyre.

MONTAN.

Vingt ans se sont passez, lors que tu fus chercher
Dans les Païs qu'Alphée arrose de son onde,
Ce cher Fils qui fut emporté
Par ce débordement, dont la rapidité
M'osta ce que i'auois de plus cher dans le monde,
Me dis-tu pas alors, ie t'en prens à témoin,
Que tu l'auois cherché d'une inutile soïn?

DAMETE.

Il est vray, ie le dis.

MONTAN.

Qu'as-tu fait en Elide?
Parle sans déguiser, & ne sois point timide.
Quel enfant a receu de toy
Ce Vieillard que tu vois paroître deuant moy?

DAMETE.

Quoy, depuis si longtemps ma fragile memoire
Peut-elle retenir le tissu d'une histoire?

FIDELLE.

33

MONTAN.

Ce Vieillard en a bien gardé le souuenir,
Il vient de m'en entretenir.

DAMETE.

Il ne sçait ce qu'il dit, affoibly par son âge.

MONTAN.

Il te faut changer de langage;
Rappelle ta memoire. Approchez, Etranger,
Connoissez-vous bien ce Berger?

CARIN.

Oüy, c'est luy qui me fit ce present agreable,
Ce present qui me rend aujourd'huy miserable,
Et dont ie ne pourray iamais me consoler.

DAMETE.

De quel present veux-tu parler?

CARIN.

Te souuiens-tu qu'un jour estant melancolique,
Pour auoir consulté Iupiter Olympique,
Tu fus dans ma maison, où tu vis au Berceau
Un enfant délicat & beau?
Tu m'en fis un present.

2

LE BERGER

D A M E T E.

Hé bien, que veux-tu dire?

C A R I N.

Je l'éleuay comme mon Fils:
 Hélas! cet enfant que tu vis,
 Et dont le triste sort fait que mon cœur soupire,
 Est celuy qu'on doit immoler
 Par l'Arrest d'une Loy qu'on ne peut violer.

D A M E T E.

O Destin, que vostre puissance
 Trouue en nous peu de résistance?

M O N T A N.

Il faut tout auouer, & ne déguiser pas
 Ce qui te cousteroit sans doute le trépas.
 Acheue d'éclaircir cet important mystere:
 De quel droict donnes-tu ce qui n'est point à toy?

D A M E T E.

Mon Maistre, c'est assez, de grace laissez moy.

M O N T A N.

Parle, ou tu vas sentir l'effet de ma colere.

D A M E T E.

Si l'on eust ramené cet enfant chez son Pere,

F I D E L L E .

35

Il estoit en danger de mourir de sa main;
L'Oracle l'auoit dit, & ie le crus certain.

C A R I N .

Ce qu'il dit est constant, ie l'entendis moy-même.

M O N T A N .

Ah! que ma douleur est extrême!
Où ie n'en sçay que trop! hélas! pourquoy les Dieux
M'ont-ils fait si sçauant, ou bien si curieux?

Eclaircissement trop funeste

Qui m'arrache du cœur tout l'espoir qui me reste;

O Carin, que ton sort est bien moins rigoureux

Que celui qui me rend aujourd'huy malheureux!

Ce Fils dont tu pleurois la funeste disgrâce,

Est mon Fils, ie le pleure, & ie suis à ta place;

Ie ressens toute ta douleur,

Et ie suis accablé de ton propre malheur.

O Fils infortuné, quelle est ton auanture!

Et quels sont les maux que i'endure!

Quoy, ne fus-tu sauué d'un deluge soudain,

Que pour mourir icy de ma cruelle main?

C A R I N .

Mirtil est donc ton Fils? hélas! quelle merueille!
Il n'est point arriué d'auanture pareille.

M O N T A N .

Lors que ie te perdis, Mirtil, tu fus sauué;
Mais hélas! ie te perds lors que ie t'ay trouué.

CARIN.

O Dieux! qui gouvernez le monde;
 Que vostre sagesse est profonde!
 Vous tenez en suspens vn grand événement,
 Pour le faire éclater avec étonnement.
 Qu'avez-vous résolu? faut-il par ces presages
 Espérer le repos, ou craindre les orages?

MONTAN.

C'est l'effet de mon songe, & c'est l'effet trompeur
 Qui m'a flaté d'un faux bonheur;
 C'est d'où vient cette horreur soudaine
 Qui m'a causé tantost vne si grande peine,
 Qui m'a glacé le sang, quand le glaive à la main
 J'allois faire vn coup inhumain.

CARIN.

Mais acheuerras-tu ce sanglant sacrifice?
 Ton Fils ne pourra-t'il éviter ce supplice?
 Et luy donneras-tu la mort?

MONTAN.

Nostre Loy le commande, & l'exemple d'Aminte
 Me reduit à ce triste sort,
 Et me defend mesme la plainte.

CARIN.

A' quoy me reduis-tu, fier & cruel Destin?

Mes

FIDELLE.

37.

Mes maux n'auront-ils point de fin?
Faut-il que sur moy tu présides?

MONTAN.

Le Ciel t'a voulu conseruer,
Pour voir en mesme temps deux Peres homicides:
Carin, tu perds Mirtil, en pensant le sauuer,
Lors que tu veux montrer que tu n'es pas son Pere;
Moy par vn accident nouveau,
Qui me fait ressentir la celeste colere,
Ie retrouve mon Fils, & deuiens son Bourreau.

CARIN.

Grands Dieux, qui sçauiez l'art de faire des miracles;
Est-ce là le bonheur promis par vos Oracles?
Ah! mon Fils, autrefois l'esperance & l'appuy
De ma languissante vieillesse,
Faut-il que tu sois aujourd'huy
Tout le sujet de ma tristesse?

MONTAN.

Carin, c'est à moy de pleurer;
C'est mon Fils que ie perds, laisse-moy soupirer.
Dois-je appeller mon sang celuy qu'il faut répandre?
D'une si dure Loy ne puis-je me defendre?
O Pere malheureux! ô Fils infortuné!
A quel sort es-tu condamné?
Quoy, l'onde pitoyable épargnera ta vie,
Afin que par ma main elle te soit rauie?
Dieux immortels, dont le pouuoir
Regle tout & fait tout mouuoir,

D

A qui les Elements rendent obeïſſance,
 Quel crime ay-je commis depuis que ie vous ſers,
 Pour attirer ſur moy ce funeſte reuers

Qui me liure à voſtre vengeance?
 Si ie ſuis criminel, mon Fils eſt innocent.

Iupiter, épargnez ſa teſte,
 Et de voſtre bras tout puïſſant
 Faites tomber ſur moy cette horrible tempeſte.

Que ſi vous épargnez mes jours,
 Mon fer en tranchera le miſerable cours,
 Et ſuiuant la douleur dont mon ame eſt atteinte,
 Je renouuelleray la triſte mort d'Amince;
 Je feray pour mourir vn genereux effort,
 Auant que d'immoler vne teſte ſi chere;

Le Fils verra mourir ſon Pere,
 Afin qu'il viue par ſa mort.
 Cours donc ſans diſerer où la douleur t'appelle;
 Cherche, cherche, Montan, vn trépas glorieux;
 Et vous, Diuinitez des Enfers, ou des Cieux,
 Qui me faites ſentir vne douleur mortelle,

Je me liure à voſtre fureur;
 Déjà le deſeſpoir eſt maître de mon cœur;

Je ne conçois point d'autre enuie
 Que celle de finir ma miſerable vie;
 Ce funeſte deſir occupe tous mes ſens.

C A R I N.

Ah! que i'ay de pitié des maux que tu reſſens!
 Comme vne lumière exceſſiue
 Offuſque vne moindre clarté;
 Ainſi ta douleur eſt ſi viue,
 Que la miennne luy cede, & i'en ſuis ſurmonté.



SCENE VI.

TIRENE, MONTAN, CARIN.

TIRENE.

HAste-toy, mô enfant, & marche d'un pas ferme,
 Afin que ie ne bronche pas;
 Nous allons arriuer au terme,
 Ie guide ton esprit, & tu guides mes pas;
 Mene-moy deuant le Grand Prestre,
 Et quand nous y serons, arreste deuant luy.

MONTAN.

Dieux! quel homme vois-je parestre?
 Qu'a-t'il à me dire aujourd'huy?
 D'où vient qu'on voit sortir le Prophete Tirene?
 C'est quelque grand sujet sans doute qui l'ameine.

CARIN,

Plaise aux Dieux qu'il t'annonce un extrême bôheur,
 Et qu'il fasse cessier ta mortelle douleur!

MONTAN.

Quoy, tu quittes le Temple! Eh par quelle auanture?
 Viens-tu nous annoncer quelque chose future?

D ij

TIRENE.

Montan, ie ne viens que pour toy,
C'est toy seul que ie cherche, & tu sçauras pour quoy.

MONTAN.

Tu deuois amener pour ce grand sacrifice
La Victime qui doit rendre le Ciel propice.

TIRENE.

Ah! que l'aveuglement du corps
Nous sert à découurir les plus secrets ressorts!
Et nostre ame en soy ramassée
Peut jusque dans les Cieux éleuer sa pensée:
Il ne faut pas legerement
Regarder icy bas vn grand éuenement,
Il faut en penetrer la cause:
Ce que l'on attribue au Sort capricieux,
Où l'ignorance se repose,
Ne sçauroit arriuer que par l'ordre des Dieux.
Les accidens nouveaux qui surprennent nos yeux,
Sont comme autant de voix secretes,
Et de leurs volonteze sont les interpretes:
Ce n'est point autrement qu'ils s'expliquent à nous,
Soit qu'ils soient apaisez, ou qu'ils soient en courroux,
Et bienheureux celuy dont le cœur pur & sage
Entend ce celeste langage.
Nicandre alloit venir, mais ie l'ay retenu
Pour vn nouveau prodige au Temple suruenu,
Et quand avec le tien en ce jour ie l'assemble,
L'esperance & la crainte ensemble,

F I D E L L E.

41

Par vn commun effort me viennent partager,
Mon esprit se confond, & ne ſçait qu'en juger.

M O N T A N.

Ce que tu n'entens point, venerable Tirene,
Ie l'entens, & c'eſt là le ſujet de ma peine:
Mais pour toy le Deſtin a-t'il rien de ſecret?
Ne penetres-tu pas l'auenir comme il eſt?

T I R E N E.

Le don de penetrer vne choſe future,
Eſt vn preſent du Ciel, & non de la Nature;
Nous ne deuinons pas toûjours côme il nous plaiſt;
Ie ſens bien que des Dieux la ſage prouidence
Reſerue dans ſon ſein vn ſecret d'importance;
Vn trouble en mon esprit commence à ſe former,
Ie prévois quelque grand myſtere,
Et ie viens icy m'informer
Quel homme de Mirtil ſ'eſt declaré le Pere?

M O N T A N.

Tu ne le connois que trop bien;
Parmy tant de malheurs ie deplore le ſien.

T I R E N E.

I'approuue ta pitié, mais que ie l'entretienne.

M O N T A N.

Quelle connoiſſance eſt la tienne?

D iij

LE BERGER

Le Ciel te refuse au jourd'huy
 Cette science prophetique:
 Helas ! tu vois ce Pere, & tu parles à luy,
 Faut-il encor que ie m'explique?

T I R E N E.

Toy Pere de celuy qu'on destine à la mort?
 De ce Berger incomparable?

M O N T A N.

Ie suis le Pere miserable
 De ce Fils malheureux dont ie pleure le sort.

C A R I N.

Ce que te dit Montan n'est que trop veritable.

T I R E N E,

Qui me parle?

C A R I N.

C'est moy qu'on croyoit Etranger
 Et Pere de Mirtil, que l'on veut égorger.

T I R E N E.

Mais n'est-ce point ce Fils que la fureur de l'onde
 Arracha de ton sein dans vne nuit profonde?

M O N T A N.

C'est luy-mesme.

T I R E N E.

Et par là tu te crois malheureux?

Sçache que tu vas estre au comble de tes vœux.
 Etrange auenglement, dont les épais nuages
 Cachent à nos esprits les celestes ourages!
 Dans quelle obscurité viuons nous icy bas,
 Lors que le vray Soleil ne nous éclaire pas?
 Miserables mortels, quelle est nostre insolence?
 Quoy, nous sômes enflés d'un peu de connoissance?
 Cet esprit qui peut voir l'auenir comme il est,
 N'est pas de nostre fonds, c'est le Ciel qui le donne,

Et sans faire tort à personne,
 Il nous l'oste quand il luy plaist:
 Ton auenglement est extrême,
 Montan, tes yeux sont ébloüis,

Rappellera raison, & reuiens à toy-même.
 Que ton bonheur est grand, si Mirtil est ton Fils!
 C'est ce jour qui te rend le plus heureux des Peres,
 Et le plus fauory des Cicux.

Voila le grand secret que me cachotent les Dieux,
 Et le jour est venu qui finit nos miseres;
 Rappelle en ton esprit cet Oracle fameux
 Par qui nous esperions vn destin plus heureux;
 Cet Oracle imprimé dans le fond de nos ames,
 Que deuoit accomplir l'Amour avec ses flammes.

*Vous ne verrez iamais la fin de vos malheurs,
 Que l'Amour n'ait vny deux cœurs.*

Le bonheur sans pareil que le Ciel nous enuoye,
 M'empesche de parler, & i'en pleure de joye.

*Vous ne verrez iamais la fin de vos malheurs,
 Que l'Amour n'ait vny deux cœurs,*

*Qui descendent tous deux d'une race immortelles
 Et qu'un Berger fidelle & genereux,
 N'ait réparé l'honneur d'une Femme infidelle,
 Par la noble ardeur de ses feux.*

Quoy, Mirtil, n'est-il pas de celeste origine,
 Puis qu'il est sorty de ton sang?
 Amârilis de mesme est de race Diuine,
 E merite ce noble rang.
 Ces deux cœurs sôt-ils pasvnis par l'Amour même?
 Et ce Dieu qui fait que l'on aime,
 N'a pas joint Siluio de ses aimables nœuds;
 Les parens l'ont voulu, sans qu'il fut amoureux:
 Pour Mirtil l'Oracle s'explique.
 C'est le Berger fidelle, & le Berger vnique,
 Qui depuis la cruelle mort
 Dont Aminte borna son sort,
 S'est offert à mourir pour sauuer sa Maistresse:
 L'outrage de Lucrine est enfin réparé,
 Aujourd'huy nostre malheur cesse,
 Et pour nostre repos le Ciel s'est déclaré;
 Mirtil a fait cesser les funestes présages
 Qui nous annonçoient les orages;
 Diane est appaisée, & son ardent courroux
 N'éclatera plus contre nous.
 Il sort de la Caerne vne odeur agreable,
 Mille doux & charmans concerts
 Se font entendre dans les airs;
 Enfin tout nous est fauorable.
 Dieux souverains qui m'écoutez,
 Pour marquer ma reconnoissance,
 Je reuere à genoux vostre haute puissance,
 Vous estes les auteurs de nos felicitez,
 Le Ciel m'a reserué pour ce jour de miracles,
 Pour ce jour bienheureux promis par les Oracles;
 J'ay vescu si long-temps, qu'aujourd'huy ie renais
 Pour jouir du bonheur qui remplit nos souhaits.
 Ne perdôa plus de temps, allôs, l'heure nous presse,
 Releue-moy, mon Fils, & soutiens ma foiblesse.

F I D E L L E.

45.

M O N T A N.

Vne soudaine joye occupe tous mes sens,
 Je ne sens pas ce que ie sens.
Quelle faueur le Ciel accorde à ma Patrie!
Il n'est point icy bas de terre si chérie,
 Je suis sensible à ton bonheur,
Et plus que mon enfant tu me touches le cœur.
Charmante Verité, tu me parus en songe,
Mon esprit ne fut pas déçu par vn mensonge.

T I R E N E.

Mais apres ces trāsports, Mōtan, qu'attendōs-nous?
 Le Ciel a calmé son courroux;
Au lieu du sacrifice, acheuons l'hymenée,
Avant que de finir cette heureuse journée:
Mirtil, Amarillis, ce beau couple d'Amans,
Dans le Temple aujourd'huy finirōt leurs tourmens;
C'est le Ciel qui le veut, la resistance est vaine,
Ramene-moy mon Fils ; & toy, Montan, fuy-moy.

M O N T A N.

Ne précipite rien ; attens, sage Tirene.
 Peut-elle, sans blesser la Loy,
 Donner à Mirtil cette foy
Que Siluio receut de son obeissance?

C A R I N.

Mirtil portoit ce nom dès sa plus tendre enfance,
Sous ce nom à Mirtil elle donna sa main.

MONTAN.

Je m'en souviens encor, ton discours est certain;
Ce Fils qui me restoit eut le nom de son Frere,
Et ce nom me rendit sa perte moins amere.

TIRENE.

Ce point estoit doux.

MONTAN.

Alions sans disputer,
Carin, allons au Temple, & cessons de pleurer,
Mirtil en nous aura deux Peres,
Et tu vois en Montan vn Frere plein d'amour.

CARIN.

J'aimay toujours Mirtil jusqu'à cet heureux jour
Où nous voyons la fin de routes nos miseres,
Et ie prétens l'aimer avec la mesme ardeur:
Mais si mon sort touche ton cœur,
Caresse cét Amy que i'aime,
Sans luy ie ne puis viure, & ie me hais moy-même.

MONTAN.

Tu seras satisfait.

CARIN.

Grands Dieux, que vos desseins
Ont des routes bien différentes
De milles desirs incertains
Qui rendent nos âmes flotantes!



SCENE VII.
CORISQUE, LINCO.

CORISQUE.

Et insensible cœur est épris à son tour?
Quoy, Siluio soupire, & soupire d'amour?
Mais où portâtes-vous sa charmante Maistresse?

LINCO.

On fut chez Siluio soulager sa foiblesse;
Sa Mere qui la vit en fut touchée au cœur,
Ses larmes firent voir sa joye & sa douleur,
Elle voyoit son Fils sous l'amoureuse chaîne,
Et Dorinde faisoit le sujet de sa peine;
Elle ne pouvoit voir ses souhaits accomplis,
Et pleuroit pour Dorinde & pour Amarillis.

CORISQUE.

Quoy donc, Amarillis ne voit plus la lumière?

LINCO.

Elle devoit borner aujourd'huy sa carrière:
Je vay chercher Montan pour flater son malheur;
Dorinde appaisera sa mortelle douleur.

CORISQVE.

Dorinde est encore vivante?

LINCO.

Elle est encor en vie, & son âme est contente.

CORISQVE.

Il falloit que le coup ne fut pas dangereux.

LINCO.

Silvio la guerit dès qu'il fut amoureux.

CORISQVE.

Quel souverain remede a guery sa blessure?

LINCO.

Ecoute le recit de toute l'avanture.

Nous étions assemblez, & pour la secourir,

Chacun se preparoit à faire voir son zele;

Mais elle ne voulut souffrir

Que la main du Berger qui soupiroit pour elle.

Silvio seul me doit guerir,

Sa main, dit-elle, m'a blessée,

Il oste son habillement,

Et tâche à tirer doucement

La fleche qu'il avoit lancée:

Mais ce qui nous desespéra,

C'est

C'est que malgré ses soins le fer y demeura.

Elle sentit alors de cruelles atteintes,

Et poussant quelques douces plaintes,

Ses accens eussent pu ramolir vn Rocher;

Mais ce fer malheureux ne pouuoit s'arracher,

Il falloit à cette blessure

Faire avec d'autres fers vne grande ouuerure:

Mais pour vn si cruel dessein

Le cœur de Siluio secondoit mal sa main;

C'estoit pour vn Amant vn trop cruel office,

Et c'estoit luy donner vn trop rude supplice.

Amour, avec ces instrumens,

N'a pas accoustumé de guerir les Amans:

Dorinde cependant monstroit de la constance;

Siluio de son mal calmoit la violence,

Quand s'adressant au fer, ie feray mes efforts

Pour t'arracher, dit-il, de cet aimable corps.

C'est moy qui suis l'auteur des maux que tu luy

Aussi pour les guerir ie feray toutes choses, [causes;

Le plaisir de la Chasse a causé ce malheur,

Et ie veux par la Chasse arrester sa douleur.

Oüy, ie connois, dit-il, vne herbe salutaire,

Des Animaux blessez le remède ordinaire:

Quand la Biche est blessée au flanc,

Cette herbe la guerit, en arrestant son sang.

C'est sur la Montagne prochaine

Que i'en iray cueillir d'une course soudaine,

Il partit, & bien-tost après,

Les herbes à la main, il se rendit auprès.

De celle qui faisoit sa peine;

Et de ce qu'il portoit il fit vn appareil

Avec quelque racine, & des grains de vervaine;

Il l'applique, & l'effort se montra sans pareil.

O prodige nouveau! soudain la douleur cesse,

E

LE BERGER

Et le fer doucement suit la main qui le presse,
 Bientost elle reprit sa premiere vigueur,
 Et Siluio luy fit l'hommage de son cœur.

CORISQVE.

Que cette herbe est miraculeuse!
 Et que l'auanture est heureuse!

L I N C O.

Le reste se passa sans bruit
 Sous les voiles secrets d'une agreable nuit:
 Apres mille peines diuerfes,
 Elle goust le fruit de toutes ses trauerfes;
 Ils sont jeunes tous deux, & tous deux amoureux,
 Sous les Loix de l'Amour parfaitement heureux:
 Elle ne reçoit plus de cruelles blessures,
 Toutes ses delices sont pures,
 Le Berger a quitté la Chasse & les Forests,
 Et goust ce qu'Amour a de plaisirs secrets,

CORISQVE.

Je voy bien que l'Amour regne encor sur ton ame,
 Et le temps ne scauroit en éteindre la flamme.

L I N C O.

Il est vray que l'Amour occupe tous mes sens;
 Mais mon âge auancé rend mes feux impuissans,

CORISQVE.

Après la mort de ma Riuale,
 Si ie puis voir Mixtil, ma joye est sans égale.



SCENE VIII.

ERGASTE, CORISQUE.

ERGASTE.

Bienheureuse journée, agreable séjour,
Que le Ciel embelliten faueur de l'Amour?

CORISQUE.

Mais Ergaste paroist, il augmente ma joye,
Je croy que le Ciel me l'enuoye.

ERGASTE.

Qu'aujourd'huy l'air, le feu, l'eau, la terre, & les Cieux;
Paroissent plus rians & plus doux en ces lieux;
Que l'Enfer en ce jour n'vse pas de ses gesnes,
Et que des criminels il suspende les peines.

CORISQUE.

D'où luy naissent tous les transports
Qu'il fait éclater au dehors?

E if

LE BERGER

E R G A S T E.

Agreables Forests, si d'un triste murmure
 Vous avez reçu nos soupirs;
 Dans vne si douce auanture,
 Changez en voix tous vos Zephirs,
 Et de ces deux Amans chantez les doux plaisirs.

C O R I S Q V E.

Dorinde & Siluio, par leur doux hymenée,
 L'obligent à chanter cette heureuse journée;
 La joye est la plus forte, & la source des pleurs
 En peu de temps se sèche au milieu des douleurs:
 La mort d'Amarillis ne touche plus personne,
 Et la voix de l'Hymen dans tous ces lieux résonne.

Aussi pourquoy tant s'affliger?
 La vie a tant de maux, qu'il les faut soulager.
 Où vas-tu si content? & qu'as-tu dans la teste?
 Je me doute qu'Ergaste à des nopces s'appreste.

E R G A S T E.

Il est vray, tu l'as dit; as-tu veux deux Amans.
 Avec plus de bonheur finir tous leurs tourmens?

C O R I S Q V E.

Linco m'auoit tout dit, & i'en suis soulagée;
 Le sort d'Amarillis m'auoit fort affligée,
 Sa mort m'auoit touché le cœur.

E R G A S T E.

La mort d'Amarillis! ha! quelle est ton erreur?

FIDELLE.

31

CORISQUE.

Amarillis est-elle en vie?

ERGASTE.

Elle vit, elle est belle, & son ame rauie
Dans les bras de l'Hymen va gouter les plaisirs
Que luy font esperer tous ses justes desirs.

CORISQUE.

Elle ne fut donc pas à la mort condamnée?

ERGASTE.

On vit bien-tost apres sa vertu couronnée.

CORISQUE.

Ergaste, tu te ris de moy.

ERGASTE.

Ils viennent maintenant de se donner la foy,
Tu les verras passer, ces deux Amans fidelles,
Ils s'en vont chez Montan pour finir leurs travaux,
Et cueillir le doux fruit de leurs peines cruelles.
Après auoir souffert vn deluge de maux,
La joye en est publique, & le Temple résonne
De mille & mille voix qu'on pousse dans les airs
Tout le monde les environne,
Ils recoivent tous deux mille éloges diuers

E iij

L'un vante du Berger la constance admirable,
 Et l'autre vante Amarillis:
 L'un s'attache à son tein de roses & de lys,
 Et l'autre dit tout haut qu'elle est incomparable:
 Enfin les Plaines & les Monts
 Prennent part à la joye, & redisent leurs noms.
 Ah! que ce Berger a de gloire!
 Et qu'il merite bien de vivre dans l'Histoire!
 Qu'il est doux, sur le point de souffrir le trépas,
 De se trouver entre les bras
 De celle qu'on sauoit, en exposant sa vie,
 Entre deux jeunes cœurs qui sçavent bien aimer!
 D'un si parfait plaisir la rencontre est suivie,
 Qu'on l'affoiblit toujours quand on veut l'exprimer.
 Mais pour Amarillis montre vn peu plus de joye.

CORISQUE.

J'en ay beaucoup aussi.

ERGASTE.

Fay donc que ie la voye.
 Ah! Corisque, si de tes yeux
 Tu pouuois auoir veu le gage précieux,
 Qu'en se donnant la main Mirtil a recue d'elle,
 Ton ame sentiroit vne douceur nouvelle,
 S'il receut ou donna ce baiser plein d'appas.
 Quand i'en voudrois parler, ie ne le pourrois pas;
 La Nature, ny l'Art, maistres de toutes choses,
 Ne font pas de si belles roses
 Que celles qu'on voyoit éclater sur le tein
 De cette Beauté sans pareille.
 Sur vn si noble champ la pudeur auoit peints

F I D E L L E.

55.

Ce vif éclat qui rend la rose si vermeille,
D'un air & modeste & charmant
Elle sembla d'abord refuser son Amant,
Pour rendre le baiser encor plus agreable,
Feignant d'estre moins fauorable.
Mirtil la pourfuiuit, & l'on ne pût juger
S'il fut donné par elle, ou pris par le Berger:
Faisant semblant de se defendre,
Elle estoit aise de se rendre;
Sa pudeur se couuroit d'un refus obligeant,
Son air estoit modeste, il estoit engageant,
En vain elle opposoit sa foible resistance,
En refusant elle accordoit
Ce que Mirtil luy demandoit,
Comme vn gage de sa constance;
Sa fuite irritoit ses desirs,
Et cette pudeur nonchalante
Sembloit luy preparer mille nouueaux plaisirs
Dont elle paya son attente.
Ah! que ce souuenir a de charmes secrets!
Que ce baiser fut doux! & qu'on y vit d'attraits!
Cette idée a remply mon ame,
Et ie veux dès ce jour me choisir vne Femme,
Tout le reste n'est rien qu'un foible amusement,
On n'a point de plaisir, si ce n'est en aimant.

C O R I S Q V E.

S'il dit la verité, ma douleur est extrême,
A moins que mon esprit ne reuienne à luy-même.





SCENE IX.

CHOEVR DE BERGERS,
CORISQVE, AMARILLIS,
MIRTIL.

CHOEVR DE BERGERS.

Viens seconder, Hymen, & nos chât& nos vœux,
Et par tes doux liens rends ces Amans heureux.

CORISQVE.

Voilà quel est le fruit de ma noire malice,
Et ie suis aujourd'huy digne de ce supplice.
Pensers vains & pernicioeux,
Qui m'auez fait tramer la mort d'une innocente,
Ie reconnois ma faute, enfin i'ouure les yeux,
Vous m'auez inspiré cette ardeur violente.

CHOEVR DE BERGERS.

Viens seconder, Hymen, & nos chants & nos vœux,
Et par tes doux liens rends ces Amans heureux?
Trop aimable Berger, voy le fruit de tes larmes,
De tes soins & de tes alarmes;

F I D E L L E.

97

Tout s'opposoit à ton bonheur,
Ton Destin malheureux, la Mort, le Ciel, la Terre,
Estoient les ennemis du repos de ton cœur,
Et t'auoient déclaré la guerre:
Tu viens à bout de tout par ta fidélité,
Tu recueilles le fruit de ta perséuerance,
Et ce miracle de beauté
Est de tes longs trauaux la juste récompense:
Regarde ce beau sein, ces belles mains, ces yeux,
Tout cela rend ton sort égal au sort des Dieux,
Et dans ce grand bonheur tu gardes le silence?

M I R T I L.

Les grandes passions empeschent de parler,
Et quand vne joye est parfaite,
Le cœur ne la peut étaler,
Et l'on s'explique mieusquād la langue est muette.
Je ne sçay si ie vis parmy tant de transports,
Si ie veille, ou bien si ie dors:
Il faut parler à cette Belle,
Qui connoist tous mes sentimens,
Et comme mon cœur vit en elle,
Elle en sçait mieusque moy les secrets mounemens.

C O R I S Q U E.

Vains ornemens du corps, trop funeste parure,
Marques d'une longue imposture,
Si vous m'auiez seruy pour captiuier les cœurs,
Vous serez le sujet de mes justes douleurs.
Mais qu'attens-tu, Corisque, à demander ta grace?
Par un vray repentir vne faute s'efface.
Amans que le Ciel rend heureux,

LE BERGER

Puis que rien ne s'oppose au bonheur de vos feux,
 Il est temps que ie cede à vostre amour extrême,
 Possede, Amarillis, vn fidelle Berger
 Que j'ay voulu faire changer,
 Et me l'acquérir à moy-même.
 M'rtil, tes vœux sont accomplis,
 Possede avec plaisir ta chere Amarillis,
 Elle est vertueuse, elle est belle,
 Et digne de l'ardeur que tu sentoies pour elle.
 Auant que de laisser éclater ton courroux,
 Regarde, Amarillis, les yeux de ton Epoux,
 Tu trouueras sur son visage
 Vne pressante excuse à mes emportemens;
 En faueur de l'Amour, à qui tu dois ce gage,
 Etouffe tes ressentimens.

A M A R I L L I S.

Oüy, Corisque, ie te pardonne,
 Ie perds le souuenir de ce que tu m'as fait;
 Et quand de tes desseins ie regarde l'effet,
 A mille doux transports mon ame s'abandonne.
 Quand le fer & le feu nous donnent du secours,
 Quelque douleur qu'on sente, on les aime toujours;
 La trahison me plaist, i'aime tes artifices,
 Ce sont les instrumens de nos cheres delices;
 Viens te réjouir avec nous.

C O R I S Q U E.

Le pardon que j'obtiens, me fait vn sort bien doux.

M I R T I L.

Et moy ie te pardonne avec la mesme joye.
 Mais pourquoy retarder nostre felicité?

FIDELLE.

59

CORISQUE.

Viuez, heureux Amans, goustez en liberté
Le bonheur sans pareil que le Ciel vous enuoye.



SCENE DERNIERE.

MIRTI L , A M A R I L L I S,
CHOEVR DE BERGERS.

MIRTI L.

Q Vel malheureux-Destin s'oppose à mes desirs?
Pourquoy dois-je lâguir au milieu des plaisirs?
Faut-il encor qu'une importune
Après tant de retardemens,
Arreste tout d'un coup le cours de ma fortune,
Quand ie suis sur le point de finir mes tourmens?

A M A R I L L I S.

Ne peux-tu moderer les transports de ton ame?

MIRTI L.

Précieux objet de ma flame,
On est mal assuré quand on tient un trésor:

60 LE BERGER FIDELLE.

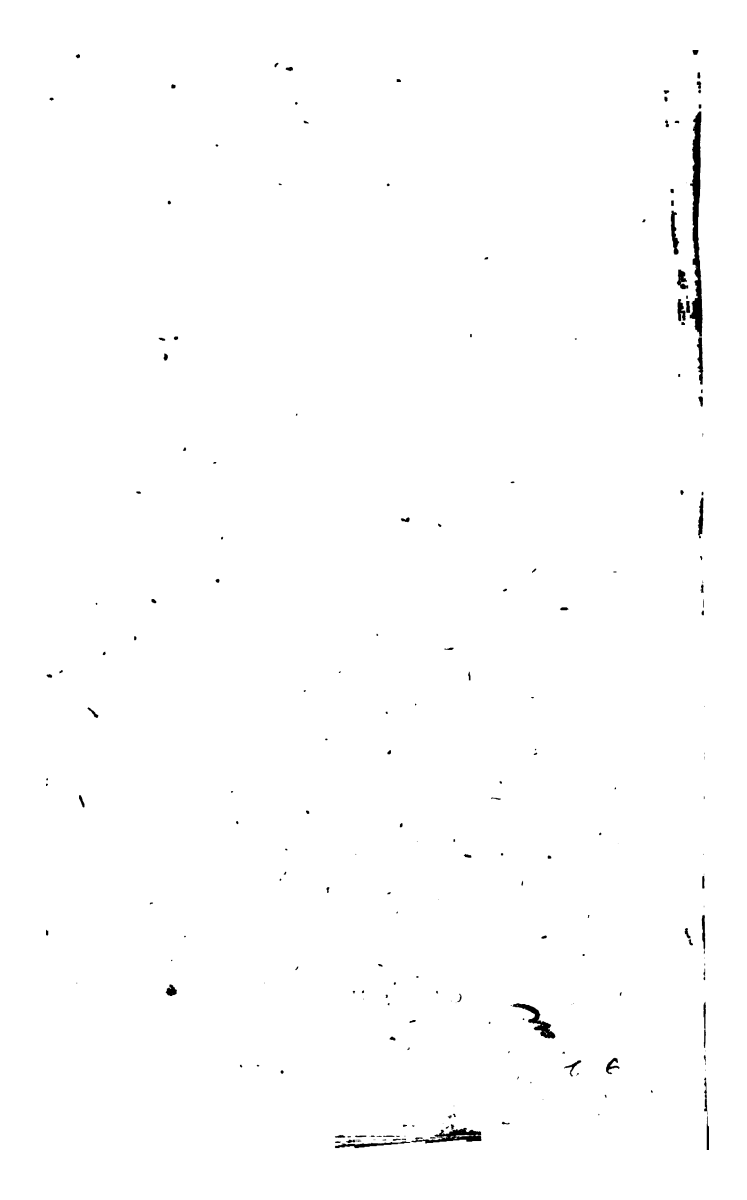
L'auois tant d'ennemis, que i'apprehende encor;
Il faut que ton amour aſſeure ma conqueſte,
Et ie ne craindray plus les coups de la tempeſte;
Tout me paroist vn ſonge en l'eſtat où ie ſuis;
Ie crains que ce beau ſonge paſſe,
Et qu'une funeſte diſgrace
Me replonge dans mes ennais.
Si des traits de l'Amour tu reſſens les atteintes,
Auance mon bonheur, & diſſipe mes craintes.

CHOEVR DE BERGERS.

Agreeable Diuinité,
Qui préſides à l'Hyménée,
Viens de ces deux Amans vnir la deſtinée,
Acheue leur felicité.

FIN.





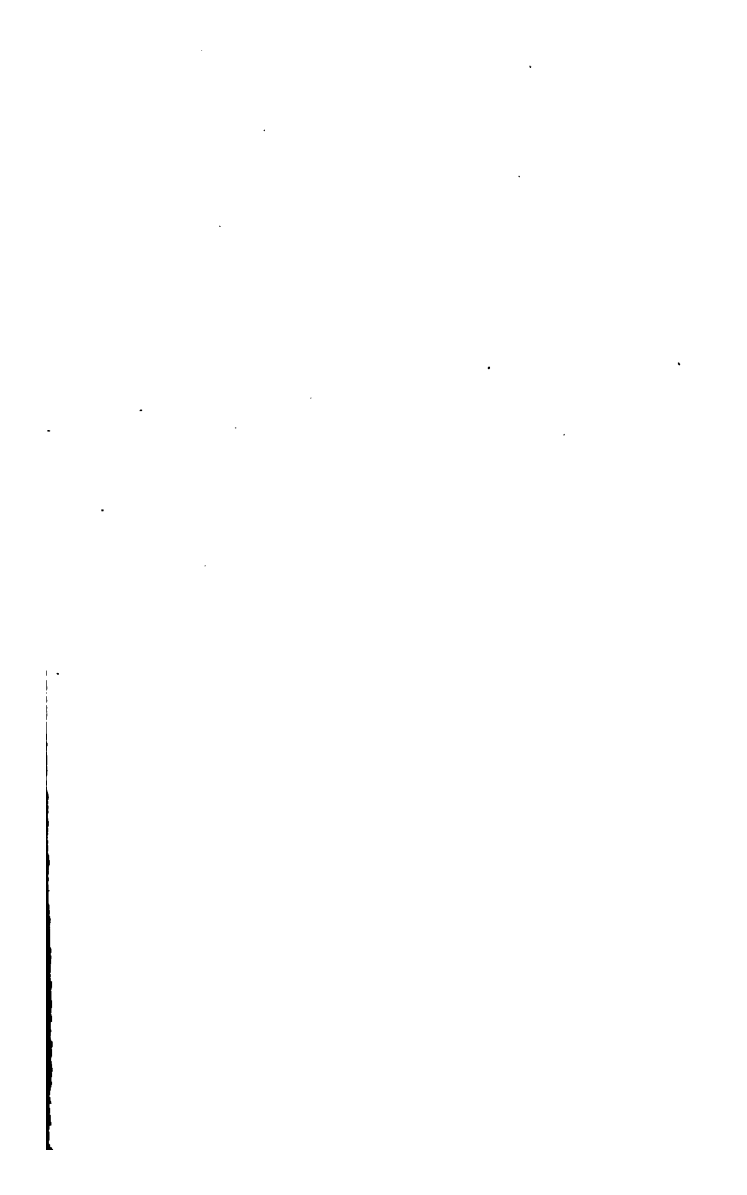
11

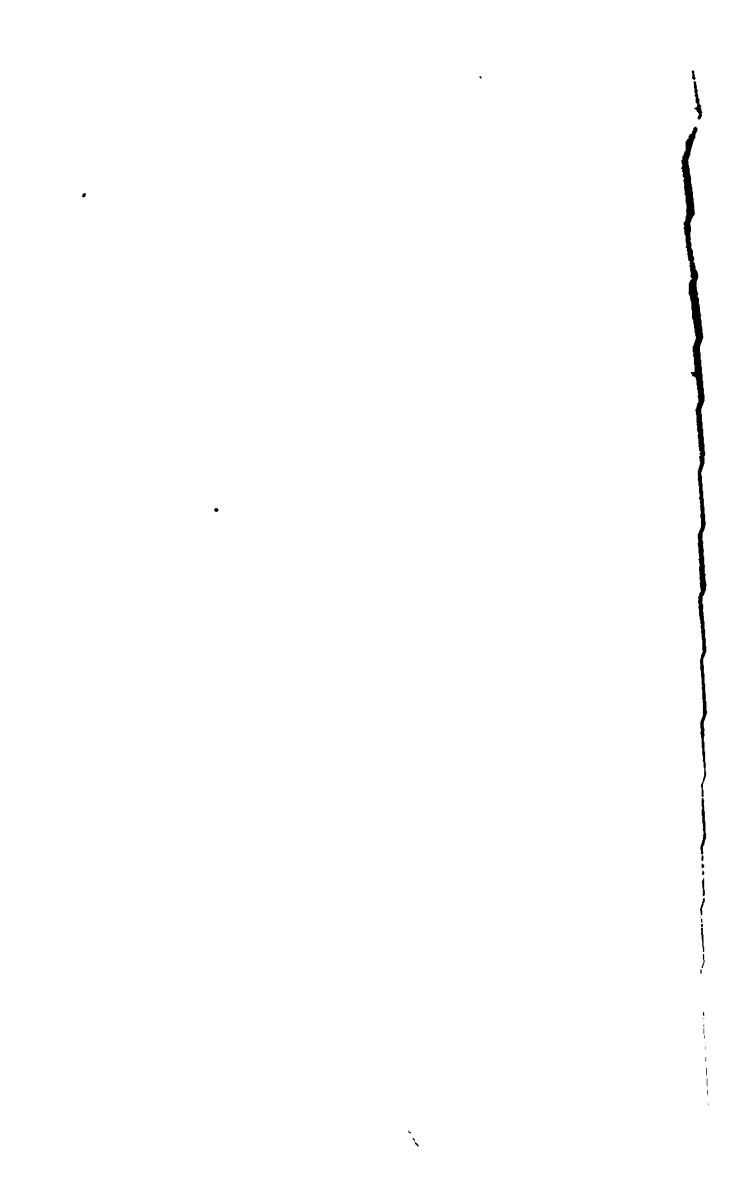
12

13

14

15





MAY 27 1943

